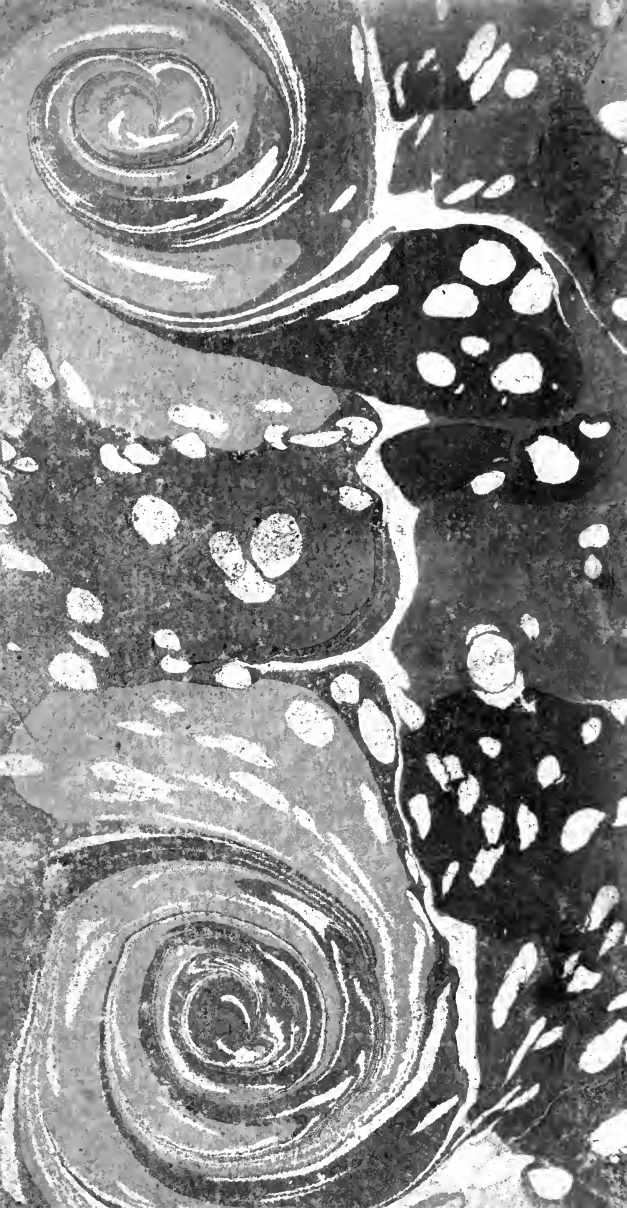
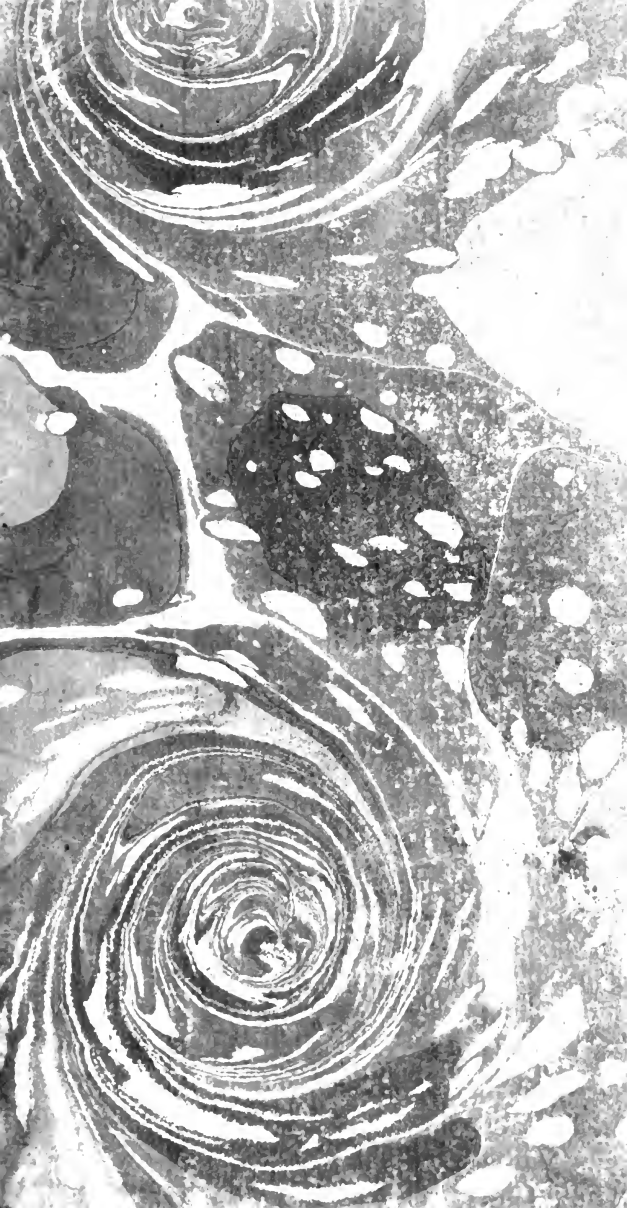




3 1761 03523 3329





4/1-

2nd

maître
3. 100

Roman de la
maître de l'écriture



Z A M O R
E T
ALMANZINE.
O U
L'INUTILITÉ⁷
DE L'ESPRIT
ET DU BON SENS.

PAR Madame DE PUISIEUX.
PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM,

Et se vend à Paris,

Chez H. OCHEREAU l'aîné, Quai de
Conti, au Phénix.

M D C C L V.



FG
252
P7Z2

AUX BEAUX ESPRITS.

CE n'est point pour consoler ceux dont l'esprit est borné, que j'écris ces anecdotes. C'est encore moins pour les encourager à faire d'inutiles efforts pour se guérir de leur sottise. Mon intention est de publier les avantages de l'ignorance & de l'absurdité, & montrer au doigt & à l'œil, qu'il est fort peu nécessaire d'avoir de l'esprit pour faire sa fortune ou pour se procurer des plaisirs : & comme le but intéressant de tous les hommes, est de jouir de l'une & des autres; je conseille très-sincèrement aux beaux Esprits du tems qui ne seront

ij *AUX BEAUX ESPRITS.*

pas riches de renoncer à leurs talens, d'apprendre à calculer, à faire des révérences fort basses, à se tenir debout long-tems, à passer leur vie dans les antichambres... à attendre patiemment les moments du caprice, à supporter sans rougir des refus. Voilà les moyens d'arriver à la fortune; l'esprit & le bon sens ne servent à rien. Car que faire; des Vers? Il en vient de méchans qui attirent des affaires fâcheuses; donner des Pièces de Théâtre? Après un travail assidu, le succès en est incertain, elles font trembler leurs Auteurs, troublent leur repos, sans ajouter rien à leur fortune. A l'égard des Romans, s'ils font

bons , on les défend ; s'ils sont mauvais , ils font perdre la réputation acquise , ou en donnent une ridicule. Ecrit-on sur les mœurs ? Chacun croit s'y reconnoître , cela attire des ennemis : & puis l'envie, cette bête vénimeuse répand sur le mérite connu son poison le plus subtil. Elle trouble la vie d'un Auteur aimable ; si c'est une femme & que sa figure réponde à son esprit, on la déchire avec acharnement ; si elle est laide , les hommes la fuient ; & ce n'est point je crois l'intention des femmes. Non rien n'est comparable à la vie d'un homme riche qui ne pense qu'à son bonheur, qui se leve du matin avec des desirs qu'il remplit dans la jour-

née, qui sçait être vil avec ses supérieurs, fier avec ses égaux, insolent avec ses inférieurs, qui croit tout ce qui flatte sa vanité, qui prend pour des éloges un persiflage cruel, qui donne la matinée au soin de sa fortune & jouit le soir de ses travaux du matin. Le choix est-il bien difficile à faire? Non, & je suis persuadée qu'il n'y a pas un seul bel-esprit qui ne troquât volontiers le sien pour la sottise d'un Richard bête & ignorant. Mais on veut des preuves : à la bonne heure. Ceux qui après avoir lû préféreront le Sens commun à la Fortune auront plus de vanité que de raison, & je n'en ferai pas moins convaincue de la justesse du titre de mon Ouvrage.



ZAMOR

E T

ALMANZINE.

HISTOIRE SECRETE.

PREMIERE PARTIE.



HAK-ABAS régnoit en Perse avec beaucoup de tranquillité , quand Sheherazade lui donna un fils qui fut nommé Tacma. Aucunes dispositions n'annoncèrent que le jeune Prince dût avoir un jour le génie brillant ; & Chak-abas en remercia le Prophète Hali de très bon cœur.

Part. I.

A

Tacma croissoit , & devenoit de plus en plus d'une force de corps & d'une foiblesse d'esprit admirables : il faisoit les délices de Chak-abas : aucune lueur d'esprit ne vint troubler les espérances que ce pere Idolâtre concevoit de la santé & de la sottise de son fils. On commença à lui former un Sérail à quinze ans , & à dix huit il avoit déjà dix enfans. Cette postérité pensa coûter la vie à son pere ; car la joye qu'il en ressentit lui causa une si grande révolution , qu'il en resta vingt quatre heures immobile. Il ne sortit de cette léthargie que pour s'écrier : ah , grand Prophète ! tu m'avois bien promis que mes descendants couvriroient toute la terre. Qu'on célèbre un *Ducama** dans mon Empire pour me féliciter de la prodigieuse fécondité de mon fils.

Tacma continua d'affermir le

* *Ducama* est une Fête chez les Persans.

Trône dans sa Maison. Après la mort de son pere , il régna sur les Perles avec beaucoup de bonheur , & fit la guerre avec de grands succès. Il gagna dix batailles rangées , aggrandit les limites de l'Empire , & disputa long-tems au Roi d'Egypte une Couronne qu'il tenoit légitimement de ses ancêtres.

Il avoit dissipé les Légions du Sultan Bajazet , frere de Soliman , qui régnoit alors sur les Turcs. Tacma reçut de Soliman des sommes immenses pour la destruction de Bajazet & de sa famille. Il attira le Prince à la Cour de Perse , le fit étrangler ensuite lui & ses quatre fils. Tacma avoit sçu par ce moyen enrichir son Empire au prix du sang des Princes ses voisins. Son caractère ne le portoit point à la cruauté ; mais il étoit ambitieux & avare , source ordinaire de la barbarie des Princes & de la bassesse des Parti-

culiers. La trahison est la marque de la foiblesse. On n'emploie la ruse que quand on manque de forces. Tacma attira Bajazet par des promesses flatteuses. Ce Prince se voyant au-delà de l'Araxe à la tête d'une armée qui s'affoiblissoit tous les jours , poursuivi d'un côté par un frere inexorable , sollicité d'autre part par Tacma qui lui offroit un azile & des garnisons à ses troupes , accepta les propositions du Roi de Perse , & passa jusqu'à Hispaham. Il n'y fut pas six mois , qu'on le renferma dans une étroite prison avec ses quatre fils. Il les vit périr à ses yeux , & les suivit de près. Ainsi Bajazet trouva la mort dans le sein de Tacma pour prix de sa confiance.

Tacma après avoir vécu heureux & affermi l'Empire des Perses , sentit approcher sa fin , & ayant fait assembler son Conseil , ses Emirs , ses

Enfans & ses Femmes chéries , il leur tint ce discours remarquable.

» Mon Ayeul , homme d'esprit
 » & grand Astrologue , avoit passé
 » sa vie à connoître ou à deviner
 » ce que deviendrait sa postérité. Il
 » devina donc que je devois naître
 » de mon pere , & que mon fils
 » *Transcendant* que vous voyez ici ,
 » devoit naître de moi & de très
 » haute & de très grande Princesse
 » *Miosa* que je fis garder à vue pour
 » ne point démentir les prédictions
 » de mon grand pere. Vous pou-
 » vez donc , Illustres Persans , être
 » sûrs que le Prince qui doit me
 » succéder est du sang Impérial ;
 » obéissez lui sans répugnance.
 » Mon Ayeul par une bonté qu'on
 » ne peut trop admirer , demanda
 » pour moi & mes descendans le
 » don de *Simplicité* , & comme il
 » étoit bien avec le Prophète *Hali* ,
 » il obtint la Sottise à perpétuité

» dans ma famille. Ainsi vous re-
 » connoîtrez toujours mon sang à
 » cette marque distinctive. Si le
 » Prince *transcendant* se démentoit
 » un jour du mérite de ses ancêtres,
 » je vous conjure, mes fidèles Su-
 » jets qui m'avez toujours été si
 » chers, d'élire *Amir* mon second
 » fils, quoique pourtant je ne vou-
 » drois pas jurer qu'il fût de moi;
 » car sa mere avoit de l'esprit,
 » & il ne paroît pas si sot que ses
 » freres. Mais fermez les yeux là-
 » dessus comme j'ai toujours fait,
 » & a'ez votre chemin. Le meil-
 » leur parti dans une route obscure,
 » est d'aller toujours droit.

Tacma après avoir repris halei-
 ne, rêvé, éternué, & bâillé, dicta
 ses dernieres volontés avec beau-
 coup de jugement : » Je prétends,
 » dit-il, que mon fils Amir ait pour
 » appanage le país de Babilone, &
 » qu'il en jouisse en paix lui & sa
 » postérité.

» Je donne à Zamor mon pre-
 » mier Emir, les quatre plus bel-
 » les Cavalles de mon Harras, pour
 » en disposer selon sa volonté. Item
 » à Kadek mon Sécrétaire, quatre-
 » vingt Lévriers de mon Chenil &
 » la plus belle Sultane de mon Sé-
 » rail. Item, à mon Grand Threso-
 » rier Pillok, mon Cabinet d'Histoi-
 » re naturelle, sans en excepter ce
 » grand Squelette de ma Bisayeue-
 » le, dont les Naturalistes d'Hispa-
 » ham font un si grand cas. Il est vrai
 » qu'il ne se connoît pas mieux que
 » moi à toutes ces raretés : mais
 » qu'importe ? il les montrera aux
 » autres ; cela lui donnera l'air d'un
 » Sçavant de conséq ence.

» Je prétends, & telle est ma
 » volonté, qu'aussi tôt que mon
 » ame sera dans le Paradis d'Eden,
 » on envoie de ma part quatre Sul-
 » tanes de quinze ans au Moufti, à
 » condition qu'il priera le Prophète

te de me donner quatre *Hou-*
ris en échange ; car je les aime
 ainsi. Je donne à la Princesse
Almanzine ma fille , des pendants
 d'oreilles de vingt mille écus d'or,
 & je recommande à son frere de
 la marier promptement : c'est une
 précaution que je crois nécessaire
 pour l'honneur de la famille
 de Perse.

Le Sophi ayant encore recom-
 mandé d'autres choses d'aussi gran-
 de conséquence , ordonna qu'on fit
 entrer les Musiciens de sa Chambre
 pour exécuter des airs guais ; afin ,
 disoit-il , que la beauté de la musi-
 que & le bruit des instruments l'em-
 pêchassent de sen ir les horreurs de
 ses derniers instans. La musique
 commença , & une heure après le
 Sophi ferma les yeux & cessa de
 vivre âgé de cent vingt ans. Il vécut
 fort vieux , parce que l'esprit ne lui
 fit rien entreprendre qui nuisît à sa

santé ni à son repos. Aussi deux heures avant que de mourir jouoit-il avec deux chats chartreux qu'il affectionnoit beaucoup.

Il y a bien des Philosophes qui ne meurent pas si tranquillement que le Sophi. Cependant il y a toute apparence qu'ils rendent l'esprit quand ils meurent. A quoi sert-il donc ? à rien encore une fois.

Transcendant accompagné des Emirs, des Ministres & des grands Officiers se montra au Peuple & lui annonça la mort de son pere. On fit un cri de tristesse, & ensuite un autre de joye pour féliciter le nouveau Sophi sur son avènement au Trône. On le couronna Empereur des Perses, & le lendemain on prit le deuil en verd. C'étoit une coutume chez les Persans qui s'observe encore aujourd'hui religieusement; on n'y pleure jamais la mort d'un Sophi, de peur d'offenser le Prince.

régnant , en marquant des regrets de la perte de son prédécesseur. Il entre dans cet usage plus de politique que de décence ; mais ce ne sont pas mes affaires.

Le nouveau Sophi laissa les choses dans l'état où elles étoient du vivant de son pere. Il fit *Zamor* Grand-Visir. Ce *Zamor* avoit beaucoup d'esprit & de cœur ; on verra à quoi lui servirent ces avantages. Le Conseil étoit composé de gens qui avoient du bon sens , & d'autres qui n'en avoient point. Souvent on laissoit aller les affaires de l'Empire au hazard , & elles n'en alloient pas plus mal ; j'entends celles qui regardoient directement le Sophi ; car pour celles du Peuple , elles étoient conduites avec la plus grande prudence.

Au premier Conseil que tint *Transcendant* , il fut question de lever des troupes pour marcher

contre les Turcs , qui venoient attaquer une Province de Perse. Le Sophi pétulent & courageux , déclara qu'il vouloit marcher en personne à la tête de son armée , & qu'il feroit plus avec dix mille hommes que ses Generaux avec cent : premiere preuve de sa modestie & de son jugement. Son Grand-Visir lui représenta avec respect qu'il ne convenoit pas qu'il se hasardât ; que sa personne étoit chere à l'Etat. Taisez-vous , Visir , lui dit le Sophi , vous raisonnez comme un Abbé. Votre Hauteffe me fait trop d'honneur , reprit le Grand-Visir : Elle fera toujours ce qu'elle voudra. Ah voilà comme il faut parler , répondit le Sophi ; je suis votre maître à tous & je le ferai bien voir. Oui , sans doute : Suis je Sophi pour rien. Que prétend donc faire Votre Hauteffe , demanda humblement Zamor ? Eh mais ? ma vo-

lonté . . . Passons maintenant à des choses plus intéressantes.

Mon pere avoit les plus mauvais Cuisiniers de l'Univers ; & pourvu qu'on lui servît une poule bouillie , il croyoit avoir fait la plus grande chere du monde. Ho ! je ferai bien voir que ce n'est point ainsi que je me gouverne. Je veux qu'on me fasse venir des Cuisiniers François : ont dit qu'ils font des sauces admirables. Mon benêt de pere ne buvoit point de vin par un scrupule mal entendu comme si le Prophète s'embarraçoit que l'on bût du vin ou de l'eau : cet Ogre de Sultan Soliman qui possède l'Isle de Chypre , n'est morbleu pas si sot que l'a été Chak-abas. Il boit de ces vins délicieux que la Grèce lui fournit. A propos de vin grec , Moufti , on dit que tu en as d'excellent ? Votre Hauteffe a bien de la bonté , répondit le Moufti en

s'inclinant : quand Elle voudra je lui en ferai goûter d'incomparable. Voilà ce qui s'appelle parler, dit le Sophi en regardant le Moufti avec complaifance ; je me rendrai chez toi, ajouta-t'il, après le coucher du Soleil. Le Moufti alla mettre ordre au feftin & dépensa en une nuit le revenu d'une année.

A quatre heures du matin il fal-
lut porter *Transcendant* dans son
lit. Il fut fi content de la fête que
le Moufti lui avoit donnée , qu'il
en parla pendant huit jours. Ses
Courtifans le traitèrent à l'envi ,
& il les ruina. Je m'explique ; ils
contractèrent des dettes qu'ils ne
payèrent point. Le fage Zamor
faisoit en silence des réflexions fur
le caractère de son Souverain , &
ne prévoyoit pas que son règne
fût glorieux, à juger des suites par
ces commencemens. Il pensoit
bas , & dans la fuite on lui fit même
un crime de fes penfées.

Personne ne buvoit de vin sous le regne précédent ; il y avoit des défenses expressees de souffrir qu'aucun Marchand en vendît à Hispahan ; on se fit gloire d'imiter le Sophi, & ce commerce devint florissant dans toute la Perse ; tant il est vrai qu'il n'y a point de coutume que l'exemple des Souverains n'autorise.

On nomma dans ce premier Conseil ceux qui devoient partir pour aller chercher à Sa Hauteſſe des Cuſiniers François. On donna dans les autres le Commandement de l'Armée à un vieux General expérimenté dont le feu Sophi avoit tiré de grands ſervices. *Transcendant* dit un jour à Zamor qu'il lui répondroit du succès de la Campagne. Je ne combattrai point, répondit Zamor au Sophi : que Votre Hauteſſe ait la bonté de considérer que c'est l'affaire de vos Generaux de gagner des batailles ou de

les perdre. Mais , dit le Sophi ; n'est-ce pas vous qui dictez mes ordres ? Cela est vrai , répondit Zamor , quand votre Hauteſſe daigne en donner ; mais ordinairement on ne l'importune pas de détails importants, C'est-à-dire Monsieur, dit le Sophi , que vous faites à votre tête : hé bien , je vous avertis que je ne prétends pas ignorer ce qui ſe paſſe , comme ont fait tous mes prédéceſſeurs ; & je vous ferai bien voir que mon pere ne ſçavoit ce qu'il diſoit, quand il vous harangua avant que de mourir. Zamor ſe tut , & les autres l'imitèrent.

Il prenoit tous les jours au Sophi des fantaſies nouvelles. Il vouloit renverſer toutes les Loix de l'Empire , pour en ſubſtituer à la place d'autres qui n'avoient pas le ſens commun. Il traitoit ſes ancêtres de gens ridicules , abſurdes ; & il vouloit réparer, à ce qu'il croïoit,

toutes leurs bévûes. Enfin il parloit en Souverain obstiné , & il falloit lui obéir en Sujets soumis.

Les Persans étoient devenus fastueux depuis un siècle. Le Sophi trouva qu'il étoit ridicule que l'on ne distinguât plus dans les jours de cérémonie un Prince d'avec un simple Gentilhomme, & la femme d'un Emir d'avec celle d'un Particulier. On lui représenta qu'il n'étoit plus possible de réprimer le luxe qui régnoit à Hispaham. Eh pourquoi cela , demanda *Transcendant* ? C'est , lui répondit-on , que toutes les richesses de l'Empire & des Royaumes circonvoisins viennent dans la Capitale, & que la dépense que font vos Sujets rend le commerce florissant. Bon , dit le Sophi , quand les femmes d'Hispaham ne porteront ni perles ni diamans , il faudra toujours qu'elles soient vêtues ; les Marchands étrangers qui apportent
ces

ces marchandises n'emporteront point les richesses de mon Royaume ; & les mines que l'on épuise pour leur broder des habits & leur fabriquer des bijoux, seront converties en espèces qui viendront dans les coffres de l'Epargne. Je ne serai point obligé dans des cas de nécessité de charger leurs maris d'impôts quand mon Trésor sera plein ; & elles n'en seront pas plus laides pour n'avoir point des colliers, des rivières, des carcans, des pièces, des bouquets, des nœuds, des aigrettes de pierreries, & tout cet attirail que la vanité leur a fait imaginer pour se distinguer des autres femmes, qui souvent valent mieux que celles qui les portent. Hé bien, Grand-Visir ? qu'avez-vous à dire à cela ? Seigneur, répondit Zamor, Votre Hautesse a fait sans y penser beaucoup un règlement admirable. Il est vrai, reprit le Sophi, qu'il ne

m'a pas fallu plus d'un quart d'heure pour arranger tout cela. Aussi en ai-je la migraine. Mais enfin je veux que mes ordres soient exécutés ; & qu'on ne me réplique pas.

On rendit donc un Edit par lequel le Sophi ordonnoit aux Marchands d'Hispaham de ne vendre des étoffes précieuses & des pierres , que sur un ordre signé du Conseil. Par ce moyen il ruina le commerce & mit de la différence dans les conditions. Les femmes devinrent plus sédentaires & plus sages : les maris plus riches en fonds de terre , les filles mieux mariées ; on ne rencontroit plus dans les Jardins publics & dans les rues de la Capitale que des personnes simplement vêtues : tout l'éclat & la magnificence furent réservées pour la Cour & les Maisons titrées. Toutes les femmes & les hommes à bonne fortune murmurèrent con-

tre le nouveau Règlement du Sophi , & ne l'épargnèrent pas lui-même. Mais ce qui sembloit d'abord une extravagance & une injustice produisit dans la suite un très bon effet. Tous les Particuliers se trouvèrent de l'argent, payèrent leurs dettes & n'en firent plus. On vit beaucoup moins de friponneries, d'intérêt, d'avidité & de bassesses ; il n'y eut pas jusqu'à la galanterie qui n'y trouvât des avantages. Plusieurs figures singulières venues du fond des Provinces, ou sorties de dessous terre pour faire des fortunes immenses à Hispaham, à ce qu'elles s'imaginoient , s'en retournèrent d'où elles étoient venues avec leur innocence , ou peut s'en fallut ; ou bien consentirent à la perdre généreusement. Les filles de village restèrent avec leurs villageois ; les petites bourgeoises de la ville se marièrent à des gens de

leur forte : les femmes vieilles & galantes furent obligées de toute nécessité de s'humilier , ou de renoncer au plaisir. Les Financiers n'achetèrent plus des guenons hideuses , ils tâchèrent de plaire à d'autres par des soins délicats ; la nécessité enfin les rendit polis. On ne joua plus que par amusement ; parce que le gain ne faisant plus l'ambition des joueurs , le jeu fut modéré. Beaucoup de filles furent mariées pour leurs charmes & leurs vertus : les vieilles & les laides restèrent comme de raison. Moins d'enfans désirèrent la mort de leurs parens : ce qui mit beaucoup plus d'union dans les familles.

Le Sophi reçut des complimens de tous les Courtisans sur sa réforme du luxe ; il s'écrioit qu'on en verroit bien d'autres avant peu. Il mit sa Cour sur le pied de celles d'Europe : il voulut que les femmes

vécussent en pleine liberté ; qu'elles eussent des intrigues connues , que les maris sur-tout n'en fissent plus étrangler pour si peu de chose ; & que quand il y en auroit d'assez peu complaisans pour trouver à redire à la conduite de leurs femmes, qu'il vouloit prendre connoissance des sujets de leurs différends sur-tout pour les personnes de qualité, car il nomma des Juges particuliers pour les autres.

Transcendant trouva le moyen de s'amuser au dépens de toute sa Cour : il se passoit peu de jours que quelques époux ridicules ne vinssent supplier le Sophi de lui faire justice sur la mauvaise conduite de sa femme : il les renvoyoit pour l'ordinaire assez peu satisfaits de son Jugement. Il y en eut un qui se fit justice à lui-même en donnant à sa femme un bouillon aprêté de sa main ; elle paya de sa vie ses infidélités.

ités. Le Sophi apprenant une action si cruelle , condamna le mari à épouser une Courtisane qui étoit l'objet du mépris de tout Hispahan , ou de subir le même sort qu'avoit eu sa femme. L'alternative étoit dure ; il préféra la mort à l'ignominie. On changea son supplice en celui de Perse & de Turquie. Il tendit donc le col au fatal cordon , & il expia tout à la fois sa faute & son malheur. Après sa mort le Sophi voulut qu'on gravât sur son tombeau cette épitaphe qu'il fit lui-même :

Cy gît le plus Sot des Maris.

Transcendant avoit un Sérail composé des plus belles filles de la Grece. Il ne voulut plus que des femmes à son choix que le hazard lui procureroit ; & il projetta de faire des présens de celles qui étoient renfermées dans son Sérail , ou de les renvoyer dans leur patrie. Il

donna ses ordres pour les faire passer en revûe devant lui. Elles crurent qu'il vouloit les honorer de ses hautes faveurs : mais elles se trompoient ; il les questionna toutes , & écrivit sur ses tablettes ce qu'elles lui répondirent. Il marqua pour cet examen une certaine heure dans le jour.

La premiere qui s'offrit à sa vûe étoit une Françoisse qui avoit été prise par des Pirates & amenée à Sa Hauteffe. Elle avoit eu peine d'abord à s'accoutumer à la vie du Sérail ; mais l'impossibilité de se procurer un sort plus conforme à son goût devint pour elle une nécessité. Elle espéra se dédommager d'une contrainte aussi cruelle par la conquête du Sophi , elle fut chargée comme la plus éloquente & la plus adroite , de porter la parole à Sa Hauteffe & de lui faire un compliment au nom de toutes.

Grand Empereur , lui dit-elle

avec un sourire fin, l'honneur écla-
 tant de plaire à ta Hauteffe nous a
 fait oublier notre patrie, nos parens,
 & nos amis. Nous ne songeons qu'au
 jour heureux où tu daigneras jeter
 sur nous un œil favorable & nous
 combler de tes augustes faveurs.
 Nous demandons sans cesse au Pro-
 phète d'inspirer à ton cœur des sen-
 timens si tendres pour quelqu'unes
 de nous, que les autres honorent
 en elle le choix de ta Hauteffe.
 Quand l'Odalisque eut achevé,
 elle leva sur le Sophi des yeux qui
 pour n'être pas modestes, n'en
 étoient pas moins beaux. De quel
 país êtes-vous, lui demanda le So-
 phi? Je suis Françoisse, répondit
 l'Odalisque. Ah! je m'en doutois
 bien, reprit *Transcendant*. Mais
 dans quelle Ville de France êtes-
 vous née? à Toulon, répondit-elle.
 Eh bien Mademoiselle, dit le So-
 phi, Françoisse de Toulon qui avez
 de

de l'esprit, vous me méneriez comme un sot, si je me chargeois de vous. Allez, ma belle, vous n'êtes pas faite pour moi. Je vous donne au Gouverneur de mes Pages, qui fait le bel esprit : vous discourrez avec lui tant qu'il vous plaira. Passons à une autre : Approchez, la belle aux yeux languissans, qu'avez-vous pour être si pâle.

Le désir de plaire à ta Hauteffe, répondit Fatima ; comment ! interrompit le Sophi, vous êtes amoureuse de moi ? Je ne veux pas qu'on m'aime si fort. Cela nuirait à ma santé. Vous n'êtes pas encore mon affaire. Je vous donne au grand Bostangi, & je lui recommanderai de vous faire passer cette grande pâleur : car cela n'est pas joli, d'être pâle à votre âge. On ne conçoit pas à quoi vous avez perdu vos couleurs. D'ailleurs je n'aime pas les visages pâles, ils m'assoupif-

sent. Approchez dit le Sophi ; à une jeune Odalisque de la plus jolie figure & de l'air le plus enjoué. Pour celle ci , ajouta-t'il , elle prendra les choses vivement ; mais je crois que cela ne lui durera pas. Eh bien , lui dit-il , ne voulez-vous point m'aimer , ma belle enfant ? Ah ! jamais , répondit vivement Clenis. Cela me paroît fort singulier , reprit le Sophi ; elle est naturelle , au moins : & son air mutin me réjouit fort. Qu'on me la réserve. Tu t'imagines , peut-être , dit Clenis , qu'en quittant l'Isle de Chypre où je suis née , je t'ai apporté ici mon innocence ? Désabuses-toi ; j'ai donné avant de partir à un amant que je chériffois , ce que tu comptes apparemment trouver en moi. Oui , dit le Sophi ? je vous en aime une fois plus. Allez vous préparer à partager mon lit ce soir.

Et vous , dont le voile me cache

si exactement le visage ; pourquoi ces précautions ? Est-ce que vous n'êtes pas jolie ? Ha , répondit Rebecca en soupirant , plût à Dieu que ma fatale beauté ne m'eût pas conduite ici. Ta Hauteffene me verroit pas à ses pieds , la conjurer de me rendre à un mari que j'adore. Quoi vous êtes mariée , dit le Sophi ? & de quelle Religion êtes-vous , s'il vous plaît , vous qui adorez votre mari ? Je suis Juive , répondit Rebecca. N'importe , repliqua le Sophi ; vous avez deux grands défauts sans ceux que je ne connois pas : c'est votre ton lamentable & votre précieux maintien. Otez donc ce voile qui ne finit pas. Rebecca fit encore quelques difficultés , & enfin montra le visage le plus régulier & le plus maussade que l'on eût vû depuis la Trifayeule du Sophi. Ha ! s'écria-t'il , vous avez-là , Mademoiselle une figure

Cij

effroyablement belle. Retournez avec votre mari. Nous ne voulons altérer en rien cette fidélité conjugale que vous paroissez si fort respecter. Rebecca prit un air guai qui la perdit : car sa physionomie devint aimable aussi-tôt qu'elle eut séché ses pleurs. Les femmes ont toujours tort de pleurer ; car cela les enlaidit , & leurs larmes comme on sçait , ne signifient rien.

Le Sophi surpris du changement excessif qui s'étoit fait en Rebecca , lui commanda de retourner dans son appartement jusqu'à nouvel ordre.

Une autre vint ensuite avec une contenance grave & fière. Vous avez , dit le Sophi , l'air d'un Magistrat , Mademoiselle ; avez-vous fait bien des amans avec cette mine-là ? Des amans ? Seigneur , répondit sérieusement Alzire , des

amans ! Aucun mortel , grand Ent-
pereur , n'est fait pour m'inspirer de
l'amour. Que faites-vous donc ici ?
reprit le Sophi. Car je suis mortel
& très-mortel , je vous en avertis ;
d'ailleurs vous sçaviez bien à peu
près ce à quoi l'on vous destinoit
dans un Sérail. Seigneur , reprit
Alzire , on m'enleva du sein de ma
famille. Mon pere qui étoit Espa-
gnol & Gouverneur de Malaga ,
m'inspira des sentimens dignes de
ma naissance & me forma de bonne
heure pour soutenir la gloire de
mes ancêtres. Des Pirates m'ont
enlevé sur nos bords , & croyant
appercevoir en moi des beautés ca-
pables de toucher ta Hauteſſe ils
me conduisirent ici. Ho bien , vous
comptez donc , mon illustre , reprit
le Sophi , que quelques Séraphins
ou quelques Esprits de l'autre mon-
de viendront pour vous humaniser ;
il faut en attendant vous résoudre à

fervir de confidente à celle que j'honorerai de mon lit. Alzire tira alors un poignard qu'elle portoit à sa ceinture , & le montrant au Sophi. Voilà , lui dit-elle , de quoi me garantir de l'infâmie que tu me prépares. En vérité , dit le Sophi en l'arrêtant , cette femme est bien singulière ! elle ne veut point de la tendresse d'un honnête-homme , & quand on la dispense d'en prendre un , elle se fâche. Il ne faudroit que dix femmes comme celle-là pour détruire mon Empire ; qu'elle ne paroisse plus.

Le Sophi fatigué de l'examen de toutes ses femmes , remit à un autre jour la suite d'une réforme extraordinaire dans un païs Mahometan , où tous les êtres qui suivent la Religion de Mahomet s'imaginent ne pouvoir posséder trop de femmes , au lieu que les hommes de nos païs en ont trop d'une.

Le Sophi s'imagina qu'il lui faisoit des Odalisques pour servir à sa toilette, & donner toutes les autres à ses Courtisans. Les Dames eurent aussi la liberté d'avoir des Pages pour les deshabiller, & les hommes prirent des Filles-d'honneur les plus jolies qu'ils purent trouver. Au moyen de cet arrangement le service devint dans toutes les bonnes Maisons d'Hispanie d'une décence merveilleuse.

De tous les grands qui composoient la Cour du Sophi, il n'y en avoit pas un qui eut autant de mérite que le premier Visir Zamor. Il étoit dans le plus bel âge, quand le Sophi parvint à l'Empire; d'une figure douce & aimable; fait comme on peint l'amour; les qualités de son esprit & de son caractère le faisoient adorer de tout le monde. Quoiqu'il connût les ridicules de son Prince, il ne pouvoit s'empê-

cher de l'aimer. Dévoué au bien de l'Etat , il se feroit sacrifié mille fois pour lui procurer le moindre avantage. Scrupuleux sur ses mœurs , délicat sur ses choix , il régloit toutes ses vûes & ses actions sur l'équité , l'humanité & le bon goût. Tel étoit l'estimable Zamor.

Le Commandement de l'armée avoit été donné à un General expérimenté ; & le Prince Amir frere de Sa Hauteſſe avoit demandé à ſervir ſous lui. Ce jeune Prince étoit courageux , & brûloit d'acquérir de la gloire. Il eût bien voulu commander en chef ; mais il fallut ſouſcrire aux Decrets du Conſeil & aux ordres de ſon frere , Amir cependant ne pouvoit ſe réſoudre à obéir. Son étourderie le précipitoit dans des écarts que le General avoit bien de la peine à réprimer. Le General vouloit-il aller d'un côté , le Prince marchoit d'un autre ; les Soldats

aimoient mieux suivre le jeune Prince que le vieil General ; l'un leur donnoit avec grandeur , & l'autre les empêchoit de prendre avec dureté ; le Prince ne cherchoit que les occasions de combattre , & le Général vouloit temporiser. L'un enfin se laissoit emporter par un courage indiscret , & l'autre se conduisoit avec une prudence consommée. Zelim se plaignit au Sophi que le Prince son frere déconcertoit tous ses projets , & le menaça de quitter l'armée s'il ne le rapelloit incessamment.

Le Prince reçut un ordre du Sophi de retourner dans son Gouvernement. Zamor s'opposa envain à un exil aussi sévère ; il n'obtint rien. Il écrivit au Prince de modérer une valeur qui ne pouvoit que lui nuire , & qu'il la réservât pour des occasions glorieuses : que peut-être l'exerceroit-il un jour pour ses pro-

pres sujets. Il lui faisoit sentir avec esprit les différences qu'il mettoit entre lui & le Sophi, & lui protestoît que si le Prophète dispoisoit du Roi, il le verroit avec joye élevé au rang suprême.

Il y a apparence que Zamor comptoit que ses lettres ne parviendroient jamais jusqu'au Sophi : Amir aimoit tendrement Zamor ; il lui écrivoit régulièrement. On verra dans la suite que ce commerce fut fatal à tous les deux.

Pendant que Zamor proposoit des accommodemens entre la Perse & la Turquie ; le Sophi imaginoit tous les jours de nouvelles manieres de passer son tems agréablement. Les Odalifques étoient rentrées en fonctions auprès de lui, & il trouvoit leur service beaucoup plus doux que celui des hommes. Zamor sentoît de quelle conséquence il étoit pour la conserva-

tion de Sa Hauteſſe de fixer ſon caractère inconstant. On ne lui avoit encore vû que des fantaifies de huit jours , & ſouvent pour des objets à qui ſes moindres Officiers ſeroient fait conſcience d'adreſſer des douceurs. Une ſeule avoit mérité par ſes charmes , ſon eſprit , ſes qualités & ſa naiſſance de lui inſpirer une paſſion ſérieuſe , mais il n'eut pas aſſez de diſcernement pour connoître le mérite de Sanga. Il la trouva jolie , lui dit qu'il en étoit amoureux. Sanga lui répondit avec beaucoup d'eſprit , & le Sophi n'y comprit rien. Enfin il lui demanda ſi elle avoit envie de le faire courir après elle , comme les Pages couroient après les Filles de la Reine ſa mere. J'avoue , lui dit-elle , que Votre Hauteſſe mérite qu'on abrège ſes ſoupirs ; mais comme amant vous n'êtes diſpenſé de rien. Ma naiſſance & mon rang ne me

permettent pas de me croire honorée du titre de votre Maîtresse , & je suis trop riche pour me soucier de la fortune achetée à cet indigne prix. Ainsi si vous voulez vous faire aimer , il faudra vous assujettir aux soins des amans ordinaires. Madame , dit le Sophi , vous voyez bien que je n'ai pas le tems de faire l'amour ; ni moi celui d'écouter plus long-tems ta Hauteffe , répondit Sanga. Peut être faites-vous-bien , répliqua le Sophi ? Pardonne-moi , reprit Sanga , ta Hauteffe n'est pas dangereuse ; en disant ces derniers mots elle s'éloigna.

Comme le Sophi ne regardoit une femme qu'au visage , celui de Sanga ne lui plût pas long-tems. Il s'amusa auprès d'une autre , & en peu de tems il acquit autant d'expérience sur les femmes que ses vieux Courtisans , & finit par les trouver toutes semblables. C'est ce

qui arrive aux hommes qui ne les aiment que par instinct & qui en ont connu un fort grand nombre. Ceux qui n'ont jamais vécu qu'avec celles pour lesquelles ils avoient de la passion , conservent le sentiment du plaisir qu'elles inspirent jusques dans un âge avancé. Mais la multiplicité des objets émousse les sens , & ne laisse pour ressource que le libertinage le plus déterminé dans un âge où à peine le tempéramment est formé. Leurs cœurs n'ont d'autres mouvemens que ceux de la circulation , la volupté pure n'en a jamais approché ; & l'amour tendre & délicat est regardé comme une chimere par ces hommes insensés. Ils prennent l'ombre pour la réalité , & ne connoissent leur erreur que quand le bonheur des autres leur fait sentir qu'il n'est plus tems de remédier à la privation de leur santé.

Zamor faisoit des projets d'accommodement entre les Cours de Perse & de Turquie , comme je l'ai déjà dit. Il proposa au Sophi de demander au Sultan Soliman sa fille aînée qui étoit d'une grande beauté. Il imaginoit que ce mariage produiroit infailliblement la paix , & la restitution des Places que Soliman avoit conquises sur la Perse. A cette proposition le Sophi rêva un moment , dit qu'il y penseroit , & sortit du Conseil pour aller dîner chez le Moufti , où il oublia totalement les affaires de l'Etat , & principalement celle de son mariage.

Ce ne fut pas sans se faire long-tems prier que le Sophi consentit à nommer un Ambassadeur pour la Cour de Soliman. Enfin il chargea Zamor de cette négociation importante , & d'épouser en son nom la fille de Soliman.

Zamor partit avec tout l'empressement d'un sujet fidèle qui ne demande que le bien de son Prince & celui de l'État. Il ne fut pas plutôt en chemin pour son Ambassade que le Sophi devint amoureux subitement de la fille d'un Officier de sa Maison , d'une naissance obscure & d'un mérite encore plus ignoré ; mais c'étoit la plus grande femme de son Empire , & il s'étoit déclaré depuis quinze jours pour les figures gigantesques. Ce goût lui étoit venu de ce qu'un jour il avoit assisté à une dissection où les Médecins d'Hispaham , grands disséqueurs , avoient démontré que les grandes femmes ne pouvoient pas avoir d'esprit ; & le Sophi , comme on l'a vû plus haut , avoit un éloignement prodigieux pour les esprits subtils. Il disoit que l'on n'étoit jamais que des bêtes avec eux.

Les Médecins donc donnoient

pour raisons , qui ne seroient sûrement pas goûtées dans ce pais-ci , [où les grandes femmes sont si bien proportionnées & ont des graces si touchantes ,] que l'esprit pour l'ordinaire résidoit dans la tête & dans le sang , que plus les vaisseaux étoient délicats, le sang pur & subtil , plus les esprits se portoient librement à la tête & au cœur ; & que la tête étant le siège de l'imagination , c'étoit de la délicatesse des vaisseaux & des organes que dépendoient les idées vives & un jugement sain : que les grandes femmes ne pouvoient pas jouir de ces avantages , par deux raisons : premièrement parce que la force chez les femmes étoit une défecuosité , & que leurs organes étant proportionnés à la grandeur de leurs membres, l'étendue de leur machine nuisoit à la subtilité du sang. La seconde raison qu'ils avançoient , & qui ne
me

me paroît pas plus sensée que la première , étoit que les grandes femmes ayant la peau moins délicate & les pores plus ouverts , l'esprit s'évaporoit chez elles avant de monter au cerveau par longueur du chemin qu'il avoit à parcourir. Enfin ils finirent cette dissertation par une comparaison qui enchantait le Sophi malgré son absurdité. Les Médecins dirent qu'il y avoit bien plus de perfection dans une montre excessivement petite que dans une horloge de Cathédrale, quoique le mouvement en fut construit de la même manière.

Le Sophi sortit de cette assemblée rempli d'admiration pour les Démonstrateurs & pour la démonstration. Il assigna à celui des Médecins qui lui avoit paru raisonner le plus obscurément une pension de mille pièces d'or. Que cela est beau , s'écrioit-il ! il faut avouer que

mon Médecin Kiaka a une profondeur de jugement impénétrable ; avez-vous admiré combien cette comparaison d'horloge & de cerveau est juste ? pour moi, dit Kadek, j'avoue que je n'y ai rien compris. Ha je le crois bien, répliqua le Sophi ; car vous n'avez pas le sens commun, quoique vous fassiez des vers assez jolis. Votre Hauteffe badine si agréablement qu'on est toujours charmé de l'entendre. Qu'entendez-vous par badiner ? répliqua le Sophi, je parle très-sérieusement. Votre Hauteffe est toujours admirable, reprit Kadek, soit dans son sérieux ou dans sa gayeté. A la bonne heure dit le Sophi. Cela est certain, continua Kadek en s'inclinant avec un respect impertinent. Le Sophi lui dit qu'il avoit à lui parler, & qu'il ne manquât pas de se trouver à son coucher :

Il faut rendre compte ici de ce

qu'étoit Kadek , favori du Sophi. Il avoit été mis en qualité de Page auprès de Transcendant , quand on lui fit sa Maison ; & comme il avoit l'esprit souple & complaisant , le Prince l'aimoit extrêmement, & l'avança jusqu'à en faire son Chambellan , quand il fut maître de disposer des emplois attachés à sa personne. Kadek avoit une très-belle tête sur un corps assez mal fait ; mais il plaisoit à toutes les femmes par des espérances flatteuses dont il ne tarδοit gueres à les défabuser. Au reste sa figure étoit le portrait de son ame , s'il en avoit une ; car cela n'étoit pas bien décidé. Quoiqu'il en soit, Kadek promettoit tout ce qu'on vouloit , & ne tenoit rien de ce qu'il promettoit. Il avoit l'esprit brillant & subtil , inconséquent & bizarre : il faisoit des vers avec beaucoup de délicatesse. Il avoit une grande habitude de l'Alcoran , & interprétoit

la Loi de Mahomet comme un Docteur. Tantôt de la Secte d'Hali, qui est celle des Persans, tantôt de celle d'Omar que suivent les bons Musulmans, il abandonnoit bientôt ces deux premières pour s'attacher à celle de Melich qui est la Secte des Maures. Enfin il sembloit persuadé qu'Odman avoit été le meilleur interprète de la Loi de Mahomet. Il avoit voulu long-tems s'élever contre celle d'Hali qui étoit la Religion dominante du païs ; mais craignant que cette fureur ne lui attirât de méchantes affaires, il prit le parti de ne rien croire & d'exercer son esprit sur des matieres qui lui fissent plus d'honneur & ne lui attirassent point de chagrins. Il fut long-tems sans donner la préférence à aucune Religion, même à l'extérieur, & il passa quelques années dans cette incertitude ; mais enfin voulant obtenir un poste qui

dépendoit du Moufti , il devint zélé feâateur d'Hali. Mais le Moufti connut fa rufe & ne lui accorda rien. Kadek avoit un caractère violent , faux & bas ; il cachoit fes vices fous l'apparence de la franchise , de la douceur & de l'élévation. Avare , plein d'orgueil , envieux , insolent , indiscret , il lui falloit toute fa fouplesse pour fe tirer des mauvaises affaires que fa fausseté & son étourderie lui attiroient , & que son défaut de vûes l'empêchoit d'appercevoir & d'éviter. Dangereux dans ses discours , faux dans ses procédés , inconstant dans les affections , presque toujours insensé & rarement sage , d'une défiance qui faisoit bien voir qu'il étoit dans l'habitude de tromper tout le monde. Tel étoit Kadek quand le Sophi parvint à l'Empire.

Le Prince lui donna toute sa confiance , & l'éleva au faite des

grandeurs : mais Kadek étoit trop injuste & trop ingrat pour reconnoître par son attachement les bienfaits de son Souverain. Il étoit le premier à faire du Sophi des contes sanglans. Mais comme l'on n'ose jamais rapporter aux Princes des choses désagréables , Kadek jouïssoit en paix de toute sa faveur.

Ah lui dit le Sophi du plus loin qu'il l'aperçut , que je suis amoureux ? quoi ! feroit-il vrai , répondit Kadek , que ta Hauteffe fût touchée pour la belle Princesse qu'on est allé lui chercher ? Comment , reprit le Sophi , tu veux que je sois amoureux d'une personne que je n'ai jamais vûe , parce qu'on m'a écrit de mille lieuës d'ici , qu'elle est belle , il faut que je le croye ! je ne veux pas aller à tâtons avec les femmes ; il faut les voir pour conclure avec elles. Ta Hauteffe , lui dit Kadek , raisonne tou-

jours avec un sens exquis. Il est bien question de compliments, repliqua le Sophi; je suis amoureux, te dis-je, à en perdre l'esprit. Ta Hauteffe auroit beaucoup à faire, répondit Kadek. Quoi toujours des fadeurs, s'écria le Sophi avec impatience: j'aime Azama; voilà celle que j'adore. Quoi! répondit Kadek étonné, la fille de votre Maître d'Hôtel? Mais elle n'est..... Que vas tu me dire, reprit brusquement le Sophi? une sottise? Je vous dis que je l'aime; & cela doit suffire à ce que je crois. Ha sans doute, interrompit Kadek; mais ta Hauteffe lui a t'elle fait sçavoir ses volontés? Oui, répondit *Transcendant*, je l'ai envoyé chercher aujourd'hui; elle m'a refusé par raison d'honneur. Mais, répondit Kadek, Azama est une sotte. Est-ce qu'on a jamais eu de l'honneur, quand il est question de lier avec un:

grand Roy. Cependant , dit le Sophi , elle en a comme toutes les filles de la Reine ma mere. Je t'ai fait venir , dit le Sophi , afin d'imaginer avec moi des expédients pour mettre un si grand honneur à la raison. Car si elle ne s'adoucit pas : je suis déterminé à l'épouser. Je ne puis trop acheter une si grande femme & une si grande vertu. Ta Hauteſſe n'y penſe pas , reprit Kadek. A-t'elle oublié que Zamor ſon Ambaſſadeur , eſt allé lui chercher une belle Princeſſe qui doit aſſurer la paix des deux Empires. Oui j'ai penſé à tout , reprit le Sophi. Mais dois-je à mes Sujets le ſacrifice de mes plaiſirs ? Enfin Seigneur , répondit Kadek ; il faut au moins avant que de ſe livrer à cette extrémité travailler à vous procurer Azama ſans cette cérémonie. Vas , cours ; dit le Sophi , amene là ou je l'épouſe.

Kadek

Kadek n'eut point de repos qu'il n'eût parlé à Azama. Mais ce fut en vain. Elle sentit qu'il falloit se faire valoir ; & plus elle vit le Sophi empresse , plus elle marqua d'éloignement pour les propositions. Je ne sçai si elle étoit conseillée ; il est certain que les femmes les plus bornées ont toujours assez d'instinct pour conduire un homme qui les aime , eût-il de l'esprit , & encore bien mieux quand il n'en a point & qu'il se livre de lui même aux pieges qu'elles lui tendent.

Kadek fit des efforts inouis pour séduire Azama , quand il auroit parlé pour lui même , il n'auroit pû mieux dire : mais elle fut inébranlable , & opposa toujours son honneur qui , à ce qu'elle disoit , lui étoit plus cher que la vie. Kadek revint tout triste rapporter au Sophi la conversation qu'il avoit eue avec elle , & le peu de succès des tenta-

tives redoublées qu'il avoit employées pour la ranger à son devoir.

Le Sophi soupira , se mit à rêver , & de tems en tems faisoit à Kadek des questions fort embarrassantes. Il lui demanda , par exemple , comment il l'a trouvoit. Moi , disoit Kadek , je n'ai pas l'honneur d'avoir d'aussi bons yeux que ta Hauteffe. Mais , répondoit le Roi , convenez au moins que c'est la plus grande femme de mon Royaume. Cela est vrai , répondoit Kadek. Elle a , reprit le Sophi , des yeux qui ne finissent point. Je conviens que sa bouche n'est pas de ces petites bouches enfantines que l'on voudroit toujours la sienne est grande & sérieuse : mais elle me plaît comme cela ; je ne veux pas qu'on en médise. Au moins, Monsieur , n'allez pas vous aviser de faire des vers sur ma Maîtresse. Car je vous ferois rentrer cent pieds sous

terre je vous en avertis. J'ai trop de respect pour ta Hauteſſe pour m'oublier juſqu'à ce point, répondit Kadek : & quand je penſerois mal de ſon choix : je me garderois bien de penſer haut. Je chanterai plutôt les qualités que je connois dans Azama , & celles qu'elle n'a pas. A la bonne heure, dit le Sophi. Songez demain à aller demander Azama de ma part à ſon pere. Eſt-il bien décidé, demanda Kadek, que ta Hauteſſe veuille ſ'abbaiffer juſqu'à épouſer la fille d'un de ſes Officiers. Vous avez , répondit le Sophi, des objections impertinentes. Eh que ferez-vous , demanda encore Kadek, de la Princeſſe Fatima qu'on eſt allé vous chercher ? Je n'en ſçai rien, dit le Sophi. Quand elle ſera arrivée , je lui propoſerai des conditions honnêtes, par exemple d'être ma Maîtreſſe. Je lui donnerai une Maïſon & un train ſelon

son rang. Mais Seigneur , ajouta Kadek , ce n'est point là l'intention de Soliman. Que m'importe , reprit le Sophi ? si elle n'est pas contente , elle s'en retournera ; je ne veux point la gêner. Mais , demanda encore Kadek , si Soliman se venge sur vos Etats de l'affront que vous faites à sa fille , à cela le Sophi répondit.

Trop de réflexions entraînent trop de soin

Je ne sçai pas prévoir les malheurs de si loin.

Votre mémoire , Seigneur , est des plus heureuses : mais les expédients nous manqueront dans le besoin , & la Perse va être troublée par des guerres sanglantes pour une satisfaction qui , ce me semble , n'en vaut pas la peine. Taisez vous une fois pour toute , je ne veux pas être contrarié ; obéissez. Kadek prit le seul parti qui lui convint. C'étoit de faire ce que lui commandoit le Sophi.

Le lendemain Kadek s'acquitta de sa commission , & annonça au pere d'Azama les volontés de *Transcendant*. Ce bon pere se fût bien passé de l'honneur que le Sophi faisoit à sa famille. Il sçavoit que quand le Roi seroit las de sa fille ; il la répudieroit : mais il falloit obéir & il n'hésita point. Qu'*Hali* t'accompagne , ma fille , lui dit-il en l'embrassant ; je te souhaite toutes les prospérités que notre Prophète promet aux vrais Croyans. Souviens toy de ton pere ; & sois soumise à ton Epoux.

Les troupes eurent ordre de se tenir prêts pour recevoir Azama. Elles se rangerent en haye sur son passage. Une foule de Peuple vint pour examiner la future Reine , & quoiqu'on ne la trouvât pas belle , on se crut de mauvais goût puisque le Roy l'avoit choisie entre toutes.

Le Sophi avoit tant d'impatience

d'être possesseur d'Azama , qu'il ne différa que jusqu'au lendemain la cérémonie de son mariage. Les Grands de l'Empire vinrent faire leur Cour à la future Reine. Elle prit comme l'on pense bien un air insolent ne pouvant l'avoir noble ; & elle reçut les hommages qu'on lui rendoit avec une contenance embarrassée, & ce ton impudent qui caractérise les femmes déplacées dans le rang qu'elles occupent. Azama ne sçavoit que faire de ses yeux ni de ses éternels bras ; elle ne voulut pas souffrir qu'on lui bnfât la main , qu'elle n'avoit pas jolie ; on se gardoit bien de dire ce que l'on pensoit du choix du Sophi : on accabloit Azama d'éloges & de compliments. Ce qui rassuroit les Persans , étoit l'inconstance de leur Prince ; & ils espéroient qu'Azama seroit répudiée avant l'arrivée de la Princesse ; ils se trompèrent. Le

Sophi aima long-tems Azama parce qu'elle déplaïsoit à tout le monde. Il disoit qu'un Souverain qui faisoit la volonté de ses Sujets méritoit d'en être dominé.

On dépêcha promptement des Couriers à Zamor, afin que s'il en étoit encore tems, il rompît sa négociation, & n'amenât pas la Princesse, ou du moins qu'il traînât les affaires en longueur. Zamor reçut la nouvelle du mariage du Sophi comme un coup de foudre. Il étoit sur le point de repartir avec la Princesse. Tout étoit terminé, la paix signée & les conditions arrangées. Que faire ? Quels moyens trouver pour réparer d'aussi grandes fautes. Cette affaire devenoit la cause commune. Tout l'état y étoit intéressé. De quel œil le Grand Seigneur verroit-il l'affront qu'on lui faisoit ? n'étoit-il pas à craindre qu'un pareil changement n'attirât

sur la Perse des guerres sans fin , & peut-être sa destruction totale. Ces réflexions jettoient Zamor dans un accablement funeste. Tout son esprit , toute sa prudence ne lui sug-géroient d'autres moyens que de partir brusquement & de retourner à Hispahan.

Le Premier Visir étoit son ami. Zamor lui confia ses peines & son embarras ; mais toutes ces confidences ne remédioient à rien : le Sultan pouvoit apprendre d'ailleurs le mariage du Sophi , & envoyer un cordon à Monsieur l'Ambassadeur pour lui apprendre à venir de si loin proposer à un Empereur des conditions que l'on ne tenoit pas , & se mocquer de Sa Hauteſſe sans rime ni raison.

Zamor étoit assez bon Sujet pour se sacrifier au bien de la Patrie ; mais le Grand Seigneur se seroit-il contenté de cette victime ? Non.

Il auroit sans doute commencé par lui sa vengeance , & l'auroit continué sur la Perse.

Dans cette cruelle extrêmité Zamor cherchoit des expédients. Tout paroît bon dans l'infortune jusqu'aux plus legeres espérances ; les malheureux ne se découragent que quand les expédients leurs manquent , & que l'imagination ne leur fournit plus de ressources dans leurs malheurs.

Zamor fit demander au Sultan une Audience particuliere, où personne ne fût admis que le Grand Visir. Elle lui fut accordée. Après s'être prosterné selon la Coutume , il dit à Soliman que le Sophi son Maître étoit un Prince d'une santé foible , & dont l'esprit inconstant & indéterminé ne pouvoit que procurer à la Princesse sa fille des chagins & des ennuis. Que *Transcendant* avoit un frere qui pourroit

un jour lui succéder à l'Empire, & qui méritoit par ses qualités extraordinaires de régner sur les Perses, & de posséder la Princesse promise à son aîné. Qu'en son particulier il desiroit ardemment que Sa Hautesse voulût consentir à l'échange, & qu'il se chargeoit d'appaiser le Sophi, s'il murmuroit de cette trahison. Le Sultan après avoir écouté attentivement le discours de Zamor, lui demanda pourquoi il n'avoit pas fait d'abord ses propositions pour le Prince Amir. Zamor répondit qu'ayant compté que le Sophi romproit certain engagement, il avoit souhaité aussi bien que tous les Grands de l'Empire de voir leur Roy uni à une belle Princesse capable de procurer à l'Etat des avantages & de l'éclat ; mais qu'il avoit reçu de la Cour de Perse des nouvelles qui lui apprenoient que le Sophi plus amoureux que jamais

de sa Maîtresse se préparoit à l'épouser , malgré les engagemens qu'il étoit venu contracter en son nom. Qu'il en étoit outré & qu'il prioit Sa Hauteſſe avec les plus vives instances d'accorder au Prince Amir la main de la Princesſe ſa fille pour punir le Sophi de ſon aveuglement & de ſon manque de foi. Le Sultan répondit qu'il penſeroit à cette affaire & fit retirer l'Ambaſſadeur qui attendit avec impatience & la plus grande inquiétude quelles ſeroient les réſolutions du Sultan.

Elles vinrent enfin , mais bien différentes de ce qu'il eſpéroit. Le Grand Viſir lui montra l'ordre que le Sultan lui envoyoit de s'éloigner de Conſtantinople dans les vingt-quatre heures. Soliman eſt dans une grande colere contre le Sophi, ajoûta-t'il ; mais je ne crois pas le mariage rompu pour cela entre la

Princesse & le Prince Amir. Soliman vous estime beaucoup ; il a déclaré nettement que c'est à votre mérite que vous devez la vie , & qu'il eût fait étrangler tout autre que vous pour montrer au Sophi le cas qu'il fait de ses Ministres.

A l'égard du Prince Amir, il conseilla à Zamor de lui dire qu'il devoit venir à la Cour du Sultan ; que sa présence sans doute produiroit un bon effet ; qu'il n'y avoit rien de désespéré par rapport à son mariage avec la Princesse qui avoit été demandée pour son frere. Zamor fit un tendre adieu au Visir , & donna des ordres positifs pour partir de Constantinople avant la nuit. Il reprit tristement le chemin de la Perse. Ses réflexions ne calmoient pas ses allarmes , & sans l'amour qui le retenoit à la Cour du Sophi , il s'en feroit éloigné pour jamais.

Zamor étoit d'une haute naif-

fance. Son pere avoit rendu à Tamac des services importans , & il étoit parvenu dans un âge tendre aux premières dignités de l'Empire. Son mérite extraordinaire lui avoit acquis l'affection de tous les gens de bien & avoit contraint l'envie à se taire. Il plut à Almanzine sœur du nouvel Empereur. Cette Princesse étoit extrêmement aimable. Zamor soupira long-tems en silence , rendit à cette Princesse des soins respectueux , fut entendu , & on lui permit d'espérer qu'un jour on y feroit sensible. Le jour vint où Almanzine avoua à Zamor qu'elle payoit son amour par le retour le plus tendre. Elle lui promit ensuite de n'être jamais qu'à lui ; & s'unit à Zamor par des liens si forts que rien ne pouvoit plus les rompre. Ils en étoient à cet engagement , quand Zamor fut nommé Ambassadeur de la Cour de Soli-

man. Il ne se feroit jamais déterminé à accepter cette Ambassade que parce qu'il avoit à cœur le bien de l'Etat, & qu'il comptoit le procurer par le mariage du Sophi ; il avoit quitté Almanzine avec regret, il la revit avec transport, & ils prirent ensemble des arrangements pour s'unir de l'aveu du Sophi.

Zamor revit le Roi avec une respectueuse indignation, du plus loin que *Transcendant* l'aperçut, il lui dit ; je sçai tous les reproches que vous avez à me faire ; mais je n'en veux entendre aucuns ; ils ne serviroient à rien qu'à me donner de l'humeur ; & mon Médecin m'a signifié que cela nuiroit à ma santé. D'ailleurs j'étois amoureux à la fureur ; vous voyez bien que c'est une excellente raison pour faire des sottises, supposé que c'en soit une de suiyre son penchant. Allez Za-

mor , allez rendre vos hommages à la Reine & admirer mon choix.

Il s'en falloit beaucoup que Zamor se sentît disposé aux adorations que le Sophi demandoit de lui ; on l'avoit prévenu sur Azama d'une façon peu avantageuse ; & il trouva que l'on ne lui en avoit pas exagéré les défauts. La vue de Zamor ne fit pas le même effet sur elle. Sa figure noble & modeste la frappa tellement qu'elle eut bien de la peine à s'empêcher de lui dire qu'elle l'aimoit. Elle lui marqua de la bienveillance que beaucoup de gens avec un peu de malice auroient prise pour des agaceries. Mais on n'osa pas hazarder encore des jugemens si incertains. A la Cour de Perse on ne formoit point de conjectures malignes ; il falloit des choses évidentes pour déterminer à médire. Zamor fit à Azama de ces complimens froids que la

bienfiance dicté toujours aux personnes polies , & qui n'engagent à rien. Azama crut qu'il lui avoit rendu des devoirs où il entroit beaucoup d'admiration pour sa grande figure. La plupart des femmes mesurent l'idée qu'elles ont de leur beauté sur l'importance des conquêtes qu'elles font ; elles ne voudront jamais comprendre que la bizarrerie du goût détermine presque tous les hommes dans le choix qu'ils font d'elles , & que les plus belles personnes sont souvent le partage des hommes ordinaires. Que deviendroient tant de femmes laides & sottes , si tous les hommes étoient délicats sur la figure & sur l'esprit , & encore plus sur le caractère.

Azama ne sçavoit pas trop comment s'y prendre pour faire entendre à Zamor qu'elle l'aimoit ; elle lui remarkoit toujours auprès d'elle

un sérieux qu'elle eut reconnu pour de l'ennui , si elle eût bien voulu se rendre justice : mais où sont celles qui s'en rendent là dessus ? Nous supposons toujours aux hommes qui s'ennuyent auprès de nous quelque indisposition : mais Zamor avoit beau faire pour lui persuader qu'il ne la trouvoit point aimable ; elle étoit convaincue que s'il ne lui disoit rien , c'étoit par respect. Un jour elle le fit appeller pour le consulter à ce qu'elle disoit sur une affaire fort importante.

Elle prit une attitude touchante, elle fit l'enfant , rougit même. Azama s'approcha d'elle les yeux baissés afin de ne rien remarquer. Il lui demanda seulement ce qu'elle souhaittoit de lui. Je voulois , lui dit Azama , vous demander si vous n'êtes pas fâché que le Sophi m'ait épousée , & qu'il ait rompu pour moi un mariage aussi important que

celui que vous alliez négocier. Madame , lui répondit Zamor , je ne murmurerai jamais contre les volontés de mon Souverain. Ce n'est pas assez , reprit Azama ; je vous demande si vous êtes content de son choix. Madame , répondit Zamor , il suffit qu'il lui plaise. Je ne vous plais donc pas pour vous même lui demanda Azama. Je vous respecte comme l'épouse de mon Roi , reprit Zamor ; & si je vous aimois comme un amant , lui dit vivement Azama , que feriez vous ? Je prendrois la liberté Madame , répondit Zamor , de vous représenter vos devoirs & les miens ; & si cela ne suffisoit pas , je m'éloignerois de votre présence pour vous ôter de devant les yeux un objet qui pourroit entretenir des sentimens que vous ne devez pas avoir. Cela suffit , répondit Azama , je voulois voir jusqu'où alloit vo-

tre fidélité pour le Sophi ; & je lui rendrai bon compte de votre probité.

Il fut aisé à Zamor de remarquer le dépit d'Azama : il la quitta pleine de ressentiment ; il rêva à son aventure , bien résolu d'ensevelir ce mystere dans un profond silence , il évita Azama avec soin & lui marqua toujours une soumission de devoir telle qu'il la devoit à l'Épouse de son Roi.

Azama avoit tous les défauts des femmes sans naissance & sans éducation. Elle étoit méchante , fourbe & emportée. Elle en usa fort bien en apparence avec Zamor , lui cacha l'envie qu'elle avoit de lui nuire , & en chercha en secret les occasions. Elle ne tarda pas à en trouver une dont elle profita.

Zamor , comme je l'ai déjà dit , aimoit le frere du Sophi , & en étoit aimé. Ils s'écrivoient librement ce

qu'ils pensoient. Zamor lui fit un portrait odieux d'Azama, & lui parla de son Ambassade avec beaucoup de mécontentement. La Reine sçut cette correspondance, & pensant bien qu'il seroit question d'elle dans les lettres de Zamor, elle fit assassiner le Courier qui portoit les fatales dépêches, on les lui apporta. Elle entra à cette lecture dans une fureur épouvantable; mais tout à coup faisant réflexion qu'elle avoit entre ses mains de quoi se venger de Zamor, s'il continuoit à l'irriter; elle se calma & essaya encore quelques attaques qui furent tout aussi inutiles que les premières. Zamor fut inébranlable & ne put même s'empêcher de marquer un peu trop l'indignation que lui inspiroit la conduite d'Azama; elle prit enfin la résolution de le perdre, & projetant une vengeance proportionnée à l'offense, elle

lui fit sentir qu'à Hispaham comme ailleurs on n'est pas vertueux impunément. Aussi qui est-ce qui refuse des faveurs Royales : cela étoit trop ridicule à Zamor ; il s'avisoit d'être fidèle à sa Maîtresse & à son Souverain : Quelle simplicité ? On ne croiroit peut-être pas que la sagesse & la vertu attirassent des chagrins ; on voit cependant que l'estimable Zamor avec de l'esprit , du bon sens , de la droiture & de la probité n'en étoit pas moins malheureux.

Zamor rendoit des soins assidus à Almanzine. Cette Princesse étoit déterminée à demander le consentement du Sophi pour l'épouser. La timidité , la crainte d'un refus avoit retenu Zamor d'en parler au Roy. Mais encouragé par la Princesse , il résolut de s'ouvrir à lui sur cette union tant désirée. Azama ne se fut pas plutôt apperçûe de la tendresse

que Zamor avoit pour Almanzine que la jalousie se joignit aux autres motifs de ressentiment qu'elle avoit contre Zamor ; & elle se hâta de le ruiner dans l'esprit du Sophi. Elle alla le trouver , lui remit les lettres de Zamor interceptées , & affecta un violent chagrin des découvertes qu'elle avoit faites. D'abord le Sophi eut peine à croire que le sage Zamor le méprisât & qu'il donnât dans son cœur la préférence à son frere. On supporte aisément l'indifférence, mais jamais les comparaisons qui peuvent tourner à notre désavantage. Les fots comme les gens d'esprit ont de la vanité ; & ne veulent ni les uns ni les autres qu'on la mortifie. On doit juger que le Sophi ne pouvant se refuser aux preuves qu'on lui donnoit des sentimens de Zamor pour lui , n'écouta plus que sa colere. Il donna ordre à ses muets

d'aller étrangler le Visir aussi-tôt que tout seroit calme dans le Palais. Azama vouloit que le Sophi bornât sa vengeance à une étroite prison. Mais le Sophi oubliant tous les services que Zamor avoit rendus à l'Etat & à sa personne s'obstina à sa perte. Voilà le sort des sujets dont les maîtres sont ingrats ; en est-il d'autres chez ces Peuples que nous traitons de barbares.

Les démarches du Sophi étoient trop imprudentes pour être secrètes ; soit qu'il eût fait part à quelqu'un des ordres qu'il avoit donnés, ou que l'accès de méchanceté d'Azama fût passé , ou enfin que la pitié lui fit entreprendre de sauver Zamor , comptant peut-être un jour sur sa reconnoissance ; quoiqu'il en soit , Zamor fut instruit du sort qui lui étoit préparé , & prenant sur le champ son parti, il courut à l'appartement d'Almanzine.

Adieu, lui dit-il le cœur ferré & les yeux pleins de larmes. Adieu ma Princesse conservez moi toujours votre cœur; je ne puis jamais être malheureux avec lui. Almanzine s'évanoüit sans savoir bien pourquoi : mais il falloit bien s'évanoüir par décence. On ne se sépare pas d'un Amant sans être pénétrée de douleur, sur tout quand on n'en a qu'un. Zamor, le tendre Zamor prit sa Princesse entre ses bras, lui baïsa respectueusement les jouës, appella ses femmes & s'éloigna.

Il se déguisa si bien qu'il ne pouvoit être reconnu. Il prit un habit de Derviche afin qu'on le laissât passer partout. Il sçavoit que les Turcs ont pour cet habit une vénération singulière. Il suffit d'être fol ou Derviche chez les Mahométans pour être révééré.

Enfin Zamor premier Ministre
d'un

d'un grand Roy, vertueux, plein d'esprit, & d'une naissance illustre se voit réduit à se sauver sous un vil habit, manquant de toutes les nécessités de la vie, exposé aux injures de l'air & du tems, sans espoir de voir finir sa misere, ne sçachant s'il verra jamais sa patrie, sa Princesse, ses amis, livré au vif regret de leur perte, abandonnant une fortune brillante, & errant à l'aventure. A quoi lui servoit son esprit dans cette triste circonstance ? A rien, sinon à lui faire mieux sentir toute l'horreur de sa situation & à le désespérer. Il lui restoit une seule ressource dans son malheur, c'étoit de gagner la Turquie & d'aller offrir ses services au Sultan : mais il n'étoit pas sûr pour lui de se confier à Soliman. Il auroit pu rencontrer auprès de lui ce qu'il venoit d'éviter à la Cour de Perse : & le Sophi auroit exigé sans doute

la perte de Zamor pour première condition de la paix. Il prit donc un autre parti ce fut de gagner l'Égypte dans son équipage de Derviche, marchant la nuit & se reposant le jour. Ce fut ainsi qu'il s'éloigna d'Hispaham, en faisant de tristes réflexions sur un malheur dont il ignoroit le sujet & les suites.

Quand il fut assez loin de la Capitale, il commença à voyager le jour, & lorsqu'il rencontroit une belle solitude, il s'y arrêtoit. Un jour se trouvant fatigué à l'entrée d'une forêt, il choisit un endroit où il ne pût pas être apperçu, & se couchant sur la pelouse, il s'endormit profondément. Il fut surpris à son réveil de trouver un jeune faon couché à ses côtés & qui ne fit aucun mouvement pour s'enfuir quand il le toucha. Zamor s'étant levé reprit sa route; le faon le suivit jusqu'à un certain détour, où

voyant que Zamor prenoit un autre chemin , il s'arrêta , & après avoir regardé un instant , il se mit à fuir d'un autre côté avec beaucoup de vitesse. Zamor étonné suivit la piste de cet animal & l'aperçut de loin qui gagnoit une roche à l'extrémité de laquelle il vit une espèce de cabanne.

Il dirigea ses pas vers cette solitude , & trouvant un chemin pratiqué dans la roche , il le suivit. Quand il fut près de la cabanne , il vit le faon à la porte. Il entra & n'aperçut qu'un logement creusé dans le roc dont le devant étoit de terre mêlée avec des éclats du rocher , un lit de mousse & de jonc , des meubles d'ozier , des animaux apprivoisés & quelques vivres. Zamor jugea à l'instant que c'étoit l'habitation de quelqu'un de ces Solitaires dont il portoit l'habit & qui sont souvent de grands Scé-

lérats. Mais grace à son malheureux fort , il ne les craignoit pas. En effet qu'auroient-ils pu lui prendre ? Il avoit à la vérité quelques pierres cachées ; mais on ne l'auroit pas soupçonné de les porter sous cet habit. Ainsi Zamor à tout hazard continua de faire la revue des meubles de la cabanne. Il y remarqua des livres. Il s'en saisit avec empressement comme d'un meuble qui pouvoit l'instruire des mœurs de celui à qui ils appartenoient. Il vit avec plaisir que s'ils n'étoient pas en grand nombre , ils devoient être du moins à l'usage d'un Philosophe sçavant & d'un honnête homme. Il en étoit à cette réflexion quand son hôte arriva. Sa surprise fut extrême en appercevant Zamor : & après l'avoir salué civilement , il lui demanda qui lui avoit indiqué sa retraite. C'est mon bonheur & votre faon , répondit douce-

ment Zamor. Je ne suis donc pas si malheureux que je pensois , reprit l'Hermite , puisque le Ciel m'a envoyé un être partagé de raison. Pourrai-je sans vous incommoder , lui demanda Zamor , rester quelques jours avec vous dans cette solitude ? Ah plutôt à Dieu mon fils , répondit l'Hermite , que vous voulussiez y fixer votre demeure pour toujours. Peut-être y trouveriez vous la paix & le repos qui se rencontrent si rarement parmi les hommes. Apprenez moi d'abord quel est votre nom & votre rang ; car je crois que vous êtes né au dessus des autres ; j'entrevois dans votre geste une aisance noble qui ne s'acquiert que dans les Cours & que n'ont jamais les hommes ordinaires. Ha mon pere , reprit Zamor , je ne sçai si je dois me féliciter d'une naissance qui m'a mis dans la nécessité d'errer de déserts en déserts.

Mon fils , dit l'Hermite , ce n'est point votre naissance qui vous attire vos malheurs ; c'est le hazard peut-être & sans doute la malignité des hommes. Mais vous me raconterez une autre fois le sujet de vos peines , quand vous aurez pris quelque confiance en moi. Vivez tranquille ici , personne ne connoît cette demeure. Les honnêtes gens l'ignorent , & les méchans n'osent en approcher persuadés qu'ils n'y trouveroient rien de propre à satisfaire leur cupidité. Sortons , mon fils ; allons goûter la douceur d'un air pur & serain qu'aucun souffle ne corrompt.

Ils gagnèrent l'extrémité de la Roche. Zamor oublia dans ce moment toutes ses infortunes pour ne plus s'occuper que des objets qui s'offroient en foule à ses yeux : au dessus de cette roche étoit une plaine riante , garnie d'arbres & de

verdure. Une herbe fine & courte y formoit un tapis verd, mille fleurs émailloient le gazon & répandoient dans l'air un parfum agréable. Une source vive & pure sortoit de la cime du rocher & se perdoit par cent détours sur le penchant de cette côte. Le bruit que l'eau faisoit en tombant sembloit inspirer cette douce mélancolie si favorable à l'amour & à la raison. D'un côté s'offroit à la vûe un précipice au dessous duquel étoit une mer agitée. Aucun sentier ne pouvoit conduire les hommes jusqu'à cette retraite, que celui par où Zamort étoit monté & que le faon lui avoit indiquée.

Ah mon pere, dit Zamor transporté d'admiration, n'êtes vous pas un Ange? Non, mon fils, lui dit l'Hermite, je suis un homme comme vous, plus coupable sans doute puisque j'ai vécu d'avantage. Des

malheurs que je vous raconterai m'ont conduit ici, & je bénis le Créateur de l'Univers de m'avoir donné des forces contre le désespoir qui me poursuivoit. Que de ressources nous avons, mon fils, que nous ne connoissons pas dans l'âge des passions, & qui ne s'offrent à nous que quand nous en sommes sortis ! ce n'est qu'en rentrant en nous-mêmes que nous reconnoissons nos vices & les obstacles qui s'opposent sans cesse à notre bonheur réel.

Zamor étoit dans un étonnement que l'Hermite remarquoit avec satisfaction. Tout l'enchantoit ; des oiseaux sur le point de rentrer dans leurs nids appelloient leurs petits & leurs compagnes fidèles par des ramages aussi mélodieux qu'agréables. L'Hermite presenta à Zamor des fruits de ce délicieux Jardin. Zamor les savou-

roit avec un plaisir inexprimable ; & s'écrioit : mon pere , je ne vous quitterois jamais si mon cœur pouvoit entendre raison : je . . . Votre cœur , interrompit l'Hermite n'entendra raison , que quand vous aurez , comme moi , éprouvé la perfidie des femmes. Mais cette douce yvresse dans laquelle elles plongent nos jeunes années , ne fait place à la sagesse , que quand nos yeux sont assez ouverts pour voir à qui nous avons confié notre bonheur. Mon pere , dit Zamor , la personne que j'aime ne ressemble point aux autres femmes. Prévention d'amant , reprit l'Hermite ; je laisse au tems à vous désabuser. Y a-t'il long-tems que vous en êtes séparé ? Il y a quinze jours , répondit Zamor. La croyez vous occupée de vous , demanda l'Hermite ? Assurément , reprit vivement Zamor : peut-être est-elle expirée de la dou-

leur de notre séparation. Ah mon fils, dit l'Hermite, vous ne connoissez gueres ce sexe. Il est peut-être le moment où elle oublie dans les bras d'un autre que vous êtes malheureux. Mon pere, reprit Zamor, votre opinion ne me persuadera pas. La personne que j'aime a un esprit supérieur, beaucoup de grandeur d'ame, & je ne lui crois pas beaucoup de penchant à l'amour. Voilà, dit l'Hermite, de quoi faire une femme constante : mais la supériorité d'esprit dans les femmes leur sert à cacher leurs défauts & nous sommes long-tems à nous apercevoir des vices du caractère. L'esprit est comme un voile épais qui cache l'ame ; sa beauté nous fait illusion sur les défauts du cœur. Mais les actions des hommes dissipent enfin ces vapeurs, & l'on reconnoît à ses dépens qu'on s'étoit trompé. Vous venez sans doute de

la Cour ? C'est l'école où l'on apprend à vivre avec les hommes & à les connoître. J'ai vécu long-tems à celle d'Egipte & je sçai ce que l'on doit attendre des Souverains quand on est juste, & des hommes ordinaires quand on est bon.

Zamor soupira & regarda l'Hermite avec application. Il lui trouva de la majesté dans la physionomie : son regard étoit sûr, un feu subtil sortoit de ses yeux ; ses traits étoient réguliers : il avoit la taille haute & noble ; un air de courage & de fermeté, de la douceur dans le ton, de la force dans le discours & de la politesse dans les manieres. Zamor ne sçavoit que conjecturer sur son hôte ; sinon que c'étoit peut-être quelque Prince de la Maison Ottomane échappé au sort de ses freres & de ses neveux.

Le Soleil commençoit à descendre pour se coucher dans l'onde,

quand l'Hermite dit à Zamor ; retournons à la cabane ; le serain de cette pleire est funeste pour quiconque n'y est point fait ; & j'en ai éprouvé les effets. Zamor lui demanda depuis combien de tems il demeuroit dans cette solitude. Depuis dix ans , mon fils , répondit l'Hermite. J'y ai apporté quelque s. pieces d'or qui m'ont servi à me procurer les choses que je ne trouve point ici. Je vais à la Ville prochaine ; j'y vends des Elixirs que je compose avec des simples qui croissent sur cette Montagne. Les Habitans des environs trouvent cette liqueur si souveraine qu'ils m'en donnent tout ce que je leur demande , & ordinairement je ne prends point d'argent. Voilà mes ressources & ma fortune. Mais, mon fils, elles suffisent pour vous & pour moi. Vous trouverez ici des repas simples , mais salutaires ; un lit de

nattes & de feuilles qu'on renouvelle aussi souvent qu'on le veut, une demeure chaude l'hiver & fraîche l'été, des promenades agréables, des animaux qui ne font aucun mal quand on ne s'expose point dans la forêt. Mais, mon pere, lui demanda Zamor, comment faites vous quand vous êtes malade. Mon fils, dit l'Hermite, je ne l'ai pas encore été sérieusement depuis que je suis ici. Nos maladies ne viennent que des nourritures & des excès, je ne prends que des mets salutaires & mes passions n'ont point d'occasions de s'exercer. Mes plaisirs ne sont pas vifs ni mes peines bien sensibles ; je ne me souviens de mes malheurs que comme un matelot se rappelle dans le port les tempêtes dont il est échappé. Ce souvenir me fait verser des pleurs ; mais ces pleurs viennent moins de chagrin que du regret des actions

violentes auxquelles les passions m'ont entraîné. Il vous fera plus facile d'être vertueux , parce que vous me paroissez plus modéré que moi. C'est ainsi que l'Hermite & Zamor s'entretenoient en gagnant la cabane.

L'Hermite aprêta le souper ; une propreté charmante régnoit dans ce champêtre appartement : une natte de jonc fabriquée par les mains de l'Hermite en faisoit la tapisserie. Deux especes de chaises d'ozier commodes & longues , & une table , en composoient tous les meubles. Des clayes au lieu de tablettes lui servoient de bibliothèque ; des plats d'une terre blanche & unie rangés sur un buffet grossièrement travaillé composoient sa vaisselle. Voilà toutes les richesses de l'Hermite.

On se récriera sans doute sur ce détail. On le trouvera fort peu né-

cessaire. Pourquoi ? l'Hermite ne vivoit heureux que depuis qu'il étoit réduit à cette simplicité. Tant qu'il avoit joui des faveurs de la fortune , son ame avoit été livrée à tous les chagrins qui l'accompagnent. Sans l'ambition tous les hommes seroient égaux , ils ne se soumettroient à des chefs , ou du moins ils n'en reconnoîtroient que pour le bon ordre & pour le maintien des Loix. Sans l'ambition il y auroit moins de méchants. Sans l'ambition on se contenteroit, comme l'Hermite, des besoins de la vie ; on resteroit chacun chez soi ; on cultiveroit son patrimoine & l'on ne chercheroit point à l'augmenter par de voyes illicites. Chacun resteroit dans les bornes de son état ; les plaisirs du cœur & des sens feroient seuls le bonheur ; on n'en attacheroit point au faste d'une maison opulente ; nos meubles res-

sembleroient à ceux de l'Hermite ; nos mets seroient sains & ne nous causeroient point de maladies. Au lieu de glaces , de peintures , de sculptures & d'ammeublemens d'étoffes précieuses , on auroit des nattes de jonc qui empêcheroient seulement l'humidité des murs. A la place des équipages lestes & brillants on iroit encore sur des mules , ou à pied pour faire un salutaire exercice ; on ne verroit pas des enfans de quinze ans gros & replets , sans taille & sans forme , & des femmes mignones devenues monstrueuses à force d'embonpoint. Les hommes iroient vêtus de grandes simarres bien fourrées dans l'hyver & de toiles legeres dans les chaleurs. Pour toute parure les jolies femmes auroient leur beauté ou leurs charmes ; & pour ornemens des fleurs que leurs amans leur auroient données le matin & qu'ils pren-

prendroient soin de fanner avant le soir. On voit que la description de la cabanne de l'Hermite n'étoit pas si déplacée.

Zamor & son hôte mangèrent des légumes apprêtés sans façon que Zamor trouva préférables aux mets les plus délicats de la Cour. Des fruits encore meilleurs & de l'eau claire firent tout leur repas. L'Hermite dit à Zamor qu'il ne buvoit point de vin, non par scrupule, mais parce qu'il n'étoit pas accoutumé d'en boire. Quand la nuit fut venue, l'Hermite alluma une lampe qui pendoit à la voûte. Ceci dit-il à Zamor vaut mieux que les lustres qui éclairent le Palais du Soudan. Quelles sont vos occupations, lui demanda Zamor ? J'ai commencé, lui répliqua l'Hermite, par l'étude de la Divinité, & ensuite par celle de la Nature. Celle des Langues m'a servi, parce que

j'ai parcouru différents païs & que j'ai été obligé de vivre chez les étrangers: Depuis que je suis dans cette solitude , je me suis appliqué à l'Astronomie ; & cette étude m'a été d'un grand secours contre l'ennui inséparable de la vie que je mene ; car , mon fils , nous ne sommes pas faits pour vivre seuls , & quelque satisfaction que j'aye trouvé ici , mon esprit s'est quelquefois lassé de la solitude. Mon ame a éprouvé des vuides inquiétans. J'ai gémi de ma tranquillité. J'ai eu de ces momens où le dégoût de la vie est si fort , que nous cherchons en nous mêmes les moyens de finir. Tout devient insupportable alors. Que faisiez-vous , demanda Zamor , pour sortir d'un état si triste ? Je tâchois de m'appliquer , répliqua l'Hermite ; mais envain : il me falloit un exercice violent ; je portois mes

Elixirs à la Ville ; j'y voyois des hommes ; & quoique je les crusse méchants , cette vûe dissipoit ma tristesse : je regagnois ma solitude avec plaisir. Le sommeil achevoit de rendre le calme à mon ame ; cherchant ensuite dans mon imagination ce qui pouvoit la récréer , je sortois avec les outils nécessaires à la culture du jardin que vous avez vû : j'allois plusieurs jours de suite à la Ville ; je revenois ensuite me livrer à mes occupations. Je restois quelque tems sans revoir mes livres , & je les reprenois ensuite avec plaisir. Voilà , mon fils , comment j'ai passé les dix années qui se sont écoulées depuis mon arrivée dans ce désert. Je suis parvenu à l'âge de quarante-cinq ans ; & je passerai sans doute le reste de ma vie de la même manière. Tout le monde ignore-t'il votre situation , demanda Zamor ? Oui mon fils ,

H ij

reprit l'Hermite ; je vous instruirai des motifs qui me retiennent ici , & de ceux qui m'y ont conduit. Mais il est tard aidez-moi à arranger votre lit.

Zamor dormit avec une assurance qu'il n'avoit pas senti depuis qu'il étoit sorti d'Hispaham. Il n'habitoit plus avec des méchants ; il ne devoit pas être surpris de sa tranquillité.

Zamor remarqua que l'Hermite s'étoit prosterné avant de se coucher , & qu'il avoit fait une courte priere en élevant ses yeux vers le Ciel ; il le crut pieux & ne se trompoit pas. L'Hermite aimoit Dieu & respectoit ses decrets ; mais il rendoit simplement hommage à la Divinité qu'il reconnoissoit moins pour lui demander des bienfaits que pour satisfaire aux devoirs d'une créature partagée de raison.

Tout devenoit prodige pour Za-

mor, qui quoique né & élevé dans une Religion pleine d'absurdités, en regardoit tous les Sectateurs comme des imbéciles. Il avoit reconnu dans l'Hermite une solidité de jugement qui ne s'accordoit gueres avec la doctrine de Mahomet; & il disoit en lui-même: l'Hermite est peut-être de ces gens qui ne se feroient pas un scrupule de séduire la femme de leur ami, & qui pour toutes choses au monde ne voudroient pas manquer à la moindre maxime de la Loi: qui pour se conformer à ce que les hommes ont établi, ne craignent pas de blesser les devoirs les plus sacrés de la Loi naturelle, & de franchir les bornes rigoureuses de l'honneur & de la Société. Mais où m'entraînent mes réflexions, ajouta Zamor? Suspens tes jugemens, & ne fais injure à personne. Il attendit avec impatien-

ce le moment de pouvoir s'entretenir avec son hôte sur cette matiere.

Le lendemain au point du jour l'Hermite se leva doucement, & se prosterna comme il avoit fait le soir du jour précédent ; il sortit pour aller sur la montagne, & entra une heure après avec un panier plein de fruits. Il trouva à son retour Zamor éveillé & lui demanda comment il avoit passé la nuit. Fort tranquillement, mon pere, répondit Zamor. Tant mieux, reprit l'Hermite, cela me fait espérer que vous en resterez plus volontiers avec moi. Ha ! mon pere, répondit Zamor attendri, plutôt à Dieu que je pusse y passer mes jours & oublier ce que j'ai laissé de cher à la Cour du Sophi. Ne vous flattez pas, reprit l'Hermite, d'arracher de votre cœur un objet qu'il chérit, sans avoir aucun sujet de vous en plain-

dre. On ne cesse d'aimer qu'après une longue jouissance ou après les mauvais procédés des personnes que l'on aime. Mais , à ce que je puis conjecturer , on ne vous a pas rendu heureux : & vous ne voyez dans l'objet de vos adorations que des motifs de lui rester inviolablement attaché. La solitude nourrit l'amour & les desirs. Rien n'y distrait d'une passion pour laquelle notre ame est faite. Mais vous y serez au moins à l'abri du danger , si vous avez quelque chose à craindre. Venez , mon fils , allons prendre un divertissement que je vous ai préparé. J'ai tendu des filets pour une chasse aux oiseaux ; ce plaisir n'a rien de contraire à la Philosophie. Zamor touché des attentions de son hôte l'embrassa & ils partirent.

Ils se placèrent dans un endroit commode pour s'entretenir. Vous m'avez promis , demanda l'Her-

mite le récit de vos malheurs :
 C'est moins la curiosité qui me
 porte à vous le rappeler , que
 le penchant que je me sens pour
 vous ; peut-être vous pourrai-je
 donner des conseils qui vous seront
 d'un grand secours. Zamor lui mar-
 qua toute la confiance qu'il put , &
 lui promit de le satisfaire sur tout
 ce qu'il sçavoit : il lui dit qu'il igno-
 roit encore le sujet qui l'avoit con-
 traint de sortir promptement d'His-
 paham ; mais qu'il conjecturoit que
 le coup partoît d'une femme qui
 avoit pris du goût pour lui & qui
 sans doute l'avoit noirci dans l'es-
 prit des personnes dont il dépen-
 doit. Zamor regardoit l'Hermite ;
 plus il le considéroit plus sa sécu-
 rité augmentoit : il lui demanda de
 quel país il étoit. Je suis , répon-
 dit l'Hermite, originaire de Con-
 stantinople & né en Égypte. Mon
 pere en mourant laissa ma mere en-
 ceinte

ceinte de moi ; elle cacha sa grossesse pour des raisons que je vous dirai dans la suite , & elle me donna le jour au Caire où elle avoit été obligée de se retirer. Elle fut assez heureuse pour échapper aux recherches de ceux qui avoient intérêt à la découvrir. A l'aide de quelques pierreries elle passa en Égypte. Elle étoit belle ; le Gouverneur du Caire en fut épris & l'épousa ; elle ne lui cacha ni son nom ni son rang , & son époux eut pour elle toute la tendresse & les égards qu'elle méritoit.

Je nâquis un mois après l'himen de ma mere , & son nouvel époux appelé Zulric prit de moi un soin particulier ; il m'aimoit comme s'il eût été mon pere ; & jusqu'à la mort de ma mere je vécus dans la persuasion qu'il l'étoit. Que n'ai-je toujours ignoré de qui je tenois le jour ? j'aurois évité bien des malheurs qui

m'ont contraint de fuir ma patrie & mon bienfaiteur. J'ai été , mon fils , l'instrument de la désolation de tous ceux qui m'ont aimé , & l'ouvrier qui a creusé l'abîme où je me suis plongé. Que de reproches la raison me fait chaque jour ! je ne me rappelle mes écarts que pour les déplorer & pour gémir de mon existence. Qu'étoit-il besoin , me suis-je dit cent fois , que je vinssse habiter une petite partie de l'espace ! Pourquoi la nature m'a-t'elle formé pour être le jouet des passions & de l'inconstance de la fortune ? Mais , demanda Zamor , n'avez-vous jamais senti le bonheur ? Ha , mon fils , reprit l'Hermite , si je l'ai senti , il a été si court & si mêlé d'amertumes que je ne puis compter les années que j'ai passées hors de cette solitude que comme un tems de douleur. Vous n'avez donc pas aimé , répliqua Zamor ?

Que dites vous , mon fils , dit l'Hermite ? c'est parce que j'ai été livré à tout ce que l'amour a de plus violent , que j'ai été malheureux. Sans ambition & sans amour, c'est-à-dire sans cœur & sans passions , j'aurois été l'homme d'Égypte le plus fortuné. Mais ces deux passions ont troublé ma vie , & m'ont conduit par degré dans ce désert. Vous ne comptez donc pas la vie pour un bien , dit Zamor ? Non , mon fils , répondit l'Hermite ; à moins que le hazard ne nous y prépare par ses caprices un sort heureux. La vie pour un infortuné est un mal & un mal insoutenable sans la fermeté nécessaire pour cesser d'être. Mais , répliqua Zamor si vous reconnoissez un Être suprême qui a donné l'ordre & la forme à cet Univers ; la Nature qui est notre mere & qui l'a si bien composé nous défend de détruire

son ouvrage. On meurt coupable envers Dieu & une si tendre mere, en abrégant le cours d'une vie que l'on tient de l'un & de l'autre. Hélas , reprit l'Hermite , fait-on ces réflexions quand le malheur nous poursuit & qu'il obscurcit notre raison ? Les chagrins mettent un voile épais sur les devoirs. On ne sent que son état actuel ; qui est plus difficile à supporter que le fardeau le plus pesant ; on ne voit à ses maux d'autre remède que la mort. Tout finit , nous ne faisons qu'avancer notre terme de quelques jours ou de quelques années qui peut-être seroient encore plus désagréables à passer que les précédentes. Mais , dit Zamor , l'espérance , ce beaume du sang , ce pavot qui assoupit toutes les peines , ne vient-elle pas au secours de l'ame dans ces momens critiques ? L'espérance, reprit l'Hermite, chan-

ge d'objet. Dans une situation si triste , l'imagination sert notre fureur ; l'avenir n'offre rien à notre esprit de moins fâcheux que le présent. Je n'ai point senti cette extrémité, dit Zamor, malgré les derniers malheurs que j'ai éprouvés. Ce n'est peut-être pas les plus sensibles que vous aurez à essuyer, répliqua l'Hermite, peut-être en viendra-t'il quelqu'un qui vous fera regarder la mort comme le seul remède à vos maux. Je ne sçai, répondit Zamor , mais je me crois plus de fermeté que vous ne m'en promettez ; dites lâcheté , reprit l'Hermite. Mais mon pere , ajouta Zamor , vous ne songez pas que vous avez été le plus malheureux des hommes à ce vous prétendez , & que vous voilà dans une solitude riante plein de santé & de belle humeur. Votre réflexion est si juste , mon fils, répondit l'Hermite , que

j'en rougis : j'ai eu apparemment plus d'amour de la vie que d'horreur de mon sort. Mais voici une conversation trop sérieuse pour la continuer. Aussi-bien je m'apperçois que vos vertus vous rendent délicat sur les mœurs des autres.

En cet endroit l'Hermite regarda tristement Zamor, & lui voyant un air attendri : Ha mon fils , lui dit-il , avec la sensibilité que je vous vois , que vous ferez malheureux ! Mon pere , répondit Zamor , ma pénétration seule est la cause de l'agitation que vous remarquez. Ne seriez-vous pas un des freres de l'infortuné Bajazet que Tacmac notre Roi fit périr si inhumainement avec toute sa famille ? Que me rappelez vous là , s'écria l'Hermite étonné ? Je vous avouerai, reprit Zamor, qu'en vous voyant hier , je crus reconnoître en vous ce caractère de

dignité attaché au sang des O-tomans ; je n'ignore pas que dans cette Maison les aînés sacrifient leurs freres à leur ambition ; j'ai pensé que vous pouviez être quelque Prince échappé au massacre que l'on fit des freres de Soliman. Eh bien , mon fils , reprit l'Hermite en soupirant , vous ne vous êtes point trompé. Je suis un malheureux rejetton d'une Maison qui tient le premier rang dans l'univers. Ma destinée est entre vos mains ; je ne crains point la mort , mais j'en appréhende les approches. La mort n'est point à redouter , ce n'est que le supplice de l'appareil. Prince , dit Zamor d'un air consterné , me soupçonneriez vous d'être un traître Hélas non , reprit l'Hermite , je ne vois rien en vous qui n'annonce un homme de bien ; mais mon fils , j'ai été trahi par les femmes que j'ai aimées le plus , dont

la beauté & la douceur sembloient promettre une ame encore plus belle que leur figure ; nous ne devons donc pas compter sur l'extérieur.

Zamor fut fort surpris qu'un Mahometan accordât une ame aux femmes. A quoi pensez-vous , lui demanda l'Hermite ? Mon pere , répondit Zamor ; je vous ai vu faire des œuvres pieuses , & vous venez de donner une ame aux femmes. Voilà le sujet de mes réflexions. L'Hermite sourit & demanda à Zamor de quelle Religion il étoit ? Moi , répondit Zamor , j'ai lû l'Alcoran dans ma jeunesse ; mais la doctrine qu'il enseigne ne s'accordant pas avec mes idées , je me suis déterminé à croire un Être suprême & rien de plus. D'ailleurs les hommes étant partagés en différentes croyances dont chacune a ses partisans , j'ai pensé que le plus sûr

parti étoit d'attendre que la raison m'éclairât sur la véritable afin de m'y attacher. Voilà, mon pere, ce que je pense. Mon fils, reprit l'Hermite, je n'ai pas plus de vénération que vous pour l'Alcoran. J'ai vécu parmi les Egiptiens, & leur culte me fait horreur. Car quoiqu'ils aient presque tous adopté la Religion de Mahomet, ils se sentent encore de leur ancienne idolâtrie. Vous sçavez jusqu'où ils portoient anciennement l'absurdité & qu'ils avoient la simplicité de croire que leurs Dieux étoient cachés sous la forme d'un bœuf ou d'autres animaux. Les usages & les mœurs une fois reçûs dans un païs sont très difficiles à changer, & nous voyons qu'il nous reste beaucoup de choses des premiers Citoyens qui ont habité nos contrées la Religion est le plus fort des devoirs pour certains Peuples. Les Juifs

aiment mieux être brûlés en Espagne & en Portugal que d'abjurer leur Religion pour en embrasser une autre. Il ne faut je crois donner la préférence qu'à celle à laquelle la raison & la vertu nous portent. En général toute Religion qui prescrit le culte d'un seul Dieu & ordonne l'humanité, la justice & la pudeur, ne peut pas être mauvaise. Dans l'humanité l'on trouve l'amour du prochain, la première & la plus belle de toutes les vertus. Dans la justice on rencontre les vertus sociales ; j'entends par vertus sociales, l'honneur, la probité, l'équité, la vérité & la droite intention. Nous devons à la pudeur, la décence dans les discours, dans le maintien & dans les actions. Elle nous donne cet éloignement pour l'impudicité publique que tout homme vraiment vertueux doit toujours avoir. La pudeur produit cette dé-

licateſſe ſur nos mœurs & ſur celles des autres & donne aux ſentimens du cœur toute leur vivacité. C'eſt la pudeur qui nous enchante dans une belle femme, & c'eſt la notre qui lui fait juger du prix de ſa conquête ?

Mon pere, lui demanda Zamor, vous voulez donc faire ſervir tout au bonheur, même la Religion. Comment ſi je le veux, reprit l'Hermite, il n'en eſt point de véritable ſans les vertus dont je viens de parler. Quand l'homme vertueux ne tireroit d'autre avantage de ſes vertus que la paix intérieure, n'eſt-ce pas beaucoup ? Pourquoi, lui demanda Zamor, n'avez-vous pas paſſé en France ou en Angleterre ? J'ai préféré, répondit l'Hermite, cette ſolitude à la gêne d'un païs où l'on nous regarde comme des barbares ; & où cette prévention eſt ſi forte qu'un Turc n'eſt reçu en au-

cune maison dans les païs Chrétiens. Les femmes nous suivent comme leurs ennemis ; le Clergé nous regarde comme des victimes dévouées aux Anges des ténèbres. Les Laïcs n'osent nous voir par usage, & les gens de bon sens se conforment à la coutume du Païs.

Zamor admiroit le jugement exquis de l'Hermite & ne se lassoit pas de l'écouter. Mon pere, disoit-il, vous rendez des hommages à la Divinité : Pensez-vous que ce soit un devoir. Il est indispensable, mon fils, reprit l'Hermite. Tout homme qui croit que Dieu a formé l'Univers, doit lui rendre de continuelles actions de grâces de l'ordre qu'il y a mis, & qui nous fait subsister. C'est cet ordre même qui doit nous convaincre que l'intelligence qui y préside est infiniment supérieure à tout. Nous devons l'admirer dans un silence respec-

tueux & le remercier du bien que nous en recevons en particulier. Tout est devenu le lieu de mon culte , un Temple , une forêt , ma cabanne. Je puis me prosterner devant cet Etre infiniment grand. Voilà ma croïance & ma religion. Si quelque jour vous aviez occasion de passer chez les Chrétiens , il faut vous instruire plus particulièrement de leur doctrine ; c'est celle qui prescrit le plus de vertu & qui proscriit tous les vices. On ne risque rien à la suivre dans toute sa pureté , quoique l'hypocrisie soit quelquefois le vice de ses plus zélés partisans. Pourvu qu'ils observent régulièrement le culte extérieur tout est bien , ils croient pouvoir impunément commettre les crimes les plus odieux de la Société. On y voit communément des injustices atroces ; des femmes mariées aller en rendez-

vous en sortant du Sermon ou des Prières publiques ; mais mon pere, demanda Zamor , quelle inconféquence ! Peut-on bleſſer ainſi les devoirs les plus ſacrés & conſerver ſa réputation ? A merveille , répondit l'Hermite ; c'eſt mon fils , que l'on ne demande pas aux hommes des vertus réelles , & que l'on eſt content d'un extérieur qui impoſe. Si vous demandiez au Chrétien le plus dévot pourquoi il eſt pieux. Il ne vous en rendroit d'autre raiſon , du moins s'il vouloit être ſincere , ſinon qu'il faut bien qu'il le ſoit dans le poſte qu'il remplit. Ce n'eſt point Dieu qu'il aime ; c'eſt le titre d'homme de bien. Les femmes ſont encore plus inconféquentes ; car elles ſont pieuſes ſans ſçavoir pourquoi , de même qu'un aveugle juge des couleurs. Je voudrois bien , continua l'Hermite qu'une femme d'Europe me dit quelle idée

elle s'est formée de la Divinité ? Car nous ne jugeons de Dieu pour l'ordinaire que par les sens , & les femmes n'entendent rien à développer les idées extraordinaires qui leur viennent , supposé qu'elle les conçoivent , ce qui n'est pas certain. Comment pourroit-on leur faire comprendre que Dieu est un esprit répandu dans l'univers, une vapeur qui met l'équilibre dans toutes les parties , un esprit sans forme, sans couleur, impalpable , un souffle pur qui donne le mouvement à tout ; une femme vous diroit sans doute que Dieu a une figure , un visage ; qu'il parle , qu'il est beau , qu'il est bon , qu'il se met en colère qu'il se radoucit quand on le prie bien fort ; enfin elle en feroit sans doute un être sujet à toutes les foiblesses qu'on reproche aux hommes qu'il a formés. Vous voyez , mon fils qu'il est presque impossi-

ble que les hommes en général soient véritablement pieux, & qu'ils aiment Dieu parce qu'ils sont pénétrés de sa grandeur & qu'il est une idée claire de la Divinité.

Je ne puis, dit Zamor, professer une Religion dans ma Patrie, autre que celle du Prince ni en embrasser une qui est contraire à la dominante. Mais au fond du cœur je puis adopter celle que la raison me dicte. Car il y auroit de la folie de choquer directement les Loix d'un pays ; si j'allois en France prêcher la doctrine de Mahomet, on me regarderoit comme un fol ou comme un perturbateur du repos public, & l'on auroit raison de m'en punir ; mais je crois que le vrai Philosophe suit les mouvemens de sa raison, & ne découvre le fonds de son ame que quand il n'y a aucun danger pour lui de le dévoiler.

Mais, continua Zamor, j'ai une question

question à vous faire. Elle n'est pas si sérieuse que les précédentes. Vous êtes donc persuadé que les femmes ont une ame comme nous ? Pourquoi n'en auroient-elles pas, répliqua l'Hermite ? Ne sont-elles pas parfaitement semblables à nous ? Au sexe près quelle différence y trouvez-vous ? Quelle simplicité pour des hommes qui pensent de croire qu'une femme soit sans ame, précisément parce qu'elle est femme. S'il y avoit lieu de croire qu'un sexe en fût privé plutôt que l'autre ; je ne balancerois pas à donner l'avantage aux femmes. Mais ce sont des êtres partagés de raison comme nous , dont les corps sont plus parfaits que les nôtres , & qui ont les organes & les sens infiniment plus délicats.

Zamor convint qu'il n'avoit jamais pu goûter des principes aussi faux que tous ceux qu'on trouve ré-

pandus dans l'Alcoran. Qu'il avoit peu étudié les matieres de Religion , parce qu'il étoit entré de bonne heure dans les charges de l'Etat qui demandent plus de politique que de morale , que sa plus grande étude avoit regardé les Loix de l'Empire & la connoissance des hommes. Mon fils , lui dit l'Hermite , la connoissance des hommes mène à la haine de l'humanité. Les découvertes qu'on y fait tournent toujours au désavantage du genre humain ; & je ne sçai si un homme qui voudroit vivre heureux devoit chercher à connoître son semblable. Nous ne craignons pas un homme que nous rencontrons par hazard ; mais si nous connoissons la méchanceté de cet homme , son abord nous inquiéteroit. On se garantit des pieges que l'on connoît , répondit Zamor. Pas toujours , reprit l'Hermite ; on a beau

étudier les hommes ; il reste encore plus à apprendre que l'on n'en sçait ; & cette connoissance se fait toujours aux dépens de sa crédulité.

Zamor & l'Hermite voyoient avec plaisir une multitude d'oiseaux se prendre dans les gluaux. Ils s'approchèrent ; & l'Hermite lui fit apercevoir une espece d'oiseau dont le plumage étoit charmant , mais qui n'étoit bon à rien qu'à récréer la vûe ; ha , dit Zamor , combien ne voit-on pas de ces animaux à notre Cour. Ils ont encore une autre ressemblance, reprit l'Hermite, c'est qu'ils apprennent à parler assez distinctement. J'en avois élevé un qui étoit un prodige ; j'en fis présent à une Dame de Tauris pour reconnoître les bontés qu'elle avoit eûes pour moi. Si vous voulez en emporter un à la cabanne , il fera votre amusement ; qu'importe, mon fils , comme on passe le tems pour

vu qu'il s'écoule dans l'innocence & le repos. Zamor prit donc cet oiseau, on rendit la liberté aux plus petits ; & l'Hermite emporta à la cabanne de quoi régaler Zamor.

Ils dînèrent avec cette satisfaction délicieuse que donne la sécurité. Zamor étoit enchanté de son hôte, il étoit sûr du cœur de sa Princesse, & cette assurance ne contribuoit pas peu à lui faire supporter patiemment son absence. Il estimoit ce qu'il aimoit. Quel motif de tranquillité.

Je vais donc vous parler sans détour, dit l'Hermite. Vous voulez un gage de ma discrétion dans la confidence de ce qui me regarde. J'approuve votre prudence. Jurez moi seulement sur votre honneur que vous n'abuserez jamais des secrets que je vais déposer dans votre sein. Ah, mon pere, reprit Zamor d'un ton affecté

tueux , vos précautions n'offensoient si mes intentions n'étoient pas aussi pures qu'elles le sont ; mais je prononce hardiment le serment qui peut vous rassurer. Quand l'Hermite fut persuadé de la discrétion de Zamor , il lui raconta ainsi son histoire.

J'avois atteint l'âge de quinze ans quand ma mere tomba malade ; je l'aimois tendrement & je la quittois peu. Elle fut touchée de mes allarmes , & un jour que son mal lui laissoit un peu de repos ; mon cher Selim , me dit-elle , croyez-vous que Zulric soit votre pere ? Quelle raison aurois-je d'en douter , lui répondis-je ? ne m'a-t'il pas toujours traité comme son fils ? Oui me répondit ma mere , vous lui avez de grandes obligations. Il vous a élevé avec un soin extrême , & n'a rien épargné pour vous rendre digne du sang dont vous sortez. Car,

mon fils , ce n'est pas Zulric qui vous a donné le jour ; c'est l'Empereur des Musulmans. J'étois grosse , quand Selim premier votre pere mourut. Soliman qui lui a succédé se défit de ses freres excepté du jeune Bajazet qui étoit dans son Gouvernement d'Amasis. Toutes les Sultanes qui se trouverent enceintes furent jettées dans la mer , & comme ma grossesse n'étoit pas déclarée , on me mit au nombre de celles qui furent conduites au vieil Sérail. Je feignis pendant toute la route une indisposition très forte , & l'on fut obligé de me descendre dans un endroit commode ; j'y fus gardée par quatre Eunuques & une de mes femmes. Je corrompis mes gardes par un présent considérable ; & je les engageai à dire que j'étois mort d'une colique violente. Je ne sçai comment ils s'acquittèrent de mes ordres ; mais je me sauvai dé-

guisée en Egiptienne , avec l'Esclave qui m'avoit suivie. Nous eûmes bien-tôt l'air de ce que nous voulions paroître. L'ardeur du Soleil nous rendit en peu de tems de la couleur des femmes du Peuple d'Egipte. Après avoir fait beaucoup de chemin , & voyagé pendant trois mois , ma grossesse me fatiguoit beaucoup. Mais mon courage & la joye d'être échappé au fort qu'avoit subi mes compagnes , me fit soutenir jusqu'à la fin les fatigues d'un voyage de quatre mois. Enfin j'arrivai au Caire où je me reposai ; en quinze jours mon teint redevint aussi beau que quand j'étois sortie du Sérail.

Le Gouverneur du Caire , Zulric qui avoit eu ordre du Soudan de s'informer qui j'étois , vint me rendre une visite , je lui fis une Histoire qu'il prit pour vraie. Il me parut touché de ma situation & m'offrit

ses services. Il parle très-bien la langue Turque ; je le priai de m'accorder sa protection dans un pays où j'étois étrangere & sans aucunes connoissances. Il me fit un compliment où il entroit encore plus de sensibilité que de politesse ; & vint me voir assidument.

Zulric prit de l'amour pour moi ; je lui accordai toute ma confiance ; il ne me disoit rien de ses sentimens ; mais ils perçoient à travers sa réserve. Vingt fois il eut la bouche ouverte pour me dire qu'il m'aimoit ; & vingt fois je le vis changer de discours en tremblant. Le respect de Zulric me toucha. J'appercevois beaucoup de probité dans son cœur. Il étoit aimable & jeune ; & il me fit sentir qu'il n'étoit pas nécessaire au bonheur d'une femme que son amant fût Prince ; & qu'au contraire les charmes de la figure & la beauté du caractère étoit

Étoient les seuls attraits qui inspirent l'amour & le rendent constant.

Je ne cachai point à Zulric les sentimens qu'il faisoit naître dans mon cœur. Il en fut transporté. La confiance naît de l'amour ; dès que Zulric fut aimé , je lui déclarai mes secrets les plus cachés. Il m'assura que ces découvertes ne lui donnoient pas plus de tendresse , mais qu'il se croyoit engagé de plus en plus dans mes intérêts , puisque je n'avois rien de réservé pour lui.

Quelques jours après cette confiance , Zulric me dit qu'il avoit réfléchi à tout ce que je lui avois déclaré , & qu'il n'y avoit point d'apparence que je pûsse vous faire reconnoître pour le fils de Selim. Il ajouta qu'il m'offroit sa main & sa fortune ; je me trouvois éloignée de ma patrie , sans amis , sans protections & avec une fortune qui tiroit à sa fin : d'un autre côté Zul-

ric aimable , bon , riche & fort aimé du Soudan , m'offroit sa main. Je ne balançai point , mon fils , à l'accepter ; il parut recevoir avec respect les assurances de mon estime. J'en augurai que je vivrois heureuse avec un tel époux , & vous sçavez , mon fils , si je me suis trompée. Voilà ce que j'avois à vous dire , & ce que je vous ordonne de tenir secret ; il y va de votre vie. Car que pourriez-vous faire ? Il vous faudroit pour appuyer vos droits des forces plus puissantes que celles du Soudan ; & si jamais vous les faisiez connoître , vous seriez bientôt la triste victime de votre ambition.

Tel est le discours que cette sage mere me tint dans ses derniers instans. Mais continua l'Hermite , les germes d'ambition & de grandeur que je portois dans mon ame se développerent tout d'un coup.

Tout me parut facile pour remonter sur le Trône de mes Ancêtres , & je promis à ma mere bien plus que je ne voulois tenir. Elle mourut quelques jours après , & me laissa une douleur amere de sa perte.

Zulric en fut inconsolable pendant long-tems. J'étois seul capable d'adoucir ses regrets. Je ressemblois beaucoup à ma mere ; il n'étoit resté à Zulric de son mariage avec elle , qu'une fille qui n'avoit que deux ans moins que moi. Sa beauté commençoit à être dans tout son éclat. Mon cœur plus que mon jugement sembloit me dire que la jeune Délie étoit la plus aimable des femmes que je voyois. J'étois sans cesse auprès d'elle & la proximité du sang autorisoit mes assiduités. Delie répondoit à mes empressemens. Je voyois avec plaisir qu'elle m'aimoit autant qu'elle m'étoit

chere. J'oubliois tout l'univers auprès d'elle , & il sembloit qu'elle ne pensoit qu'à moi. Mais quand Delie disparoissoit , je redevenois ambitieux. Ainsi j'étois tourmenté alternativement par deux passions qui ne me laissoient aucun repos.

Quoique je ne connusse pas encore le sujet de mes inquiétudes , Zulric s'apperçut que j'étois rêveur & bizarre ; il me demanda raison du changement d'humeur qu'il remarquoit en moi. Je lui cachai avec soin les soupçons que j'avois de mon état , mais il crut avoir deviné juste. J'avois dix-sept ans alors , & j'étois d'une constitution forte , Zulric s'imagina que j'avois des desirs , & il me quitta sans me questionner d'avantage.

Il fut absent toute la journée que j'avois passée auprès de Delie. Il entra dans la chambre de sa fille d'un air gai. Selim , me dit

Zulric , j'ai trouvé un remède à votre mélancholie ; je viens de vous acheter une jeune Esclave Personne plus belle que votre sœur. Delie rougit & s'évanouit ensuite. Pour moi je restai interdit , & je prétextai pour ne pas répondre l'indisposition qui étoit survenue à ma sœur. Je la pris dans mes bras ; je la deshabillois sans sçavoir ce que je faisois. Zulric ne trouva rien d'étrange dans mon procédé , attribuant l'accident de sa fille à son amour propre blessé , & mon empressement pour la soulager à l'amitié que j'avois pour elle.

Delie reprit ses sens & ne parut pas inquiète du desordre de son ajustement ; elle se leva & se renversa sur ses carreaux en disant qu'elle avoit besoin de repos. Zulric voulut lui faire quelques caresses , auxquelles elle ne répondit qu'en soupirant. Enfin il me prit

la main & m'emmena avec lui.

Je tournai les yeux en sortant pour regarder ma sœur, & je rencontrai les siens baignés de larmes. Ah mon pere, dis-je, je crois que Delie se trouve mal; laissez moi aller auprès d'elle: allez, me répondit Zulric, voilà bien du chagrin pour une plaisanterie. En vérité les femmes sont vaines de bonne heure. Ne tardez pas à me joindre, je crois que vous ferez content.

Je m'approchai de Delie avec une émotion surprenante; je lui demandai en tremblant comment elle se portoit. Selim, me dit-elle, allez voir l'Esclave que mon pere vous a amenée; elle est plus belle que moi; vous l'aimerez sans doute davantage. Hélas! que vous êtes injuste, dis-je à Delie? vous me rendez coupable d'une démarche à laquelle je n'ai aucune part. Quoi,

me répliqua ma sœur, vous n'avez pas demandé cette Esclave à mon pere ? Non ma chere Delie ; il a cru remarquer en moi une grande tristesse , & il a sans doute imaginé ce moyen pour la dissiper. Delie pencha la tête sur mon épaule , ferma les yeux , puis les ouvrit , & les attacha ensuite sur moi avec une expression si tendre que ma raison étoit prête à m'abandonner. Qu'avez-vous , ma chere Delie , lui demandai-je ? il semble que vous soyez occupée de votre frere qui vous aime plus que sa vie. Si vous sçaviez comme il vous chérit , que vous craindriez peu l'Esclave ! Mon frere , me répondit Delie , m'aime-riez-vous comme je vous aime ? Et comment m'aimez-vous , lui demandai-je ? Tiens, me dit-elle , absent je te vois comme si tu étois présent, quand je sommeille je suis dans tes bras comme dans l'instant

où je suis revenue de ma foiblesse. Quand je t'apperçois brusquement mon cœur s'émeut ; quand je te regarde , ma poitrine se remplit de feu ; quand tu me quittes , je pleurerai volontiers. Ha Selim , si tu vois cette Esclave j'en mourrai de douleur.

Au lieu de frémir de la situation de ma sœur , je ne pus me défendre d'une joye délicieuse. J'avois eu pendant qu'elle parloit les yeux attachez sur les siens. Son langage , sa beauté , sa naïveté , tout avoit produit en moi un effet prodigieux. Delie , lui dis-je tout troublé , ha c'est ainsi que je vous aime ! vous venez de faire sans le sçavoir le véritable portrait de mon cœur. Mais tu verras cette Esclave , ajouta-t'elle , je soupirai sans lui répondre. Ha j'en mourrai , je le vois bien , s'écria ma sœur. Non , chere Delie , lui répondis-je , votre bon-

heur fait le mien ; je vais dire à mon pere qu'il vous donne cette fille sous vos yeux vous n'aurez rien à appréhender. Delie s'élança dans mes bras , & après m'avoir appelé cent fois son cher frere , son cher Selim , son ame , son plaisir , elle me laissa aller.

En sortant de chez Delie , je me retirai dans ma chambre au lieu d'aller trouver Zulric , & je me livrai un moment à la douceur de penser à ce que Delie venoit de me dire. Elle est jalouse , me disois-je à moi-même ; elle craint de perdre mon cœur ; que deviendra cette union ? quelles en seront les suites. Que deviendra ma tendre sœur ? que deviendrai-je moi-même ? Je m'abîmois dans ces réflexions , & elles finissoient toujours par trouver du plaisir & de l'innocence dans mes sentimens , & par y livrer mon ame toute entiere.

J'allai trouver Zulric que je rencontrai avec l'Esclave. Elle étoit en effet d'une beauté d'autant plus séduisante qu'elle étoit délicate. Zulric me dit en me la présentant. Voilà , mon fils , de quoi vous désennuyer. Je lui répondis qu'avec un pere & une sœur que j'aimois uniquement, je n'avois pas besoin de nouveaux amusemens ; que je le priois , en attendant que mon cœur m'annonçât ses penchans , de faire présent à Delie de cette Esclave & de la mettre au nombre de ses femmes. Je le veux bien , reprit Zulric assez satisfait ; & en même tems il la mena dans l'appartement de sa fille & la lui donna.

Delie la reçut doucement & ne s'inquiéta point de sa beauté. Elle n'étoit pas envieuse ; & de quoi l'auroit-elle été ? La nature en la formant n'avoit rien oublié de tous les charmes qui rendent les hommes

idolâtres des femmes , jeunesse ,
 fraîcheur , embonpoint délicat ,
 graces , beauté , esprit , sensibilité ,
 douceur de caractère , violence
 dans les passions : Delie étoit enfin
 de ces femmes rares dont un siècle
 fournit à peine deux exemples.
 Quant à la jalousie , je l'en avois
 guérie ; je n'avois point suivi Zul-
 ric : enchanté d'avoir fait quelque
 chose d'agréable à Delie , je me
 plongeai dans cette joye douce
 qu'on ne manque jamais d'éprouver
 quand on a fait des heureux qui
 nous sont chers. Aucune réflexion
 ne me troubloit encore , je ne con-
 noissois point la nature de mes sen-
 timens. Par conséquent je ne voyois
 point de crime à aimer ma sœur.
 La possession de son cœur faisoit
 alors toute ma félicité. Je n'envi-
 sa-geois ni séduction ni inceste dans
 une union pure de sentimens : la
 suite me fit raisonner différemment.

Ah , mon fils , je crois que c'est notre esprit qui nous suggere le mal ; car pourquoi n'en trouvois-je pas alors à aimer ma sœur ? Mais l'ardeur du Soleil est passée , nous pouvons jouir maintenant de la beauté de la promenade.

Zamor commençoit à s'intéresser fortement à son hôte , il avoit une extrême impatience d'apprendre la suite de ses aventures. Ils monterent à l'extrémité de la roche , & après s'être occupés long-tems de l'étendue & de la beauté du paysage qu'ils découvroient , ils s'assirent dans un endroit charmant qui ne déroband rien à leurs regards, les laissoit jouir du plaisir de la vûe & de la douceur de la conversation. Le Prince Hermite reprit ainsi la suite de son histoire.

Je restai jusqu'au soir à rêver. Il me vint tout à travers de mes idées tendres des pensées d'ambition. Ma

Œur , me disois-jelen moi-même ; ignore ma naissance. Elle ne ſçait pas que je ne ſuis ſon frere qu'à demi. Si je pouvois jouir un jour des prérogatives de mes ayeux, que j'aurois de plaisir à combler Delie de biens & d'honneurs. Elle viendrait, j'en ſuis sûr , partager avec moi ma grandeur , & qui ſçait ſi je ne pourrois pas l'aimer à la face de tout l'univers. Les Souverains ne font-ils pas tout ce qu'ils veulent. Les Loix ne ſont pas faites pour ceux dont le pouvoir eſt abſolu. Les Rois laiffent parler les Peuples & n'ont d'autres règles que leurs volontés.

Je revins ſouper. Zulric me demanda pourquoi je n'avois pas accepté l'Eſclave ? je lui fis la même réponſe que je lui avois déjà faite deux heures auparavant. Il ſ'en contenta. Delie parut avec ſa gaieté ordinaire. On remarquoit ſeule-

ment dans ses yeux un peu plus de feu. Je ne pouvois les fixer qu'ils ne portassent le trouble dans mon ame. Nous vécûmes ensemble comme à l'ordinaire. Elle me parla de sa nouvelle Esclave comme d'une fort belle fille , & me dit en me ferrant doucement la main , qu'elle étoit flattée du sacrifice que je lui en avois fait. .

Quinze jours s'écoulèrent sans qu'il arrivât de changement dans ma situation. • J'adorois Delie ; Delie m'aimoit , & m'en donnoit d'innocents témoignages. Un jour Zulric me fit appeller. Selim , me dit-il , j'ai à vous entretenir de choses importantes. Je n'ignore point que votre mere vous a instruit de votre naissance ; vous êtes en âge de réfléchir. Voyez quelles sont vos dispositions. Vous me rendrez un fidele compte de vos sentimens. Je vous crois trop raisonna-

ble pour concevoir des idées de grandeur qui ne conviendroient pas à votre fortune présente. Je vous ai toujours traité comme mon fils , & je persisterai toute ma vie dans ces tendres dispositions pour vous. Prenez huit jours pour vous examiner ; je vous ferai part ensuite de mes desseins & de mes conseils. Je désire que les uns & les autres se trouvent de votre goût.

J'étois prêt à sortir , quand il me rappella. Parlez moi franchement , me dit Zulric ; prévoyez-vous que l'Esclave que j'ai donnée à votre sœur puisse vous inspirer de l'amour ? Vous me faites là , répondis je à Zulric une question bien singulière. Cette Esclave vous auroit-elle plu , ne vous gênez pas ; quand elle seroit de mon goût , il suffiroit qu'elle vous eût touché ; je vous céderois avec plaisir tous mes droits sur elle. Ainsi mon pere

disposez-en dès aujourd'hui. Non, me dit Zulric, j'ai toujours eu pour maxime avec les femmes que j'ai aimées, de ne faire aucune violence à leurs volontés. Si l'Esclave refuse de s'unir à moi, je la laisserai à votre sœur. Je vous avoue ingénument que je l'aime, & que je suis fort satisfait qu'elle ne vous ait pas plû. Zulric crut que j'étois encore trop jeune pour penser aux femmes, & il me laissa aller très-content de l'abandon que je lui faisois de l'Esclave.

Je courus faire part à ma sœur de la confidence de Zulric; elle ne l'eut pas plutôt apprise qu'elle se mit à rire, & appelant l'Esclave, elle lui annonça son bonheur & l'exhorta à ne pas faire languir son pere.

Aza apprit cette nouvelle avec chagrin. Je me consolais de mon esclavage, nous dit-elle, dans l'espérance que si je n'étois point à
Selim,

Selim , je ne ferois à personne ; mais mon malheur ne m'a pas laissé long-tems dans l'incertitude : Selim me méprise & me cède à un autre. Aza répandit un torrent de larmes ; je fus touché de ses plaintes & de son état ; & m'approchant d'elle , j'essayai de la consoler. Delie trouva que je mettois dans mes consolations trop d'intérêt & de chaleur. Aza , lui dit ma sœur , d'un ton impérieux , mon pere vous fait l'honneur de vous destiner pour lui. Ah Madame , répondit Aza, je n'ambitionnois pas cette faveur. Delie voyant que je continuois de parler à Aza , m'appella d'un air absolu , & me dit que cette fille ne méritoit pas les bontés que j'avois pour elle. Je sentis que si je restois plus long-tems auprès de l'Esclave , ma sœur m'en feroit un crime ; je me levai. Mais Aza me saisit la main ; Seigneur , me dit-

elle en me la baissant , vous m'abandonnez donc. Si je suis jamais à Zulric , songez que je ne pourrai jamais être à vous.

Cette action vive de la malheureuse Aza mit Delie dans la plus grande fureur , & me jeta dans le plus violent embarras. Il eut fallu avoir la dureté & la cruauté d'un tigre pour brusquer une jeune & belle personne qui me disoit les choses du monde les plus tendres. Je lui ferrai la main dont elle tenoit encore la mienne , & je m'approchai de Delie qui m'entraîna dans une autre chambre.

Je voulus m'excuser d'avoir eu de la pitié pour Aza ; mais Delie ne m'en donna pas le tems. Je me tranquillise , me dit-elle , dans l'espoir que mon pere ne tardera pas à m'ôter cette Esclave. Zulric entra & fit appeller Aza qui conjura Zulric de la laisser auprès de sa fille.

Non Aza , lui dit Zulric ; je vous aime , & je veux rendre votre sort heureux. Il ne faut pas qu'une fille qui me plaît serve les autres. Venez & tâchez de prendre pour moi des sentimens qui puissent faire mon bonheur & le votre. J'avoue qu'il y a bien de la différence entre un amant de dix-sept ans & un autre de cinquante ; mais mon fils ne peut rien pour vous , & il ne vous aimeroit pas long-tems ; au lieu que je n'aurai plus que vous. Vous ferez contente de mes bienfaits & de mes attentions.

Aza suivit Zulric les yeux baissés sans dire un mot. Mon frere , me dit Delie , Aza vous aime ; je m'en étois doutée à une circonstance que je n'ai pas voulu vous dire tant qu'elle a pu vous appartenir. Je l'ai surprise plusieurs fois dans une contemplation qui n'étoit pas d'une personne indifférente : elle se met-

M.ij

toit en place d'où elle pût vous voir quand vous étiez ici , & passoit des heures entieres à vous considérer. Ah mon frere ! ah Selim ! que je serai malheureuse quand il faudra que vous voyez le monde. Toutes les femmes vous aimeront ; & vous oublierez votre infortunée sœur. Quels reproches me faites vous , ma chere Delie , lui dis-je ? car je vois bien que vous m'accusez intérieurement. Ai-je marqué quelque curiosité de m'entretenir avec Aza ; je ne lui ai jamais parlé qu'en votre présence ; je la cède à mon pere sans balancer. Quels injustes soupçons vous avez pris de moi ? Ah j'ai tort me dit ma sœur en m'embrassant. Je ne sçai , ajouta-t-elle , ce qui met tant de désordre dans mon esprit. Je voudrois , mon cher Selim , que vous fussiez sur le Trône & n'être point votre sœur , quoiqu'il me soit bien doux de vous

appartenir. Tu voudrois donc , lui dis-je , que je fusse ton époux. Je ne puis pas l'être , ajoutai-je en frémissant. Ha , reprit Delie , en penchant sa tête sur moi ; quelle réflexion viens tu de faire ? Elle ne doit pas vous inquiéter ma chere Delie , lui dis-je , si vous voulez me promettre de n'être jamais à un autre & de Qui ! je te le promets ; me dit ma sœur sans hésiter. Quoi ? lui répliquai-je , vous renonceriez à un Epoux qui vous rendroit heureuse , pour un frere qui ne peut faire votre bonheur. Tant que tu m'aimeras , il est certain , reprit Delie. Ah ma sœur ! ah mon frere ! J'imprimai sur ses mains des baisers pleins de feu ; mes desirs ne me portoient pas plus loin. Ma sœur dont la vivacité étoit extrême , mettoit moins de réserve dans ses caresses. Tout étoit pour elle un objet délicieux. Elle me baisoit les

maîns , le visage , les habits : nos meubles étoient devenus communs , tout ce qui me regardoit ou me touchoit étoit précieux pour elle. Je n'osois me livrer aux mêmes transports & aux folies que m'inspiroit sa conduite : mais le poison fatal se glissoit dans mon cœur & dans celui de Delie. A mesure que ma raison se développoit , ma passion devenoit moins innocente ; un feu subtil me consumoit ; enfin je me sentis criminel , sitôt que ma raison me fit envisager les suites de mon égarement. J'ai réfléchi depuis sur les moyens qu'il pourroit y avoir d'éviter une passion contraire au repos & aux Loix ; il n'en est point d'autre que la fuite. Mais comment fuir sa sœur ? On est élevé avec elle : la passion se nourrit par l'habitude & la familiarité. On ne connoît le monstre que quand il faut le combattre , & on le voit mille fois

plus fort que soi : comment le vaincre ? La vertu ne peut nous garantir d'un amour illicite, quand il est pour ainsi dire né avec nous. On se trompe sur la nature de ses sentimens , on les prend d'abord pour ceux d'une amitié fraternelle , on croit n'aimer sa sœur que comme une sœur & on la chérit comme une amante ; on croit admirer ses charmes comme un frere , & c'est comme amant. Une sœur qui n'est point en garde contre la surprise des sens s'offre d'elle-même à la séduction. Ha , mon fils que de force ne faut-il pas dans cette occasion ; surtout à un âge où l'impétuosité des passions nous entraîne presque malgré nous.

Ces réflexions me firent passer de la gayeté à une mélancolie noire ; je devenois farouche & ne goûtois de repos que celui du sommeil. Zulric m'avoit demandé plusieurs

fois ce que j'avois , & si je n'avois point pensé à ce qu'il m'avoit dit : j'éluois la réponse ; mais enfin après six mois d'irrésolution , je me déterminai à lui dire qu'en attendant les occasions de me faire connoître à la Cour du Soudan , je voulois acquérir de la gloire , & je le priai de me proposer à la Cour comme son fils. Zulric m'assura en m'embrassant qu'il en agiroit toujours avec moi comme un bon pere ; & que dans peu je serois pleinement satisfait de ses démarches & de son amitié.

En sortant de chez Zulric j'entrai dans l'appartement de Delie ; elle vint m'embrasser & me demanda avec inquiétude ce que j'avois. Je vais , lui répondis-je , me séparer de vous pour quelque-tems. Ah, Selim , reprit ma sœur , vous voulez donc ma mort ? Non ma chere Delie , lui répondis-je : mais je ne
serois

serois pas digne de vous si je demourois dans l'oïfiveté , pouvant être utile à mon Prince & à la Patrie. Je suis dans un âge à commencer une carrière qui peut devenir brillante. Ha Selim ! me dit ma sœur , auriez-vous des idées d'ambition , si vous étiez bien occupé de moi ? Non , lui dis-je , je vous adore , & . . . je n'osai rien ajouter de plus. Les paroles expirèrent sur mes lèvres ; mon trouble étoit extrême & mes yeux remplis de larmes. Delie me regardoit avec un étonnement mêlé de tendresse. Pourquoi craignez vous, dit-elle, de dire que vous m'aimez ? C'est que je vous aime trop , lui répondis-je. En avez vous du regret , repliqua-t'elle ? Non ma sœur , lui dis-je ; mais je fais mal de vous aimer si fortement. Ha mon frere , je suis donc bien criminelle , si vous trouvez du mal à m'aimer comme

vous faites ? Je ne pûs résister à un aveu si délicat : je me livrai sans ménagement aux transports d'une passion sans bornes ; il ne me resta pas même assez de raison pour m'apercevoir du désordre dans lequel je m'égarois. Delie étoit tout pour moi dans cet instant, & je crois que l'univers n'étoit plus rien pour elle.

Je ne revins de ce délire que pour sentir combien il étoit dangereux pour ma vertu & pour l'innocence de Delie , de m'y replonger encore : je passai aux genoux de ma sœur l'après dîner la plus délicieuse que j'aye eue de ma vie. Nos premiers plaisirs ne s'effacent jamais de la mémoire , je m'en souviens encore avec douceur. Je quittai Delie avec une langueur qui tenoit tous mes sens enchantés ; elle me reconduisit tant qu'elle put en m'accablant des noms les plus tendres.

J'écartai de mon esprit toute idée triste , je ne pouvois me figurer qu'il y eut de plus sensibles plaisirs que ceux que j'avois goûtés au goux de ma sœur , & il me sembloit que je n'avois rien fait qui me rendît coupable. Je me livrai donc sans remords au penchant qui m'entraînoit vers elle : je devenois de plus en plus assidu , & elle paroissoit augmenter à tous les momens de tendresse pour moi.

Quelques jours après Zulric me fit appeller , m'ordonna de me parer & de le suivre. Nous allâmes au Palais du Soudan , à qui je fus présenté. Je lui plûs , il me loua sur ma taille , ma force & mon air ; & il me destina à être auprès du Prince son fils qui étoit à peu près de mon âge. J'entrai donc en qualité de Page auprès de Zelès qui prit beaucoup d'amitié pour moi. En peu de tems je devins son favori.

J'allois peu chez Zulric , parce que le Prince ne vouloit pas souffrir que je le quittasse. Ma sœur tomba dans une langueur qui fit craindre pour ses jours. J'obtins un congé de quelques semaines pour aller lui donner tous mes soins. Qu'avez-vous ma sœur lui demandai-je quand je fus seul avec elle ? Le désespoir de ton ingratitude , me répondit-elle. Moi ingrat , lui répliquai-je vivement ? Ha Delie ! ah ma chere sœur ! que vous êtes injuste ? Pourquoi donc me fuis-tu , si tu n'es pas un ingrat ? Hélas , lui répondis-je avec les yeux baignés de larmes ; c'est que je n'ose me livrer à mon penchant. Il est bien tems , ajouta ma sœur , quand le mal est fait & que je ne connois plus de bonheur sans toi , de t'y opposer par des réflexions à contre tems ? M'en aimes-tu moins quand tu fais des efforts pour ne plus m'ai-

mer ? Parles - moi franchement ; que produisent tes résolutions ? Rien , lui répondis - je en rougissant ; pourquoi donc te tourmenter me dit - elle & me faire mourir ? A quoi bon ces efforts ? à me faire souffrir , lui répondis - je. Mais vous , ma tendre & aimable sœur , n'avez-vous donc aucun regret de m'avoir donné votre cœur ? Non répondit Delie ; le seul qui me reste & qui me fera mourir , c'est de voir que tu te tourmentes pour m'oublier & me chasser de ton ame. Ah ne le croyez pas , lui dis - je avec transport. Vivez , ma chere Delie , pour recevoir les preuves du plus tendre attachement qui fût jamais. Reste donc auprès de moi répliqua - t'elle. Oui j'y demeurerai autant que vous m'y souffrirez. Mais je suis engagé auprès d'un Prince qui me comble de faveurs ; il faut que je réponde à

l'opinion qu'il a prise de votre frere. Il faut enfin ma chere Delie que je fasse quelque chose pour mon avancement. D'ailleurs il n'y a d'autre différence dans notre situation , que celle de ne point demeurer dans la même Maison. N'est-ce donc rien , me demanda impatientement ma sœur. Ah Selim , vous n'aimez guere puisque vous ne sentez pas le plaisir qu'il y a d'être à tous momens à portée de ce que l'on aime , de manger avec elle , de pouvoir à toute heure lui donner des marques de tendresse. Ah Selim ! Selim ! que votre cœur est différent du mien ? Ces reproches me pénétoient. Je ne trouvai point d'autre expédient pour lui prouver que je n'étois pas coupable envers elle que de lui confier tous mes secrets. Je vais vous montrer , ma chere Delie , lui dis-je , toute votre injustice ,

en vous découvrant des mystères qui ne devoient jamais percer. Mais je veux vous donner des marques d'une confiance sans bornes ; je vous ai caché jusqu'aujourd'hui des choses importantes d'où dépendent mon bonheur , mon repos & peut-être ma vie. Alors je lui racontai tout ce que ma mere m'avoit appris de ma naissance. Toutes les femmes sont vaines , & les plus tendres mêmes ne peuvent se défendre dans les occasions de montrer cette vanité. Delie ne m'en aima pas d'avantage après cet aveu. Mais elle se sentit flattée que je fusse son frere. Elle rejetta la joye qui brilloit dans ses yeux , sur la connoissance que je ne l'étois qu'à demi. Je me persuadai aisément ce qu'elle me disoit , parce qu'il y avoit de la vraisemblance , & qu'à l'âge où j'étois on ne soupçonne de la finesse à personne. Delie rêva un

instant , & revenant de son étonnement ; si tu n'es mon frere que de mere , il y a donc moitié moins de mal que je ne croyois à t'aimer. Mais , Selim , si jamais tu régnois sur les Musulmans , te ressouviendrois-tu de ta sœur ? Que cette question est injurieuse , lui dis-je , ma chere Delie ? Tu viendrois partager ma grandeur. Mais tu aurois un Sérail, répliqua languissamment Delie ? car qui donneroit à l'Empire des Successeurs ? Vous ma chere sœur. On ignoreroit que je vous suis uni par le sang , & je vous épouserois. Mais demanda-t'elle encore, ce n'est donc que la publicité des actions qui fait les reproches de la conscience. Tu crains de m'aimer en Egipte- & tu m'épouserois à Constantinople ? La question devenoit trop embarrassante pour y répondre ; & je ne vis d'autre moyen pour la faire cesser

de continuer que de faire diversion ou de l'empêcher de parler. Je pris sur ses lèvres un baiser qui lui fit oublier le sujet de notre conversation.

Mes caresses & mes serments eurent le pouvoir de calmer les inquiétudes de ma sœur ; en peu de tems elle recouvra sa santé & je retournai à la Cour. J'eus la sottise de parler de ma sœur à Zelès. Il me fit répéter plusieurs fois le détail de tous ses charmes. Un jour il me dit qu'il vouloit la voir, & qu'il attendoit de ma complaisance que je lui procurerois ce plaisir. J'éludai pendant long-tems ; je fis une double faute en parlant à Delie du Prince Zelès, & en exaltant le mérite que je lui connoissois. Delie avoit aussi une secrète curiosité de le voir, quoiqu'elle ne m'en parlât pas. Enfin Zelès redoubla ses importunités, & voyant

que je ne contentois pas son envie ; il prit le parti de la fatisfaire fans mon fecours.

Les Princes font toujours entourés de gens qui ne demandent pas mieux que de les servir aux dépens même de leur délicatesse , & souvent de l'honneur. Les Princes s'imaginent aussi qu'il est du devoir des Courtisans de servir leurs fantaisies les moins réglées.

A mon défaut Zelès trouva des expédients pour voir ma sœur. Il les communiqua à un Confident qui les approuva. Ils s'arrêtèrent au plus facile , & qui pouvoit faire ignorer leurs démarches. Il me fit un secret de ces résolutions ; & je n'eus garde de les deviner.

Les femmes vivent renfermées en Egipte comme en Turquie ; & ne voyent que leurs parens. Il fallut donc avoir recours au stratagème. Zelès étoit beau comme l'a-

mour & dans l'âge où un jeune homme peut bien ressembler à une fille. Il en prit les habits , & se chargeant de Marchandises de Perse , il alla demander de ma part à parler à Delie. Zelès fut introduit dans son appartement. Il avoit choisi le tems que Zulric n'étoit point au logis , de maniere qu'il ne trouva aucune difficulté à rester avec elle tout le tems qu'il lui fallut apparemment pour s'expliquer.

Zelès demeura ravi de la beauté de ma sœur , & Delie regarda le Prince comme le plus beau des hommes. Elle fut long-tems à le prendre pour une Egiptienne : mais Zelès la tira d'erreur pour la jeter dans un étonnement dont elle eut peine à sortir. Que vous dirai-je ? mon fils : Zelès avant que de la quitter se déclara son amant. Ma sœur qui n'avoit jamais vû d'homme que moi , fut frappée de l'air ,

des traits & de la douceur de Zelès. Il se fit tout à coup dans son cœur des changemens qui ne furent pas à mon avantage. Delie ne vit plus en moi qu'un frere qui ne pouvoit devenir son époux, & qui pouvoit être son séducteur. Elle n'envisagea dans Zelès qu'un Prince aimable qui pouvoit l'élever au plus haut rang. Tous les jours nous nous voyons sacrifiés par les femmes à de moindres intérêts, je ne trouvais de coupable en elle que sa profonde dissimulation. Il semble que les femmes aiment mieux tromper que de montrer par un aveu sincere la legereté de leur caractère ; & l'amour propre nous étourdit long-tems sur les marques de leur changement. J'en fus plusieurs mois la dupe avec Delie.

La premiere tromperie qu'elle me fit, fut de me cacher la démarche que Zelès avoit entreprise pour

la voir. Je m'apperçus que le Prince ne me demandoit plus des nouvelles de ma sœur, & qu'il n'avoit plus le même empressement de la connoître. Je crûs qu'il n'y pensoit plus, ou qu'il avoit quelque passion en tête. Il voyoit cependant Delie le plus souvent qu'il lui étoit possible sous le même déguisement & avec les mêmes précautions. Je remarquois bien dans Delie un air contraint quand j'étois seul avec elle ; il me sembloit même qu'elle évitoit de s'y trouver , & qu'elle trouvoit autant de prétextes pour faire rester Zulric ou quelqu'autre, qu'elle en trouvoit autrefois pour écarter tout le monde. Je soupçonnai que la raison commençoit à l'éclairer sur la nature de sa passion & sur le danger qu'il y avoit de s'y livrer dans des tête à tête , où elle avoit éprouvé que l'amour étoit le maître entre nous

deux. Un jour que mon cœur se sentit pressé par la douleur que me causoit son indifférence ; ha ! Delie , lui dis je , qu'est devenue cette tendresse si forte que vous aviez jurée à votre frere ? Avez-vous oublié que le seul soupçon d'être négligée , a pensé vous coûter la vie. Elle parut si touchée de ce reproche , qu'elle ne me répondit qu'en se précipitant dans mes bras , réponse ordinaire des femmes qui cachent sous le désordre de l'amour les reproches que leur cause leur inconstance. Un amant prend d'ordinaire l'embarras qu'il remarque pour l'égarement le plus tendre , & la rougeur d'une femme pour l'émotion de ses sens. D'ailleurs peut-on soupçonner de fausseté un cœur qui semble pénétré d'amour ? Delie étoit confuse ; mais je pris la confusion pour la marque du plus ardent transport. Je répondis à sa tendresse af-

fectée par toutes les assurances de la mienne , & je sortis d'auprès d'elle plus amoureux & plus touché que jamais.

Je m'apperçois , dit l'Hermite , que le jour commence à tomber. Retournons dans la cabanne , & je poursuivrai une autrefois un tissu d'infortunes dont vous n'avez encore entendu que le prélude. Je ne vois , reprit Zamor , en se levant , que des chagrins de cœur que votre raison devoit modérer ou effacer entierement. Quel est l'âge , dit le Prince Hermite , où la raison gouverne les hommes ? Est-ce à dix-huit ans que j'avois alors ; ou bien à cinquante que j'ai à présent que je n'ai plus de passions pour l'exercer ? Zamor sourit & convint que les hommes ne connoissent la raison que de nom.

Ils souperent comme la veille & continuerent à s'entretenir sur

différents sujets. L'Hermite questionna Zamor sur le caractère du Sophi, & lui demanda s'il avoit de l'esprit & quels étoient ses penchans. Le Sophi, répondit Zamor, est un Prince stupide, d'une humeur gaye, sans méchanceté mais sans bonté ; c'est-à-dire une machine sans vertus & sans vices, se mettant en colere & s'appaissant dans la minute, sans ressentiment, sans haine & sans amour, excepté pour lui-même. Vous vous doutez bien qu'avec ce caractère il a de la santé. Son embonpoint est monstrueux ; car comme il est fort grand il semble une masse, & tous les hommes de sa Cour semblent sortir de sa simarre. Il rit beaucoup & désagréablement, il a les yeux gros gris & fortants, ce qui lui donne l'air pesant & endormi. Ses cheveux sont d'un blond fade, & ses sourcils sont de la même couleur.

Il aime tous ceux qui lui procurent des plaisirs ou qui le louent. Il est d'une ignorance extrême, & on a été un an entier à lui apprendre à signer son nom. Qu'importe, reprit l'Hermite, qu'un Prince soit ignorant ; il n'a jamais occasion d'exercer son sçavoir, il n'a pas le tems de faire usage pour lui des talens qu'il auroit acquis. Pourvu qu'un Prince ait de l'équité, de la générosité & du courage, l'esprit & les connoissances lui sont absolument inutiles. Mais, demanda Zamor, comment sans esprit distinguera-t'il une action juste ? & comment punira-t'il ou récompensera-t'il à propos ? L'équité seule lui suffit, reprit l'Hermite. Je crois, répondit Zamor, que pour avoir de l'équité il faut avoir plus d'esprit que vous ne pensez, on ne peut sans lui juger avec justesse. Que font les Princes, répliqua

l'Hermite , ne font-ils pas obligés de confier une grande partie de leur autorité à des personnes chargées de la connoissance des affaires importantes de l'Etat & du peuple ? Il est essentiel à un Prince d'avoir de bons Ministres , de la valeur ; cette seule vertu en impose , & l'on a prononcé le plus bel éloge quand on dit qu'un Prince est courageux , qu'il aime la guerre & qu'il la fait bien. La valeur est comme les couronnes aux Rois ; ils ne peuvent se passer de l'une ni des autres. Ainsi je regarde la valeur comme inséparable du pouvoir souverain. Mais je le dispenserai d'avoir de l'esprit & des sciences. Nous avons eu un de nos Soudans qui a été un des plus grands Princes de son tems & qui n'avoit jamais sçu lire , qui n'en conduisoit pas plus mal une armée de deux cent mille hommes. Il sçavoit l'art de

la guerre mieux que ses Generaux ; aussi il bornoit là tous ses talents , il laissa une nombreuse postérité , ce qui est très nécessaire pour le bien d'un Etat ; & je doute que ses Prédécesseurs avec de l'esprit & des talens supérieurs aient fait mieux que lui pour le bien de ses Sujets.

Zamor n'étoit point de l'avis de l'Hermite , & soutenoit que quand l'esprit & le sçavoir ne serviroient que pour soi , ils étoient essentiels au bonheur. Oh oui ! vous en êtes un bel exemple , lui répondit l'Hermite en riant. Si vous n'eussiez été qu'une bête , vous ne seriez pas ici à écouter une morale qui n'est pas des meilleures. Vous seriez sans doute dans les bras de votre Maîtresse & en possession de la faveur du Sophi. A cela Zamor n'avoit rien à opposer : il se coucha encore plus satisfait que la veille de son hôte & de toutes ses qualités.

Mais il est tems de les laisser reposer en paix , & de retourner à la Cour de Perse pour voir ce qui s'y passa au sujet de la fuite de Zamor. Nos Solitaires vivoient tranquilles au milieu des orages , & les Courtisans affectoient de la tranquillité au sein des plus grands dangers. Il faut examiner des conduites aussi opposées que les caracteres , & on conviendra que ce n'étoient pas les plus sages qui jouissoient du sort le plus heureux , que l'esprit nuisoit à tous ceux qui en avoient quand il étoit joint aux vertus , & que la sottise triomphoit à la Cour de Perse , comme dans son séjour favori.

Fin de la Premiere Partie.

Z A M O R
E T
ALMANZINE,
O U
L'INUTILITÉ⁷
DE L'ESPRIT
ET DU BON SENS
PAR Madame DE PUISIEUX.
SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM,
Et se vend à Paris,
Chez HOCHEREAU l'aîné, Quai de Conti,
au Phenix.

M D C C L V.

NO 10

ALMA

DE

DE L'ESPRIT

ET DU BON SENS

PAR M. L. L.

SECONDE PARTIE

A PARIS

chez M. L. L.



ZAMOR

ET

ALMANZINE.

HISTOIRE SECRETE.

SECONDE PARTIE.



PENDANT que nos Solitaires vivoient paisiblement dans leur retraite, il se passoit d'étranges choses à la Cour du Sophi. Kadek & Azama étoient le sujet de toutes les conversations d'Ispaham.

Zamor étoit à peine à une l'euë de la Capitale, quand les Muets

Part. II. A

entrèrent dans son appartement , ils le cherchèrent long-tems dans le Palais , & ne le trouvant pas , ils s'en retournerent rendre compte au Roi de l'inutilité de leurs recherches. Quand le Sophi apprit que Zamor s'étoit échappé , il s'écria qu'il avoit bien fait & qu'il l'avoit manqué belle : il ordonna pourtant de le chercher par-tout. Il ne pouvoit comprendre qui l'avoit averti du sort qu'on lui préparoit. Il en étoit à ces réflexions , quand la Princesse sa sœur entra fondant en larmes , & le supplia de lui dire les raisons du départ de Zamor. Pour une bagatelle, lui dit le Sophi, votre Amant ne demande pas mieux que de m'ôter l'Empire & faire régner Amir en ma place. Je suis instruit de sa bonne volonté pour moi & de ses sentimens pour Azama. Je ne sçai, Seigneur , reprit la Princesse, si Zamor est aussi

coupable que vous le dites ; mais j'ose vous assurer que sa prudence l'auroit empêché de faire confiance à personne de ses desseins. Il faut que quelqu'un l'ait noirci dans votre esprit. Oh ! oui, s'écria-t-il , on aura écrit les lettres qu'il envoyoit à mon frere & où il m'ajuste si joliment , aussi-bien qu'Azama qu'il traite de créature hideuse & méprisable. La Princesse ne sçavoit que dire pour justifier Zamor contre les preuves que le Sophi avoit de son imprudence. Elle représenta seulement les services qu'il avoit rendus à l'Etat , & rejetta sa faute sur le chagrin qu'il avoit reçu à Constantinople. J'avoue, dit le Sophi , que je lui ai fait là un assez mauvais tour. Mais c'étoit à lui à tout souffrir sans se plaindre. La Princesse ignoroit encore les ordres que son frere avoit donnés pour faire périr Zamor. Elle ne les ap-

prit qu'avec une extrême douleur, & craignoit toujours, qu'à force de le chercher, on ne découvrit le lieu de sa retraite. Mais quand elle vit que quinze jours s'étoient écoulés sans qu'on en apprît aucunes nouvelles, elle commença à espérer qu'il échaperoit aux poursuites de ses ennemis. Elle ne laissoit passer aucune occasion sans essayer de toucher le Sophi en sa faveur, & parvint enfin à lui faire regretter ce Ministre.

Le Sophi avoit nommé pour successeur à Zamor dans la place de premier Visir, son Maître d'hôtel qui, comme on peut bien penser, n'y entendoit rien. Mais tout alloit son chemin sans qu'il s'en mêlât. Ce Maître d'hôtel avoit un Secrétaire, & ce Secrétaire un homme d'affaire qui conduisoit en perfection celles de l'Etat. Le nouveau Visir fut bien-tôt las de son emploi de Mi-

nistre , & quoiqu'il ne fit que si-
gner , il juroit tous les jours contre
les affaires qui ne lui laissoient pas
le tems de dormir. Il auroit volon-
tiers troqué tous les ministères du
monde pour une heure de sommeil
& une bouteille de vin grec. Ainsi
Zamor devenoit nécessaire à tout
le monde , & il n'y avoit d'obstacle
à son rétablissement que dans le
cœur du Sophi. On espéroit que
quelque jour il oublieroit son res-
sentiment en faveur des qualités
éminentes de Zamor.

Dès qu'Azama eut perdu de vûe
le Visir , elle l'oublia , & se mit
dans la tête le favori Kadek. Elle
ne fut pas plus heureuse dans le
projet de sa conquête que dans ce-
lui de la poursuite de Zamor. Ka-
dek avoit des yeux & des oreilles ,
& Azama n'étoit pas faite pour les
contenter ; aussi refusa-t-il cette
bonne fortune d'un air insolent ,

A iij

c'est-à-dire en fat. Azama en fut indignée & chercha l'occasion de nuire à Kadek comme elle avoit fait à Zamor. Mais elle ne trouva pas le Sophi disposé à croire sans preuves, & il lui ordonna de respecter son favori.

Kadek avoit de l'esprit, mais il étoit d'un caractère foible qu'un rien intimidait. Il pénétrait tout hors les suites de ses démarches. Sa plus grande folie étoit de passer pour vertueux sans l'être, & son étourderie ne laissoit pas long-tems les gens dans l'erreur sur sa vertu. Il avoit refusé les bontés d'Azama, moins par scrupule que par dégoût, & auroit trouvé les occupations qu'elle lui auroit données trop-difficiles à remplir. Telles étoient les raisons qui l'avoient empêché d'accepter l'honneur qu'elle lui avoit offert.

Il venoit d'être quitté par une

Maîtresse charmante à qui il avoit manqué comme un sot, & qui l'avoit chassé d'auprès d'elle avec toutes les marques de mépris qu'il méritoit. Kadek étoit dans les premiers jours de son chagrin & de son dépit, quand la Reine lui fit entendre ses volontés. Les charmes & la vertu de la Maîtresse qu'il venoit de perdre, lui firent faire de tristes comparaisons entre Azama & Fedime. Il étoit désespéré que tout concourût à lui donner des regrets & dans les premiers momens de son abandon, il rendit des assiduités à Almanzine & s'en déclara l'adorateur.

Soit qu'Azama se fût opiniâtrée fortement à se faire aimer de Kadek, ou qu'elle eût été sensible à son refus, elle tomba dangereusement malade, & les Médecins lui annoncerent qu'il falloit partir pour le Paradis d'Eden. Elle se repentit

sincèrement de ses fautes , fit venir ses Pages , ses Eunuques & ses femmes , & leur demanda pardon du scandale qu'elle leur avoit donné , & par conséquent leur apprit ce qu'ils ignoroient. Mais elle ne vouloit emporter l'estime de personne , & la réputation de ses enfans ne l'inquiétoit pas. Cette cérémonie n'étoit point d'usage en Perse : mais Azama avoit eu quelques conférences avec un Grec qui avoit ébauché sa conversion , & qui lui avoit appris comment on finissoit honnêtement ; elle fit donc une espèce de confession , & avoua au Sophi qu'elle avoit aimé Zamor , comment elle avoit intercepté ses lettres , & l'avoit noirci de la plus infâme calomnie. Ha ha , dit le Sophi , vous êtes vraiment une jolie mignone , d'avoir voulu surborner mon premier Ministre qui étoit un si honnête homme. Alors il se mit

à pleurer. Que je voudrois qu'il pût se retrouver, s'écrioit il ! mais je le connois ; il aura fait l'esprit fort, & se fera jeté dans quelque étang la tête la premiere. Il donna ensuite le modèle d'une affiche pour être mise à tous les coins des ruës d'Hispaham , où il promettoit de grandes récompenses à quiconque pourroit le retrouver ou lui en donner des nouvelles certaines.

Pendant qu'on cherchoit Zamor par-tout où il se gardoit bien d'être, l'Impératrice se mouroit très sérieusement. Le Sophi avoit ordonné que si elle donnoit quelque signe d'en pouvoir revenir , on lui fît prendre un bouillon d'une composition singuliere, afin que les adieux qu'elle avoit faits ne fussent pas inutiles. Voilà donc les Médecins qui en parfaits Courtisâns voulurent l'envoyer trouver le Prophète Hali qui l'attendoit , à ce

qu'ils disoient , pour en faire une
 houri , & la combler de joies pro-
 mises par l'Alcoran : mais Azama
 eut l'instinct de connoître les bon-
 nes intentions de ceux qui l'appro-
 choient , & vit bien qu'elle avoit
 fait une sottise , en se confessant
 trop tôt. Elle déclara donc au So-
 phi qu'elle ne prendroit rien que ses
 Médecins n'en eussent fait l'es-
 sai. Elle ajouta qu'elle avoit eu
 une fièvre chaude , dans laquelle
 on disoit qu'elle avoit tenu des dis-
 cours qui marquoient bien la vio-
 lence du transport. Mais, Madame,
 lui demanda le Sophi, est-ce que
 vous n'avez pas voulu réellement
 mettre à mal mon premier Ministre ?
 Ne m'avez-vous pas dit qu'il étoit
 innocent. Je ne sçai , Seigneur , ce
 que je vous ai dit, répondit Azama,
 je n'étois sûrement pas dans mon
 bon sens quand je vous ai parlé la
 dernière fois. Ha ! je respire dit le

Sophi ; j'ai bien cru que vous vouliez m'en faire accroire : mais puisque cela n'est pas , je vous avouerai que j'avois donné ordre de vous expédier pour l'autre monde. N'en parlons plus ; vous étiez folle quand vous m'avez raconté vos prétendues infidélités. Vivons désormais bons amis.

Almanzine apprenant les dispositions de son frere pour Zamor , vint lui demander son rappel. Il promit qu'il y penseroit. Mais à propos, Mademoiselle ; lui dit le Sophi , je compte vous marier à Kadek : songez-y , il est beau garçon , il fait des vers admirables : je ne sçai que lui donner pour lui marquer combien je l'aime. J'ai pensé qu'il vous prendroit volontiers , surtout depuis que sa maîtresse l'a quitté & qu'il ne sçait que devenir. Je ne crois pas , Seigneur , répondit Almanzine , être faite pour servir

de pis-aller à personne , & encore moins à un homme que vos bienfaits ont tiré de l'obscurité. Ha ; vous faites la fiere , dit le Sophi en clignotant ; cela ne va point à une fille de votre âge ; n'en a pas qui veut de ces hommes-là , je vous en avertis en ami & en bon fiere. Almanzine voulut représenter au Sophi qu'elle ne devoit point accepter Kadek ; mais il ne lui en donna pas le tems , & lui tourna le dos.

Almanzine se crut obligée de dire à Kadek qu'elle aimoit Zamor & de le prier de se départir de ses poursuites. Kadek au désespoir de ce congé , fit quelques efforts d'imagination pour détruire son rival. Mais il le voyoit trop bien établi dans le cœur de cette Princesse , & il n'étoit point fait d'ailleurs pour supplanter un homme du mérite de Zamor. Il eut presque envie de le

tuer en cas qu'il revînt à la Cour, en honnête homme, cela s'entend. Mais comme on est souvent tué en galant homme & qu'il ne vouloit pas l'être, il prit son parti. L'ambition avoit eu plus de part que l'amour aux marques d'attachement qu'il avoit données à Almanzine. Il avoit voulu montrer à Fedime qu'il pouvoit espérer de devenir le beau-frere du Sophi. Il crut qu'il lui inspireroit du dépit, mais il ne réussit pas. Fedime ne s'apperçut seulement point de ses assiduités auprès d'Almanzine, & cette Princesse ne lui tint aucun compte des soins qu'il prenoit pour lui plaire. Il se vit donc refusé de toutes parts, & en conclut que les femmes étoient sans discernement.

Il chercha long-tems autour de lui qui pourroit le consoler des pertes & des refus qu'il essuyoit. Le chagrin cependant l'avoit rendu mé-

connoiffable, & l'Impératrice s'en apperçut au refroidiffement qu'elle fentit pour lui. Elle reprit fon penchant à la tendrefle en recouvrant fa fanté; & voyant que les premiers Officiers ne vouloient point d'elle, elle defcendit aux fubalternes, où, à ce que dit l'hiftoire fecrette, elle trouva mieux à s'amufer.

Un homme du caractère de Kadek ne pouvoit pas longtems demeurer oifif. Comme il n'avoit jamais bien fçu ce qu'il lui falloir, il acceptoit tout ce qui lui plaifoit d'abord, quitte pour abandonner la partie quand le jeu ne tourneroit pas à fa fantaifie. J'ai déjà dit que les feremens ne lui coûtoient guères; les femmes qui s'imaginent qu'un homme ne peut pas manquer à fes paroles d'honneur quand il en donne, croyoient Kadek incapable de les tromper, & fe livroient bonnement à toutes fes perfidies. La ré-

putation qu'il avoit de mentir habituellement , ne les garantissoient point de sa mauvaise foi ; & elles oublioient en le voyant , qu'il étoit le plus fourbe de tous les courtisans.

La Reine-mere du Sophi, & Azama avoient toutes les deux des Dames d'honneur extrêmement laides ; mais il les falloit comme cela, cette politique étoit parvenue jusqu'en Perse. En revanche elles avoient le plus joli jargon du monde, des manieres très-étudiées, des minauderies très-amusantes & une inconséquence très-décidée : c'est ainsi qu'étoit composée la Cour des Reines.

Kadek chercha long-tems parmi ces Dames de quoi réparer ses pertes. Il commençoit à désespérer de réussir , quand Urika s'avisa de le lorgner presque sans ménagement. C'étoit de ces figures comme il y

en a tant , qui ne font point peur ; mais qu'on ne regarderoit jamais fans une extrême parure & beaucoup d'étourderie. Urika avoit le visage long ; ses yeux n'auroient pas été laids , si elle n'eût pas louché quand elle regardoit ; mais sa Gouvernante , femme habile , lui avoit recommandé de bonne heure de ne jamais fixer aucun objet , de sorte que ses yeux étoient ordinairement fous , son nez long , sa bouche grande & désagréable , ses dents assez jolies , son teint comme elle le vouloit , & en cela elle étoit du même goût que les femmes d'Europe. Urika étoit grande , mal proportionnée , sans graces , se tenant mal , affectant un air d'anéantissement que bien des gens prenoient pour de la nonchalance. Telle étoit Urika , quant à l'extérieur. Elle étoit comme beaucoup d'autres femmes , sans caractère ,

tantôt

tantôt bonne , tantôt méchante selon les circonstances ; elle s'évanouissoit quand par malheur on marchoit sur la patte de son épagneul , & tuoit ses gens à force de les faire courir pour des fantaisies ; n'ayant jamais d'appétit en se mettant à table , & mangeant horriblement à l'entremêt ; donnant ses audiences en montant en carosses , un pied sur la botte & le visage sur l'épaule. Il y avoit des quarts d'heure dans le jour où elle avoit de l'esprit , & le reste du tems on ne sçavoit qu'en dire. Elle sçavoit toutes les langues , c'est-à-dire une douzaine de mots de chacune , qu'elle appliquoit avec adresse , de façon que ceux qui n'y entendoient rien , regardoient Urika comme un prodige d'esprit & de talens. Cette réputation fut ce qui éblouit Kadek ; il manquoit à Urika un ridicule , que Kadek s'offrit de très-bonne grace

à lui donner , j'entends celui de faire des vers. Elle le surpassa bientôt. Urika fit un bruit horrible ; c'étoit la première femme de Perse qui se fût encore avisé de faire des vers ; on admira les siens , ils parurent merveilleux , & la rendirent célèbre.

Kadek enyvré de la gloire que lui donnoit une Maîtresse bel esprit , redevint en peu de tems aussi beau que quand il étoit aimé de Fedime. Urika avoit pris cependant un ton de conversation fort ennuyeux depuis qu'elle faisoit des vers. Elle ne vouloit plus parler comme les autres , & on prétend même que dans des momens où il est fort égal de parler ou de se taire , elle se récrioit d'un ton d'élégie à faire pleurer. Le pauvre Kadek en demeuroid tout attendri , & ne sçavoit le plus souvent où il en étoit.

Il ne se contenta pas d'être son

Amant décidé , il voulut épouser ; il alla consulter le Sophi sur ce mariage & lui exagéra l'esprit & les charmes de sa maîtresse. Le Sophi l'écouta jusqu'au bout , & se ressouvenant dans le moment de ce que lui avoit dit Kadek , quand il avoit voulu épouser Azama ; il commença par lui demander si Urika avoit été sage avec lui. Kadek jura à son ordinaire qu'Urika étoit d'une sagesse , d'une vertu , d'une réserve vraiment surprenantes. Le monde est bien méchant , s'écria le Sophi : car on m'a assuré vous avoir vû sortir de son appartement au point du jour , & je me souviens que ce jour-là même vous aviez l'air tout endormi. Je vous assure , dit Kadek , qu'on en a imposé à votre Hauteffe. On fait toujours de mauvais comptes aux dépens des femmes qui s'avisent de composer. Aussi reprit le Sophi, pourquoi con-

posent-elles ? Eh bien , mon ami Kadek ; tu n'a donc pas couché avec Urika ? En conséquence , tu veux l'épouser. Tu n'aimes donc plus la divine Fedime ? A ce nom Kadek soupira , & dit que Fedime ayant un mari qu'elle aimoit , il n'y avoit point d'apparence qu'elle voulût jamais renouer avec lui. C'est donc par dépit que tu te donnes à Urika , demanda le Sophi ? Je ne sçai , interrompis Kadek , je crois que je l'aime encore : mais je serai bien dédommagé par la gloire d'avoir une femme d'un mérite si rare. A la bonne heure , dit le Sophi , j'assisterai volontiers à la cérémonie. Allez , volez vous unir , mon ami , avec une femme qui vous fera voir plus de chemin sans doute que vous n'en pourrez faire.

Kadec retourna triomphant auprès d'Urika lui annoncer que le Sophi approuvoit son mariage. Il se

fit quelque tems après avec beaucoup de pompe en présence de toute la Cour. Le Sophi donna de riches présens à la femme de son favori , & ces époux furent heureux du moins pendant quelques jours.

Urika ne tarda pas à ennuyer son mari comme elle faisoit les autres ; il lui fit sentir assez cavalièrement qu'il n'avoit pas compté là-dessus : il n'est pas permis de montrer de l'ennui à une femme qui fait des vers. Aussi s'en choqua-t-elle. Kadek s'aggrandissoit la bouche tous les jours à force de bailler. Le Sophi s'en apperçut & lui en fit des reproches : & comme c'est une fort jolie chose qu'une petite bouche ; Kadek prit le parti de ne plus voir sa femme qu'en compagnie.

Il ne fut pas plutôt mal avec elle qu'il en fit selon l'usage de mauvais contes. Il alla chercher je ne sçai

quels détails qui éloignèrent les Amans de sa Cour ; on en croit assez volontiers un mari sur le portrait qu'il fait de sa femme. Il est vrai qu'ils ont de bons yeux , ces maris : rien ne leur échappe. Voilà ce que c'est que de se montrer si bien : mais laissons-là Kadek, sa petite bouche & sa muse , & revenons au Sophi.

Transcendant avoit totalement bouleversé les usages de la Cour. On y vivoit comme en France & en Angleterre. Il avoit des Musiciens qui exécutoient bien la plus mauvaise musique du monde. On chantoit durant ses repas des airs à boire du tems de Noé , & on lui affuroit très-positivement qu'ils étoient tout neufs. Il avoit un Agent à Paris qui lui envoyoit exactement tous les modèles des modes nouvelles , tous les plans des théâtres, des décorations , &c. & il fit construire sur ces modèles des salles de

spectacle, & des machines d'Opéras. Il fit venir à grands frais des Comédiens de campagne, & des Bohémiens ; enfin il rassembla tous les talens subalternes qui n'avoient pas réussi ailleurs. Il est vrai que dans un pays où toute espèce d'arts & de sciences étoient ignorés, on trouvoit encore admirables des gens qui traversoient les mers pour aller amuser cette Cour. Le Sophi étoit le Prince le plus heureux qui fut alors.

Transcendant fut averti, je ne sçai comment, qu'Azama en vouloit à tous les beaux garçons de la Cour, & qu'il y en avoit quelques-uns dont la complaisance lui étoit suspecte ; il jura qu'il y mettroit ordre, & quelques jours après il fit une réforme dans la maison de l'Impératrice ; mit des figures hideuses pour ses gardes. Les visages de ses Officiers tant soit peu jolis furent rem-

placés par d'autres laids à faire peur. Pour garçons de la chambre, le Sophi ordonna qu'il y auroit quatre Eunuques, & pour chefs de ces quatre monstres on en mit un encore plus effrayant. C'étoit un petit Astrologue très-profond nommé Hurlubrelu. Au vrai le Sophi ne pouvoit jamais choisir mieux. Azama pensa s'évanouir à la vue de ce petit homme. Ah ! grand Prophète, s'écria-t-elle, quelle bête est-ce cela ? En effet Hurlubrelu ne ressembloit pas mal à un *singe de Kaïene*, & l'on sçait que ces animaux ne sont pas jolis dans la chambre d'une femme dont les sens sont délicats. Cependant Azama s'accoutuma à le voir. Il avoit l'esprit d'une tournure méchante, qui n'alloit pas mal avec le sien. Il ajoûtoit à ses grimaces naturelles toutes celles des autres, & il parvint en peu de tems à dissiper la Reine à un point qu'elle ne pouvoit

voit plus se passer de lui.

Un jour qu'elle ne sçavoit que devenir, & cela lui arrivoit souvent, elle fit appeller Hurlubrelu, & lui demanda de quel pays il étoit; quels étoient ses parens, & par quel hazard il étoit parvenu à être connu du Sophi. Grande Reine, dit Hurlubrelu en s'humiliant, l'Italie est ma patrie; je suis né à Florence & mes parens sont nobles. Mais par des raisons que j'ignore, ils me prirent en aversion dès mes premières années. Ha! dit Azama, en l'interrompant, il n'est pas bien difficile de deviner en vous regardant le sujet de leur haine: Hurlubrelu ne fit pas semblant d'entendre ce compliment, & continua ainsi. Mon pere ne voulut jamais me souffrir chez lui, & ma mere décida que je serois élevé loin d'elle: elle avoit ordonné qu'on m'inspirât de bonne heure du goût pour le cloî-

tre. Par la suite mes dispositions ne se trouverent pas conformes à ses intentions ; ma taille & d'autres raisons s'opposèrent à ma réception , & je demeurai maître absolu de mes volontés. J'avois des dispositions pour les sciences. Je fus en peu de tems en état de me passer de mes parens , je voyageai & je revins à Florence. Le même goût des voyages m'ayant repris dans la suite , je recommençai mes courses , & sçachant que le Sophi cherchoit des gens à talens , je passai en Perse , où je me suis fait connoître de quelques personnes de la Cour , qui m'ont présenté au Sophi pour demeurer auprès de Votre Majesté , & pour veiller à son repos. Voilà qui est bien , répondit Azama ; mais je veux absolument sçavoir par quelle aventure vous êtes devenu Eunuque. Hélas, Madame, répondit Hurlubrelu , c'est tout naturel-

lement que je le suis. Azama éclata de rire, & jetta sur lui des regards de pitié : mais, répondit-elle, cela est déplorable ; fait comme vous voilà, vous auriez dû trouver des occasions où il n'est pas décent de paroître comme vous êtes. Ce que je trouve de plus chagrinant dans votre situation , c'est que ce mal est sans remède. Oh non ! c'est un défaut de conformation apparemment ; cela est lamentable à votre âge. J'ai eu, dit-il, une consolation. J'ai brouillé tous les amants que je croyois heureux. Vous êtes donc bien méchant, répondit Azama ? que vous importe le bonheur des autres ? en êtes-vous mieux pour le traverser. Ah , Madame, si vous sçaviez quel plaisir il y a de troubler deux amants , deux amis, de rompre des liaisons tendres ! vous me trouveriez moins coupable d'avoir désuni tant de personnes con-

tentes les unes des autres : si vous vous étiez trouvé comme moi dans des circonstances critiques. Ah ! je m'en doute bien , répliqua Azama : vous devez avoir effuyé de fâcheux moments , & je conçois qu'on doit être fâché contre la nature entiere , quand elle est auffy injuste.

Hurlubrelu vouloit plaire à la Reine, & se rendre nécessaire, il lui dit qu'il lui raconteroit plusieurs aventures qui pourroient l'amuser. Je n'en doute pas , reprit Azama : je donnerai ordre le soir qu'on vous laisse feul. Les femmes fans-amants font sujettes à s'ennuyer. Le moyen auffi de ne pas périr d'ennuy avec des Eunuques & des femmes. Mais il y avoit dans Hurlubrelu des ressources inconnues à Azama contre la mélancolie la plus défefpérante. Il babilloit, il chantoit tous les airs nouveaux, calomnioit d'une fausse,

té à se faire pendre. Il étoit humble & rampant; & si Azama avoit sçu s'arranger avec lui, elle en eût tiré tous les services qu'elle eût voulu. Mais soit négligence ou mépris, elle ne le chargea que de médire, & il s'acquittoit très bien de cet employ.

De tous les hommes de la Cour, le seul Kadek avoit le droit d'entrer chez la Reine en l'absence du Sophi. Il alloit quelquefois la voir par désœuvrement, & elle étoit enchantée de ses visites, quoiqu'elle sçût qu'il en parloit mal; mais Kadek étoit aimable, grande raison pour prétendre à l'indulgence des femmes de peu d'esprit, qui ont ordinairement aussi peu de cœur que de tête. Azama avoit sçu la façon peu respectueuse dont Kadek parloit d'elle, & s'en étoit fort peu souciée: en cela plus raisonnable que les personnes d'esprit qui s'en

chagrinent. Azama voyoit Kadek des mêmes yeux. Elle s'imagina pouvoir réussir par de nouvelles tentatives , & parvenir à s'en faire aimer ; cela n'étoit pas trop mal raisonné. La circonstance étoit favorable. Kadek détestoit sa femme très parfaitement ; il se trouvoit bien par-tout où elle n'étoit pas , & dans ce désœuvrement Azama devoit lui paroître très passable.

Elle recommença donc ses agaceries , & Kadek ses rigueurs. Aussi lui dit-elle un jour que ses femmes l'avoient renfermée avec lui , apparemment sans dessein ; Kadek , je vous ai marqué de la bienveillance ; vous faites comme si vous ne vous en apperceviez pas. Il faut donc vous parler plus clairement. Je desire que vous vous attachiez à moi ; vous êtes de mon goût , & vous aurez lieu de vous applaudir de mes bontés. Pardonnez-moi ,

Madame, lui dit Kadek, si je ne vous ai pas compris d'abord : il y a tant de distance entre nous ; je suis si peu prévenu en ma faveur & si neuf en fait de galanterie, qu'un enfant en sçait plus que moi. Cela me paroît plaissant, s'écria la Reine, en riant de mauvaise grace. Quoi, je vous apprendrois à aimer ? mais non, cela n'est pas possible. On dit que vous avez aimé Fédime, & votre femme éperdûment. Cela est vrai, répondit Kadek ; c'est justement par cette raison que je ne sçai rien. On n'apprend qu'à aimer avec les femmes de l'espece de Fedime. A quoi passiez-vous donc le tems auprès d'elle, répliqua Azama ? Je l'adorois, dit Kadek. Adorer, répondit Azama, qu'est-ce qu'adorer une femme ? les hommes se servent toujours de cette expression & n'en paroissent pas plus pénétrés. Adorer une femme, reprit Kadek, c'est

l'aimer jusqu'à la fureur, & l'estimer jusqu'à la crainte de lui déplaire. Mais, demanda la Reine, racontez-moi vos amours avec Fedime : cela doit être fort amusant. Kadek qui ne demandoit qu'un prétexte pour passer le tems de cette visite en conversation, commença ainsi ses aventures.

Je fus reçu Page du Prince *Transcendant* à l'âge de quinze ans. Ma figure pouvoit passer alors pour celle d'un Ange. J'avois de beaux cheveux blonds, un teint de lis & de roses, des traits réguliers, de l'embonpoint; & c'est ce dernier agrément qui m'a nui; car il a si fort augmenté, que cela m'a ôté la taille, & m'a donné un air pesant dont je me ferois fort bien passé. Quoiqu'il en soit, le Prince me distingua bien-tôt des autres, & m'honora ensuite de sa confiance particulière. J'étois de tous ses jeux,

de toutes ses parties ; & enfin il m'éleva à la qualité de son favori, & de Chambelan quand il devint Scphi.

J'avois atteint ma vingtième année, & je n'avois encore regardé les femmes que comme de jolies machines faites pour notre usage, & qui ne pouvoient pas troubler un moment notre tranquillité. J'entendois dire tous les jours que l'on étoit amoureux, & quand il se trouvoit des gens qui s'en plaignoient, je m'imaginois qu'ils n'étoient pas faits pour réussir auprès des femmes ; mais que quand je daignerois jeter les yeux sur quelqu'une, je n'aurois qu'à desirer pour être reçu à bras ouverts. Dans cette opinion modeste de moi-même, je m'adressai à des femmes du premier rang qui me reçurent fort bien d'abord. Mais je fus très surpris de ne point trouver en elles cet emportement

que je m'imaginois faire naître. Enfin il y en eut une qui m'avertit méchamment que je n'étois pas fait pour être à la mode, & qu'il me restoit des ressources si limitées, qu'il falloit me résoudre à former ce qu'on appelle une belle passion pour une femme régulièrement respectable. Enfin je compris que j'étois destiné pour les plaisirs du cœur. Il y avoit, je l'avoue, de quoi me consoler; mais j'étois dans un âge où l'on ne prend pas en Philosophe les disgrâces de la nature. Aussi j'en pleurai de rage; & ce qui redoubla mon dépit, c'est que les femmes que j'ai eu l'honneur de convaincre de mon insuffisance la publièrent à haute voix, & ruinèrent ma réputation. J'en fus pendant quelques mois inconsolable, & je crois que j'en serois mort de chagrin sans l'amour.

Je me trouvai à une fête que le

Prince *Transcendant* donnoit, où on n'admit que de jeunes personnes de notre âge. Cette assemblée étoit brillante : la beauté, les graces, la jeunesse donnoient un éclat prodigieux à cette fête. Fedime fut la seule qui fixa toute mon attention. Elle avoit une de ces figures qui plaisent à tout le monde ; des traits faits les uns pour les autres, une gorge, des bras, des mains, une taille, tout répondoit à son visage ; & ce qui charmoit le plus en elle, c'est cet air divin qui en inspirant du respect par sa Noblesse, nous rassure par sa vivacité ; des graces jusqu'au bout des doigts, enfin ce je ne sçai quoi enchanteur auquel on ne résiste pas, & qui lui faisoit presque autant d'Amants que d'hommes qui la voyoient. Quant à l'esprit & au caractère, je ne puis vous en faire mieux l'éloge, qu'en vous disant qu'elle m'humilioit

vingt fois le jour, quand il m'arrivoit de faire des comparaisons d'elle avec moi ; cependant on me reprochoit à cet âge de ne pas manquer d'orgueil ; on me soupçonnoit même de m'apprécier beaucoup plus que je ne valois. Oui, Madame, il n'y a rien de si mortifiant pour un homme vain que de voir une femme qui lui est supérieure en tout, c'est une réflexion que Fedime m'a fait faire. Heureusement les hommes ne rencontrent pas souvent de quoi rougir de leur infériorité. Je ne sçai pas ce qu'il y a dans votre raisonnement, interrompit Azama ; mais il ne me semble pas galant. Il n'a rien d'injurieux pour vous , répondit Kadek ; on peut valoir beaucoup , & ne pas valoir Fedime. D'ailleurs, Madame, vous n'avez rien à desirer. Ah, point de fadeurs , Kadek , reprit Azama ; continuez & tâchez de ne

point faire de réflexions. Car je les trouve insoutenables.

Je crus remarquer dans Fedime le même embarras qui m'occupoit; je jettai plusieurs fois les yeux sur elle avec un trouble & une émotion que je n'avois pas encore senti; & il me sembloit qu'elle me regardoit avec la même agitation; du moins ma vanité me le fit imaginer; je saisis l'occasion de m'asseoir auprès d'elle; elle s'appuya sur mon bras pendant deux heures que dura notre conversation, que d'autres personnes partageoient; ce qui fit que je ne pus lui dire que quelques complimens généraux qu'elle recevoit des autres comme de moi.

Quand je fus retiré, Fedime me revint dans l'esprit : mon bras sur lequel elle s'étoit penchée pendant si long-tems, conservoit encore l'impression du sien; & quoiqu'elle fût absente, il me sembloit

qu'elle fût encore appuyée sur moi. Cette idée me donnoit des treffaillemens qui m'avoient été inconnus jusqu'alors, & sa beauté se peignoit vivement dans mon imagination ; je dormis peu , & le lendemain je travaillai à trouver l'occasion de la voir chez elle.

Cela n'étoit pas facile ; Fedime vivoit avec une tante qui la retenoit dans une grande retraite ; & son humeur s'accordoit assez avec cet éloignement du monde ; Fedime vouloit un époux selon son cœur , & elle étoit déterminée à mettre tout le tems nécessaire à le bien connoître.

Huit jours se passerent sans que je pusse trouver personne qui me présentât chez elle ; ne pouvant supporter plus long-tems cette absence , je résolus de m'y présenter seul. Mon amour propre me servoit de guide quand je n'en avois

point d'autre, & joignant une passion qui commençoit à avoir beaucoup de vivacité, j'allai demander Fedime & on m'introduisit. Je ne sçavois trop que lui dire. Un tremblement qui m'avoit pris à sa porte, avoit redoublé quand je m'étois vû auprès d'elle ; à peine pouvois-je marcher ; & tout ce que je pus faire, fut de me tenir de bout un instant. Je lui fis un compliment sans doute fort ridicule ; car elle sourit & m'invita à m'asseoir.

Je n'osois lever les yeux. C'est-à-dire, dit Azama, en l'interrompant, que vous aviez la plus fotte figure du monde : vous m'impatientez déjà. Ah, Madame, dit Kadek à la Reine, donnez-vous patience, vous m'avez demandé un récit exact de mes amours avec Fedime, vous aurez la bonté de ne pas vous Continuez donc Kadek, reprit Azama ; vous avez

une méthode singulière pour plaire aux femmes, je ne l'aimerois pas. Aussi, Madame, ajouta Kadek, je ne m'en servirois pas avec vous. Je sçai le respect que je dois à votre continuez donc, vous dis-je, Kadek, vous ne finissez pas. Je disois donc, Madame, poursuivit Kadek, que Fedime me regardoit, & que je n'osois jeter les yeux sur elle. Je les levai enfin : je rencontrai les siens, & mon embarras redoubla. Je lui dis, en lui serrant la main, & en balbutiant, que je l'adorois, & que je n'avois pas pû vivre sans la voir. Vous êtes bien étourdi, me dit-elle, de prendre de l'amour pour moi sans me connoître. Ha, Madame, lui répondis-je, si je n'ai pas consulté la prudence ; mon excuse est si belle, que vous devez me pardonner si Ce que vous me dites, reprit Fedime, est trop galant pour pouvoir

voirs'en offenser. Mais si je puis juger de vos sentimens par les apparences, il me semble que vous avez fait bien du chemin en peu de tems. Vous ne devez pas être étonné, répondis-je, de ce que vous produisez ; je lui contai alors ce qui s'étoit passé dans mon cœur depuis le premier moment que je l'avois vûe : elle m'écouta avec bonté. Je crois que j'avois mis beaucoup de passion dans ce récit ; car Fedime m'en parut touchée ; sa main étoit étendue auprès de moi ; j'y appuyai mes lèvres avec une ardeur ; un transport qui lui ôta la liberté de la retirer. Ma bouche y demeura collée pendant quelques instans. Dieux quels instans ?

Azama à cet endroit avoit mis sa main sur l'épaule de Kadek ; elle l'avança jusqu'auprès de sa bouche. Kadek eut la malice de ne pas s'en appercevoir, de façon qu'elle lui

en donna un petit coup sur la joue. Kadek ne put s'empêcher de baiser la main qui le frappoit si obligeamment, & continua avec un sang-froid qui auroit offensé toute autre que la Reine ; mais elle ne se fâchoit de rien , pourvû qu'on l'amusât.

Fedime , continua Kadek , retirera sa main avec peine , & marqua quelque confusion de mes transports. Je m'excusai ; on ne sçavoit que me dire : on auroit voulu se fâcher de mes libertés. Pourquoi donc , demanda la Reine ? Vous n'aviez rien fait de mal. Ho , dit Kadek , ces femmes respectables se fâchent pour rien ; elles sont si minucieuses Dites ridicules , Kadek , reprit Azama. Ha , continua Kadek , si c'est ridicules , qu'elles font bien de l'être ! que de plaisirs elles nous préparent ! que de constance elles nous donnent ! que

de vanité elles excitent en nous ! que de désirs elles font naître ! Dites , que de tems perdu , répondit Azama ! Non non , reprit Kadek , les premiers jours d'une passion sont les plus délicieux de la vie , & nous devons sçavoir bon gré à une femme de les faire durer.

Après avoir passé une heure auprès de Fedime , elle me commanda de me retirer , & me donna la permission de revenir dans quelques jours. Je lui baisai la robe , & je sortis en reculant. Elle me regarda avec douceur. Je retournai chez moi le plus amoureux de tous les hommes. Je fis réflexion à l'ascendant qu'une femme estimable prend sur nous dès les premiers moments qu'on s'attache à elle. L'espérance de posséder son cœur nous soumet sans réserve à ses volontés , & l'on met alors toute sa vanité à dépendre d'elle. Cette servitude sem-

ble nous annoblir ; aussi ajouta-t-il, en regardant la Reine, il y a des femmes avec qui les moindres liaisons couvrent de honte ceux qui s'associent avec elles. Mais , répondit Azama , les hommes ne font guères ces réflexions , quand ils rencontrent des figures qui leur plaisent. La meilleure raison de ce défaut de goût , répliqua Kadek , & de ce peu de délicatesse , vient de la bassesse du cœur & de la force du tempéramment. Vous n'êtes pas , reprit Azama , exposé à choisir mal, si la force du tempéramment entraîne à faire un mauvais choix. N'importe , dit Kadek en rougissant , d'où naît la sagesse , pourvu qu'on la suive. C'est-à-dire , ajouta la Reine , que vous êtes vertueux & délicat par nécessité. Non, Madame, répondit Kadek, je pourrois être vertueux forcément : mais je dois ma délicatesse à l'amour pro

pre, & au bonheur que j'ai eu d'inspirer de la passion à la femme la plus aimable d'Ispaham, mais me voilà encore une fois éloigné de mon récit.

J'étois si enyvré, si occupé de Fedime que rien n'approchoit de ma distraction ; le Prince crut que je perdois l'esprit, & il le disoit à tout le monde. On lui dit que j'étois amoureux, parce que j'en avois fait confidence à toute la Cour, & je n'avois pas manqué de dire de qui. *Transcendant* me railla de cette passion, & je soutins ses attaques en vrai héros de Roman, c'est-à-dire, avec une gravité tout à fait ridicule. Le Prince se laissa de me badiner, & moi je fus ravi qu'il me laissât en repos.

Le quatrième jour ne fut pas plutôt arrivé, que je m'occupai sérieusement de ma parure. Enfin le soleil étoit à peine couché que je

me rendis chez Fedime. Elle fut surprise du soin que j'avois de lui plaire , & eut la bonté de me parcourir des yeux avec complaisance. Votre Maîtresse, dit Azama, s'amusoit de bien peu de chose. J'avoue, reprit Kadek, que si Fedime eût pensé aussi solidement que Votre Majesté, elle n'eût pas fait cette remarque. Mais Fedime est de ces femmes qui remarquent tout ce qui peut flatter leur tendresse ou leur amour propre.

Je ne sçai où j'avois mis mon esprit; mais je ne m'en trouvai plus quand il fallut parler. Fedime me regardoit avec attention & fourioit; je pris sa main entre les miennes sans prononcer un mot. Mes seuls soupirs l'instruisoient de ce qui se passoit dans mon cœur. Enfin elle fut la première à rompre le silence, & me demanda à quoi je m'étois occupé depuis que je ne

l'avois vûe. Je crois, lui dis-je ; que vous le sçavez. Quel est l'objet assez beau pour pouvoir se présenter à mon imagination , & faire distraction de votre idée. Mais Kadek , me dit Fedime, il semble que vous ayez pris des espérances qui me paroissent encore fort éloignées. Moi je n'espere rien , lui répondis-je : ai-je besoin d'être encouragé pour vous servir & vous aimer toute ma vie. Non , Madame , mon bonheur ou mon malheur dépend de vous ; mais ma passion n'en dépend plus. Que vous m'accabliez de rigueurs , ou que vous me combliez de faveurs , mon ame sera à vous jusqu'à mon dernier moment.

Fedime me regarda avec application , & me dit en soupirant , qu'elle étoit trop sincere pour me dire que je ne lui plaisois pas : mais qu'il y avoit bien loin de l'estime qu'elle commençoit à prendre pour

moi, aux sentimens que je désirois sans doute qu'elle prît. Il n'est pas à propos, lui dis-je respectueusement, que je marque des désirs dans un tems où je m'estime trop heureux d'être reçu auprès de vous. C'est au tems, Belle Fedime, à vous convaincre de la force de mes sentimens. J'attendrai avec soumission ce qu'il vous plaira ordonner de mon sort, je le remets entre vos mains. Oui, adorable Fedime, ajoutai-je, en me jettant à ses genoux, je fais vœu à vos pieds de n'aimer jamais que vous & de vous servir toute ma vie. Vous ne vous y preniez pas mal, dit Azama; votre méthode commence à n'être pas si fatigante, & je crois qu'avec encore un peu plus de courage, vous feriez un homme dangereux. Ce n'est point en manquer, reprit Kadek, que de paroître timide avec les femmes; il ne faut que de l'adresse

dresse & du tems pour s'insinuer auprès d'elles quand elles ont de la vertu ; car pour celles qui n'en ont point, l'arrangement est bientôt pris ; & elles se fâcheroient même , si on leur donnoit le tems de la réflexion. Hé bien , dit Azama , vous voilà encore à moraliser mal-à-propos. Pardonnez-moi , Madame , reprit Kadek ; vous êtes la cause de ces écarts ; c'est vous qui me mettez sur la voye par vos remarques : mais je poursuis.

J'en étois aux genoux de Fedime ; elle me prit les mains avec bonté & me fis lever. Au lieu de lui obéir , je panchai mon visage sur les siennes , & je restai dans un silence délicieux. Mais , dit la Reine , je ne conçois pas quel plaisir on peut avoir à baiser les mains d'une femme. Kadek éclata de rire à ce discours ; & lui répondit que tous les plaisirs de l'ame dépendent

doient de l'vanité, & que quand on en attachoit beaucoup à être aimé d'une femme, les moindres préférences qu'elle donnoit, étoient capables d'en renverser le cerveau le mieux timbré. Je n'entends pas ces distinctions, reprit la Reine; quand j'ai du plaisir, je ne vais pas me tourmenter l'esprit pour approfondir si c'est de corps ou d'âme. Il suffit que le moment de sensation subsiste en moi; je m'inquiète peu de ce qui l'excite: mais où sentez-vous du plaisir quand vous en avez, demanda Kadek à la Reine; moi, dit Azama, j'en ressens mais qui a jamais fait une pareille question? vous êtes d'une folie qui ne ressemble à rien; non, Madame, ajouta Kadek, vous me rendrez raison, s'il vous plaît, des mouvemens qui se passent en vous quand vous éprouvez du plaisir? Kadek, vous vous oubliez, dit la Reine presque

sérieusement , & en vérité vous vous embarquez vous-même dans une Métaphisique très délicate. Ah, Madame , répliqua Kadek , elle n'est sûrement pas embarrassante pour vous. Eh bien est-ce à l'endroit du cœur que vous ressentez du plaisir. Où en sentiez-vous vous-même , demanda Azama , lorsque vous étiez près de Fedime. Moi , dit Kadek , depuis la racine des cheveux jusqu'aux talons. J'avois la tête prise , la poitrine pleine de feu , une volupté par-tout. Finissez Kadek , dit la Reine , d'un ton ému ; vous présentez des images qui troublent les sens. Feroient elles quelque impression sur Votre Majesté , demanda Kadek ? Que je serois heureux , Madame , de vous insinuer des sentimens : mais ce n'est pas moi qui produis sur votre ame des effets si doux ; c'est mon récit. Taisez-vous donc Kadek , dit Aza-

ma ; j'obéirai volontiers , répondit Kadek ; mais c'est à condition que vous aurez la bonté de souffrir que je m'occupe de vous pendant mon silence. Ha non , dit la Reine , continuez de parler ; je crois que c'est ce que vous faites le mieux , Kadek reprit que ce n'étoit pas l'avis de Fedime. Quoi , vous ne lui caufiez point d'ennui , demanda la Reine , d'être auprès d'elle fans dire mot ? Que l'on a de ressources contre l'ennui , reprit Kadek , quand on est avec une personne que l'on aime bien ! Il m'est arrivé , ajouta-t-il , de venir chez Fedime quand elle reposoit. Je me gardois bien de l'éveiller ; & je passois à la considérer tout le tems de son sommeil. Je m'imaginois qu'elle rêvoit à moi ; je parcourois des yeux son visage divin. La douceur du sommeil & la tranquillité dont Fedime jouissoit , passoit jusqu'à mon ame. Sou-

vent j'approchois ma bouche de la
 sienne pour recevoir le souffle qui
 en sortoit. Dieu quelle douceur ! il
 n'étoit pas question de corps ; je ne
 le sentoie pas : mais mon ame me
 quittoit pour voler sur ses lèvres.
 Égaré, perdu, je ne retrouvois ma
 raison qu'avec le respect que je de-
 vois à Fedime, & qu'elle m'inspi-
 roit en ouvrant les yeux. Finissez
 donc, dit impatiemment la Reine,
 ce sont vos aventures que je veux
 sçavoir & non pas la situation de
 votre ame. Hé bien, Madame, re-
 prit Kadek, où en étois-je resté ?
 vous en étiez, dit Azama, aux pieds
 de Fedime, à lui jurer je ne sçai
 quoi.

Je me relevai, reprit Kadek. Fe-
 dime m'ordonna de faire ma cour
 à sa tante de qui elle attendoit une
 riche succession, & dont l'amitié
 pour elle méritoit que tous ceux
 qui s'y intéressoient, lui rendissent

des devoirs. Je priai Fedime de me présenter. Elle me prit la main & me conduisit dans son appartement.

Depuis ce jour j'allai habituellement dans cette maison ; & il ne se passoit point de jours que je ne visse Fedime. Elle me laissoit entrevoir les progrès que je faisois dans son cœur, & je vivois le plus heureux des hommes. Je lui proposai ma main, elle me répondit qu'elle seroit ravie que je la demandasse à sa tante. Je lui obéis.

Un jour que j'étois allé voir Fédime, je remarquai sur son visage un sérieux qui ne lui étoit pas ordinaire. Je me hâtai de lui en demander la raison, elle me dit qu'elle avoit à m'entretenir. Elle congédia ses femmes & m'ordonna de m'asseoir, d'un ton qui m'annonçoit des reproches. Si j'étois, me dit-elle, d'un autre carac-

tère , je vous chasserois sans retour d'auprès de moi : mais je veux bien vous pardonner une faute qui ne vient pas du cœur , & que la vanité & l'imprudence seules vous ont fait connoître. Vous êtes dans un âge où on ne réfléchit pas assez sur sa conduite , & où l'amour propre tient lieu de tout.

J'étois tremblant pendant ce discours , je ne prévoyois pas où Fedime en vouloit venir. Elle ajouta qu'elle ne me pardonnoit de lui avoir manqué de discrétion , que parce qu'elle étoit bien déterminée à m'épouser : mais qu'il auroit été cruel , si elle n'avoit pas pû me donner sa main , de se voir en but à tous les fots discours qu'on ne manque jamais de tenir , quand un homme y donne lieu par son indiscretion. J'avois les yeux baissés & l'air confondu. Il ne m'étoit pas facile de me justifier ; aussi ne

l'entrepris-je pas. Je tirai mon poignard, & le présentant à Fedime, frappez, lui dis-je, punissez un misérable qui mérite toute votre indignation. Oui, j'ai dit à tout le monde que je vous adorois, & que vos bontés pour moi alloient jusqu'à me dire que vous m'aimiez. Fedime prit le poignard, & me regardant avec tendresse, en portant la pointe sur mon cœur, je te l'enfoncerai, dit-elle, quand tu seras perfide; mais il n'est pas fait pour punir des fautes aussi légères. Tu te fais tort à toy-même, & tu nuis à ton choix par l'aveu de mes faiblesses; mais comme je n'en aurai jamais que pour toy, je suis tranquille. Mes larmes couloient sur mon visage; j'en baignay les mains de Fedime, & je noyay ma faute dans ces délicieuses pleurs. Fedime y mêla les siennes, & nous passâmes ensemble des

momens dignes d'envie, & dont le
ressouvenir me fait mourir de re-
grets.

Voilà en vérité, dit la Reine ;
des situations toutes neuves pour
moi. Où a-t-on jamais dit que l'on
versât des larmes de plaisirs. Mais,
Madame, demanda Kadek, vous
n'avez donc jamais senti votre
cœur ? car il se serre quelquefois de
joie comme de tristesse ; les mou-
vemens qui se passent en nous,
sont les mêmes pour l'une comme
pour l'autre, & produisent les mê-
mes effets. Notre imagination se
frappe d'un objet qui l'affecte d'une
façon délicate, comme d'un au-
tre objet extrêmement triste ; &
quand cette imagination est vive-
ment émue, notre sang se porte
avec plus de violence au cœur &
à la tête. C'est ce qui produit les
larmes, les mouvemens convulsifs,
& toutes les marques du plaisir yif

ou de la grande douleur. Voilà , dit la Reine, un raisonnement bien embrouillé pour me prouver que quand les vaisseaux qui répondent aux yeux , sont trop gonflés par le sang qui s'y porte trop rapidement, ils poussent au dehors les larmes qui en sortent avec plus ou moins de difficulté. Justement , s'écria Kadek , voilà ce qui s'appelle aller au-delà d'un raisonnement solide. En vérité , dit Azama , vous avez manqué votre vocation : si vous eussiez été en France , vous auriez fait le discoureur le plus obscur , le plus abstrait , & en même tems le plus célèbre de votre siècle.

Je continuerai , ajoûta Kadek , d'être le plus amoureux & le moins discret des Amans d'Ispaham. J'eus de la part de Fedime des reproches à effuyer. Mais elle m'aimoit & trouvoit toujours de quoi m'excuser dans le fond de son cœur.

Le Sophi mourut & le Prince son fils lui succéda. Je devins son Chambellan. Ma nouvelle dignité m'attira des envieux qui avoient tout l'air d'être de mes amis par l'empressement qu'ils marquoient à être de ma société. Je me livrai sans réserve aux amusemens qu'ils me propofoient , je ne tardai pas à m'en repentir. Ils firent tout ce qu'ils purent pour me détruire dans l'esprit du Sophi , & voyant qu'ils ne réussissoient pas, ils changerent de batteries & se tournerent du côté de Fedime. Ils trouverent des obstacles qu'ils tâcherent de lever. Mais je me hâtai moi-même de seconder leurs intentions par ma mauvaise conduite & mon imprudence.

Fedime m'avoit averti plusieurs fois de ne point voir d'habitude cinq ou six jeunes gens de la Cour, d'avec qui cependant je ne bou-

geois pas. Sûr du cœur de Fedime, je ne croyois pas que rien fût capable d'altérer ma tranquillité ; j'étois trop vain pour craindre un rival, & j'estimois trop Fedime pour m'allarmer mal-à-propos. Il n'y a que les coquettes qui puissent désespérer leurs Amans. On est exempt d'inquiétude avec des femmes estimables. Cette sécurité leur nuit quelquefois , & nous rend infidèles sans nous rendre inconstans. Mais une femme de cœur ne pardonne point les infidélités. C'est pour cela qu'on a tant de peine à les conserver.

Sur la bonne opinion que j'avois de ma maîtresse & de moi , j'acceptai des parties de plaisir. On m'entraîna avec des femmes qui d'abord me parurent fort décentes, & que je reconnus ensuite pour moins que tout ce que je pourrois vous dire. On ne manqua pas d'inf-

truire Fedime de ma conduite : Elle ne m'en parla point d'abord ; mais la voyant tomber dans une mélancolie extrême , je la pressai de m'en apprendre la cause ; elle me dit d'abord que c'étoit indisposition. Je crus qu'elle me trouvoit trop peu d'empressement à devenir son époux ; je lui proposai de m'accorder sa main , en l'assurant que je faisois consister tout mon bonheur à être à elle.

J'adorois Fedime , mais l'habitude de la voir , & la certitude d'en être aimé , me laissoit la liberté de goûter ailleurs de sots plaisirs : elle remplissoit mon ame , & je trouvois avec les autres femmes de quoi flatter mes sens. Il est vrai que je les quittois avec le dégoût qu'elles m'inspiroient , & l'indignation que j'avois pour moi-même , me promettant très sincèrement de ne plus me trouver à l'avenir en pareille compagnie.

Un matin je l'allai voir dans une disposition de cœur dont elle auroit dû être satisfaite ; je me présentai, l'on me dit qu'elle reposoit encore ; j'attendis son réveil. Quand elle sçut que j'étois dans son appartement , elle ordonna qu'on me fît entrer. Je lui trouvai les yeux extrêmement fatigués , & lui demandai comment elle avoit passé la nuit. Le cœur me battoit fortement comme à un homme qui se sent coupable & qui craint qu'on ne sçache ses forfaits ; j'en avois à me reprocher vis-à-vis de Fedime, & la crainte qu'elle n'en fût informée me causoit un trouble mortel. Kadek, me dit Fedime, d'un air irrité ; je vous avois prié de ne plus faire de société avec des gens que leurs mœurs & leur conduite rendent la plus mauvaise compagnie d'Hispaham ; & vous me l'aviez promis. Cependant j'ai appris que

vous les voyez tous les jours familièrement , & que vous fréquentez avec eux des maisons qui me sont suspectes. Je voulus mentir : mais Fedime ne m'en donna pas le tems, & me mettant la main sur la bouche. Arrêtez, me dit-elle, vous êtes assez coupable sans ajouter encore l'imposture à la perfidie.

Vous sçavez que mon intention en vous recevant chez moi, étoit de faire de vous un époux chéri. Je croyois que je pouvois vous plaire, & que ma fortune étoit assez considérable pour mériter que vous fissiez quelque attention sur votre conduite. Ma naissance & mes biens pouvoient me faire prétendre aux plus grands partis; mais comme j'étois libre de me choisir un époux, j'en voulois sur le cœur duquel je pusse compter. J'avois cru, Kadek, que le vôtre m'appartenoit ; mais je vois avec chagrin que je me suis

trompée. Ah , lui dis-je , en me jet-
tant à genoux devant son lit , chere
Fedime , quelle injustice me faites-
vous ? je ne vous en fais point , ré-
pliqua - t - elle : au contraire , je
cherche depuis longtems à vous
excuser ; mais je ne trouve plus la
même indulgence dans le fond de
mon cœur. Vous êtes un ingrat ,
Kadek , & je ne l'aurois jamais pû
croire , si je n'en avois des preuves
sans réplique.

J'étois si saisi , si troublé , que je
ne trouvai point de termes pour me
justifier. Un torrent de larmes fut
la seule défense que j'opposai aux
reproches de Fedime. Du moins
vous n'êtes pas sans regret , de m'a-
voir outragé , me dit - elle. Mais
qui peut compter sur vous , si vous
avez pû me tromper , moi qui ne
vivois que pour vous donner tous
les jours de ma vie de nouvelles
marques de tendresse. Estes - vous
sans

sans miséricorde, m'écriai-je enfin d'une voix entrecoupée. Fedime, femme divine, je mourrai si vous ne me pardonnez des fautes involontaires. Comment, involontaires, répondit Fedime ? Ne voulez-vous pas me persuader qu'on vous a fait violence pour aller rendre des visites à la Kemens, cette femme perdue, le reste de tous les Pages de Sophi. Plus cette femme est méprisable, lui répondis-je, moins vous devez m'en vouloir de m'y être laissé entraîner. Grand Dieu, quelle idée, reprit avec vivacité Fedime ! S'il falloit partager mes faveurs entre vous & quelques-uns de mes gens, vous accommoderiez-vous de cet infâme partage ? ma chère Fedime, lui repliquai-je, il y a bien de la différence. Le préjugé vous défend mille choses qui ne nous regardent point. Eloignez-vous de mes yeux, me répondit

Fedime avec dédain, un cœur délicat ne connoît point les distinctions que vous venez de faire , & l'infidélité du corps n'est pas moins offençante que celle du cœur. Otez-vous de mes yeux encore une fois : je vous abhorre , & rien ne peut effacer de mon ame les impressions horribles que j'ai prises de vos mœurs.

A ces mots , elle tourna la tête de l'autre côté. Prières , serments , désespoir , menaces , rien ne put la fléchir. Je n'en reçus que des soupirs & des larmes amères. Je fus deux heures auprès d'elle dans la plus cruelle agitation où jamais on puisse se trouver. Enfin je n'en arrachay qu'une promesse consolante. Elle m'assura qu'elle régleroit sa conduite sur la mienne, & que pour commencer à lui prouver mon repentir , elle exigeoit que je n'eusse aucun commerce avec les libertins

qui m'avoient fait donner dans des travers auxquels je n'avois que trop de penchant ; qu'ayant perdu l'estime qu'elle avoit eu pour moi , c'étoit à moi de faire tout ce qu'il falloit pour la recouvrer.

Je me retirai pénétré de chagrin & de confusion. Je résolus de rompre absolument avec mes amis. Ils furent surpris du froid que je leur marquay, & ils en devinèrent aisément la cause. Ils patienterent jusqu'à ce que je fusse entièrement rétabli dans l'esprit de Fedime, & que je m'endormisse encore sur mon bonheur. Ils ne furent pas longtems à s'appercevoir à mon humeur, que je l'avois fléchi, & que j'étois rentré dans tous mes droits. J'avois redoublé mes assiduités & mes soins auprès d'elle, enfin j'eus le bonheur de lui voir reprendre sa gayeté & son embonpoint. Elle me souffrit avec la même confiance,

& je la pressai de mettre le comble à mon bonheur en acceptant ma main ; mais elle me dit qu'elle n'étoit pas assez sûre de ma conversion pour hazarder sitôt une action aussi importante ; qu'elle me donnoit un an, & que si dans cet intervalle je me conduisois comme elle le desiroit, elle m'épouserait.

Je passai quelque mois de cette année fort honnêtement. Fedime pensoit déjà à abrégier le terme qu'elle avoit prescrit, quand le Sophi se mit en tête de boire du vin ; il fallut l'imiter, je le surpassay bien-tôt. Cet excès étoit poussé si loin que je ne me retirois jamais chez moi sans avoir la tête-embarassée. Fedime me fit des réprimandes très sévères sur une débauche qu'elle traitoit d'indigne & de vile. Mais je lui donnois pour excuse que le Sophi buvoit, & qu'étant son favori ; il falloit de

toute nécessité que je lui tinssse compagnie.

Un soir en sortant de table mes amis me proposerent de les accompagner chez la Kemins , je refusay d'abord d'y aller : mais ils m'apporterent de si bonnes raisons qu'il n'y eut pas moyen de résister. Je me contentay de leur recommander le secret , disant que si Fedime le sçavoit , elle ne me le pardonneroit de ses jours. Bon, me dit l'un d'eux, Fedime te rend l'esprit romanesque. Les femmes ne se formalisent plus des passades qu'on leur fait. Oui, dis-je, les femmes de l'espece de la Kemins. Mais les autres sont rigoureuses sur les infidélités , parce qu'elles n'en font point. Eh bien , tu l'appaiseras par des caresses , répondit un d'eux. Ne sçait on pas que tu dois l'épouser ? Il faut l'accoutumer de bonne heure à ces petites échappées. D'ailleurs

qui lui dira que tu auras été chez la Kemins. Cette dernière raison me persuada. Que vous dirai-je, Madame ? J'arrivai à la porte de cette femme , & j'entray comme porté par ceux qui m'y conduisoient. Quand ils me virent engagé de conversation , ils me quitterent , & je me trouvai seul avec elle. J'oubliai Fedime & toute la terre , & j'y passay la nuit. Mais , dit la Reine , vous n'étiez pas fort coupable d'avoir été chez cette créature. Fedime ne devoit pas s'en fâcher. Aufsy ne l'a-t-elle pas fait , répondit Kadek. Mais elle a conçu pour moi tant de mépris , qu'elle ne m'a jamais voulu revoir ; & je perdis pour quelques moments d'illusion une grande fortune & la plus aimable femme de Perse.

En rentrant chez moi , je trouvai une lettre de Fedime ; je l'ouvris avec inquiétude , ne soupçon-

nant pas cependant qu'elle fût instruite de mon indigne conduite. Mais je manquai tomber mort quand j'y lus ces mots.

» En acceptant vos soins, je vous
 » croiois auffy digne de mon estime
 » que de ma tendresse, & je pen-
 » sois que vous sentiriez le prix
 » d'un cœur tel que le mien. J'ai
 » connu avec douleur que vous
 » n'en étiez pas digne, & que je
 » m'étois trompée. Si vous avez pû
 » m'outrager n'étant encore que
 » mon amant, que devois-je atten-
 » dre de vous, si vous étiez mon
 » époux. Nous ne nous convenons
 » pas, je suis désespérée d'avoir fait
 » cette réflexion si tard : mais elle
 » est ferme & doit vous convaincre
 » d'une délicatesse que vous n'avez
 » jamais connue. Ne vous présen-
 » tez plus chez moi. Mes ordres
 » sont donnés, & vos tentatives se-
 » roient inutiles pour me voir. Je

72 vous méprise ; cet aveu doit vous
 73 faire sentir que s'il me reste en-
 74 core pour vous quelques senti-
 75 ments tendres , ils ne subsisteront
 76 pas longtems avec l'idée que je
 77 me suis formée de votre mérite.
 78 Renvoyez-moi mes lettres & mon
 79 portrait : ces marques d'estime sont
 80 mal entre vos mains , & je fais
 81 trop peu de cas des vôtres pour
 82 les garder. Je vous les renvoie.
 83 Adieu , je vous souhaite avec la
 84 Kemins des momens glorieux ;
 85 cette femme me paroît encore
 86 trop bonne pour vous.

Je demeuray anéanti de cette
 lettre , continua Kadek. Je ne con-
 cevois pas comment Fedime avoit
 pû être sitôt instruite de mes indi-
 gnités. Je tombay dans un déses-
 poir horrible. Je connoissois à Fe-
 dime une fermeté inébranlable dans
 les résolutions & un ressentiment
 sans bornes pour tout ce qui l'avoit

une

une fois offensé. Elle regardoit ma conduite comme un outrage. Ainsi je la jugeai perdue pour moi sans retour. Je n'essayai pas même de la revoir pendant quelque tems, persuadé que ce seroit le moyen de l'irriter de plus en plus. Je lui fis parler par une personne en qui elle avoit beaucoup de confiance. Elle pria d'un ton absolu qu'on ne lui parlât jamais de moi.

Le chagrin que j'en ressentis me causa une maladie, au retour de laquelle j'appris que Fedime avoit accepté un époux. On me dit qu'elle avoit craint des foiblesses indignes d'elle, & que pour empêcher aucun retour, elle s'étoit hâtée de donner sa main à un Emir d'un grand mérite. Vous sçavez, Madame, quel il est; & le choix de Fedime fait honneur à son discernement. Je doute cependant qu'elle ait pour son mari une grande ten-

dressé ; une forte amitié & une grande estime ; il lui en tient lieu, & lui est resté un air de mélancholie qui m'a toujours fait espérer malgré le mépris qu'elle a pour moi, que je ne lui suis pas indifférent.

Ce fut un coup de poignard pour moi que la nouvelle de son mariage. Je l'appris par un de ceux qui m'avoient conduit chez la Kemins, & qui sans doute avoit instruit Fedime. Quand ils m'eurent fait tout le mal qu'ils pouvoient, ils me laisserent tranquille, & je tâchai de reprendre de la santé, en perdant toute espérance de toucher cette inexorable femme.

A cet endroit le Sophi se fit entendre & on se hâta d'ouvrir les portes. Kadek sortit quelques moments après, & s'en alla chez la Reine-mere où il sçavoit que Fedime & Almanzine devoient se trouver.

Il est tems de laisser les anecdotes de la Cour de Perse pour aller retrouver nos solitaires. Leurs conversations sont à coup sûr beaucoup plus sages que celles d'Azama & de Kadek.

Il y avoit plusieurs mois que Zamor vivoit avec le Prince Hermite sans avoir appris aucunes nouvelles d'Hispaham. Il pria un jour son hôte de le mener à la Ville prochaine pour tâcher de trouver quelqu'un de confiance. Ils prirent ensemble le chemin de Tauris, & le Prince Derviche qui avoit quelques connoissances dans cette Ville, se donna des mouvemens nécessaires pour trouver à Zamor un homme sûr.

Zamor lui donna des instructions & une lettre pour la remettre en secret à la Princesse Almanzine. Ils resterent quelques jours à Tauris,

& s'en revinrent habiter leur montagne.

Le Prince Hermite avoit continué d'instruire Zamor de ce qui le concernoit, nous remonterons un peu plus haut pour reprendre le fil de mon récit.

Suite de l'Histoire du Prince Hermite.

Je m'étois, continua Selim, étonné sur la passion que j'avois pour ma sœur; & comme je n'avois pas intention de la séduire, je crus que mes sentimens ne pouvoient pas me rendre criminels. Vous sçavez que je quitai Delie, persuadé qu'elle m'aimoit aussi fortement qu'elle en étoit capable.

En rentrant dans le Palais du Soudan, on me dit qu'il me demandoit. Je me présentai, & il m'annonça avec bonté, qu'il me

donnoit une compagnie de ses gardes avec mille tomins d'appointement. Je le remerciai comme je le devois d'une grace aussi peu attendue, & si peu méritée. C'est à Zelès que vous devez votre reconnaissance, me dit-il; c'est lui qui m'a sollicité à vous accorder cette place, & je ne balance pas à vous en pourvoir, persuadé que votre conduite justifiera mes bontés & la bienveillance du Prince mon fils. Je m'inclinai profondément, & après avoir baisé la robe du Soudan, je me retirai pénétré de reconnaissance pour le Prince Zelès. Je n'avois garde de deviner les motifs de ses bienfaits, & à qui je devois mes remerciements. Les Grands donnent & obligent, & les graces ne leur coutent rien. Mais quelquefois le caprice & les raisons secretes qui les font agir, pourroient servir de prétexte à l'ingratitude.

Dès que le Prince m'apperçut ; point de fadeurs, me dit-il, mon cher Selim ; les amis doivent s'obliger , & sont dispensés de ces froids remerciements qui ne partent jamais du cœur. Je suis plus en état que vous de faire du bien , & je ne serois pas excusable si je négligeois les occasions de servir un ami. Je feray voir à tout l'Univers qu'il ne tient qu'à vous d'être aussy heureux que moi : je n'entendis pas le sens de ces dernieres paroles , & je restay convaincu que la fortune commençoit à se déclarer en ma faveur.

Un jour je ne sçay quel génie me conduisit chez Zulric. Je montai d'abord dans mon appartement, & pressé du désir de revoir ma sœur, je passay dans le sien ; j'entendis à sa porte des soupirs qui me parurent les mêmes que j'arrachois de Delie , quand je lui donnois des

assurances de ma tendresse. Je marchay doucement, je l'apperçus étendue sur ses carreaux, serrant une fille dans ses bras. Cette vision me parut neuve; j'étois sur le point d'éclater de rire, quand Delie s'écria, ha Zelès que tu m'es cher; à ce nom de Zelès, je demeuray interdit. Delie dans ces moments, jetant les yeux du côté où j'étois, fit un cri qui attira les regards de Zelès. Il vint à moi: Selim, me dit-il, il ne tenoit qu'à vous que je vous dusse le bonheur dont je jouis. Vous n'avez pas voulu contribuer à ma félicité, & j'ai cherché à me procurer la satisfaction de voir votre charmante sœur.

J'étois si étonné que ma réponse fut longtems à venir: mais enfin indigné contre le Prince & contre Delie: je lui dis que je n'étois pas surpris qu'il eût désiré voir une sœur que le lui avois dépeinte ai-

nable, & qu'il eût essayé de s'en faire aimer; mais que ce qui cau-
soit mon étonnement, étoit qu'une
sœur que j'estimois, eût assez peu
de vertu pour consentir à son des-
honneur, & à faire mourir de cha-
grin un pere & un frere qui l'aimoit
tendrement.

Je sçais un moyen, me répondit
Zelès, pour arranger toutes choses
selon vos désirs & les miens. Je
solliciterai le Soudan mon pere à
demander Delie à Zulric; mais,
dis-je, au Prince, l'épouserez-vous?
je ne sçai, répondit Zelès embar-
rassé; je ne puis répondre que de
ce qui dépend de moi: je ne vou-
lus en entendre davantage, & je
sortis outré de fureur.

Je gagnai les jardins qui étoient
vastés, je fus plus d'une heure à re-
prendre mes sens: toutes les facul-
tés de mon ame étoient suspen-
dus; & j'étois précisément com-

me un imbécile. Je passai de cet état à une fureur qui pensa me coûter la vie. Je pris dix fois le poignard que je portois à ma ceinture , & je fus sur le point de m'en percer pour me délivrer des maux que je souffrois.

Après ces accès de rage , je tombois dans des intervalles de raison. Mais qu'ils furent courts ! je rentrois bientôt après dans les horreurs de mon désespoir. J'avois parcouru un jardin immense sans m'appercevoir du chemin que j'avois fait ; quand je rencontrai Zulric. Il m'avoua qu'il y avoit un quart d'heure qu'il me considéroit avec étonnement. Ha mon pere , m'écriai-je , que viens - je de voir ? quoi , mon fils , me dit Zulric effrayé ? Delie , lui répondis-je , Delie qui m'étoit si chere , que j'estimois tant ; hé bien demanda Zulric ! Delie , ajoutai-je , s'est deshonorée. Je conta

alors à Zulric ce que je venois de voir ; mon fils , me dit-il , avec plus d'affection que de surprise ; je ne vois que deux remèdes au malheur qui nous arrive. L'un est extrême ; c'est de faire périr votre sœur. L'autre est plus doux & raisonnable ; c'est de me plaindre au Soudan de l'affront que m'a fait son fils. Mais mon pere , dis-je à Zulric , le Soudan commandera à Zelès d'épouser Delie pour réparer le tort qu'il lui a fait. Hé bien , dit Zulric , étonné de mon objection : est-ce que vous ne seriez pas charmé de la grandeur de votre sœur. Aimeriez-vous mieux la voir expirante ? emporté par ma jalousie , je lui dis que j'aimerois mieux qu'elle fût morte. Assûrément vous n'y pensez pas , me répondit Zulric avec douceur ; mon cher Selim , vous poussez le zèle trop loin : l'honneur ne nous prescrit point l'hinu-

manité, quand il y a d'autres voyes pour réparer l'offense.

Je me repentis d'en avoir tant dit : mais j'étois bien pardonnable de n'avoir pas conservé de bon sens dans cette occasion. Hélas à quoi sert-il, quand on a des passions violentes ? si ce n'est à donner des instans de chagrin, & à empêcher aucunes folies.

Zulric m'ordonna de retourner au palais & de ne marquer aucun ressentiment à Zelès : que le lendemain j'aurois de ses nouvelles. Je m'en allay droit à mon appartement, où je m'enfermay bien déterminé de ne point voir Zelès, que Zulric ne m'eût rendu compte de ce qu'il auroit fait. Mais le Prince sçachant mon retour, me vint trouver. Selim, me dit-il, en entrant, votre sœur n'a point voulu s'exposer au ressentiment de son pere ni au votre. Elle m'a engagé à

l'emmener avec moi , & elle est actuellement en sûreté. Zelès , lui dis-je , tout furieux , rends moi ma sœur , ou m'arrache la vie. Point de bruit , me répondit Zelès , Delie n'est plus à toi : elle t'a trahi , elle m'a confié tes secrets. Juge de l'empire que j'ai acquis sur elle. Je sçai que tu l'aimes plus que tu ne devrois , & qu'elle t'aimoit avec la même tendresse ; mais tu est son frere ; tu ne peux faire son bonheur. Ha , dis-je , d'un ton désespéré , je le faisois avant que vous l'eussiez deshonorée. Mais je laverai dans le sang de la perfide sa honte & ses noirceurs. Vos bienfaits , Zelès , sont donc le prix de l'infamie de ma sœur. Ha , gardez-les Je me levois pour sortir de la chambre ; je te perds , me dit Zelès , si tu ne vis tranquillement avec moi , & je te comblerai de biens si tu m'aimes. Qui moi , vous aimer ! m'é-

criai - je , après m'avoir porté les coups les plus cruels.

J'étois assis , & Zelès étoit resté vis-à-vis de moi debout avec une contenance ferme. Le dernier trait qu'il m'avoit dit de l'indiscrétion de Delie , me la fit trouver si méprisable , si ingratte , si coupable ; je vis tant de perfidie dans l'ame de mon indigne sœur , que je me renversai sur ma chaise , & je m'abîmai dans des réflexions cruelles. Zelès me regardoit avec une tranquillité qui m'en donna un peu. Mais voyant que je ne lui disois rien. Selim me dit - il , en me tendant la main , pourquoi me voulez - vous du mal d'avoir trouvé votre sœur charmante & de lui avoir plû. S'il y a quelqu'un de coupable dans tout ceci , c'est votre sœur : je n'ai fait que ce que vous auriez fait à ma place. Vous avez eu tort de lui montrer le plaisir de si près : & c'est

vous seul qui m'avez fait trouver Delie si docile à mes désirs. Vous méritez plus que moi d'être aimé : mais Delie est votre sœur & elle est légère.

Cette réflexion de Zelès & sa modération parvinrent à me calmer. Je levai les yeux sur lui : Ah, Zelès , lui dis - je , je respecte vos vertus : je suis un malheureux qui ne mérite point de vivre avec un Prince tel que vous. Je vous conjure de me laisser aller contre les ennemis du Soudan. Peut-être y trouveray-je des occasions de périr, ou d'acquérir une gloire qui m'est devenue nécessaire : non , me dit Zelès en m'embrassant ; je vous garderai un profond secret sur votre naissance ; & quand je serai maître de vous donner les secours dont vous avez besoin pour remonter sur le trône de vos ayeux , je vous jure de vous servir comme

mon frere & mon ami.

Ce dernier trait du caractère de Zelès me le fit admirer. Je répondis aux marques d'amitié qu'il me donna par des témoignages de la mienne. Je vivray avec vous , mon cher ; ajoûta-t-il , comme j'ai toujours vécu ; quoique vous foyez mon égal , il est de la prudence de ne pas vous donner plus de marques de distinction que je ne vous en ay données jusqu'à ce jour : des déférences plus grandes exciteroient l'envie & vous feroient des ennemis. Mais foyez persuadé de mon attachement pour vous.

Zulric qui n'avoit pas trouvé sa fille chez lui, s'étoit douté que Zelès l'avoit enlevée pour la soustraire à son ressentiment. Plein de son chagrin, il alla le lendemain porter ses plaintes au Soudan. Il est juste, dit le Roi à Zulric, que mon fils répare l'honneur de ta fille, qu'on le fasse venir.

Zelès parut devant son pere en illustre criminel, tenant Delie par une main ; je vous présente mon excuse, dit-il, à son pere. Le Roi la trouva si belle qu'il pardonna à son fils, & lui permit de l'épouser.

Chez les Egyptiens il est permis de prendre autant de femmes qu'on en peut entretenir ; & on les répudie quand on a lieu de s'en plaindre. Zelès ne risquoit rien d'épouser Delie. Il n'avoit que vingt ans ; & l'on ne tarde guères à cet âge à se lasser d'une femme. Les jeunes gens ignorent les moyens pour faire durer longtems la même passion. Ils ne connoissent qu'un seul instant de bonheur, & à force de le répéter, l'inconstance leur devient nécessaire.

Zelès épousa donc ma sœur avec toutes les cérémonies accoutumées. Je la vis avec toute l'indignation ; mais mon cœur ne tenoit pas

pas moins à l'infidèle ; & sa beauté n'avoit rien perdu à mes yeux. Je l'adorois & la méprisois en même-tems. Quel tourment , mon fils ! c'est je crois le plus grand supplice de l'humanité. Mais mon pere , dit Zamor , est-il bien possible d'avoir une passion forte pour un objet méprisable. Oui , mon fils , reprit l'Hermite. Mais c'est quand on a commencé par l'estimer d'abord , on ne prend du mépris pour quelqu'un que par la connoissance de ces vices ou de ses procédés ; & quand on commence à aimer , on ne voit que les charmes & les qualités extérieures. Mais mon pere , répondit Zamor , on prend tous les jours de l'amour pour des courtisanes que l'on connoît pour telles. C'est la sottise & le libertinage qui produisent ces assortiments , répondit l'Hermite. L'amour est un besoin chez nous , mon fils , comme de

boire , de manger & d'agir. C'est un sentiment qui naît avec nous : c'est une partie de notre essence ; la nature nous a formés ainsi ; & je ne sçai si ce n'est pas un crime envers elle que de vouloir mettre des obstacles à ces sentiments. Vous regardez donc la continence , demanda Zamor , comme préjudiciable au bien de l'univers. Sans doute, reprit l'Hermite ; mais elle n'en est pas moins une vertu respectable , quand elle est bien constatée. Car c'est celle qui coute le plus à conserver, puisque la nature se révolte contre tout ce qui met obstacle à ses opérations. Mais la chasteté procure le bien de ceux qui la suivent. Elle est l'amie du repos & de la santé , qui sont les avantages les plus réels dont on puisse jouir. Qui produit donc , demanda Zamor , ces passions prodigieuses qui troublent le sang & la raison. L'amour

propre, répondit l'Hermite. La personne que vous aimez est une grande Princesse qui a de la beauté & de l'esprit : interrogez-vous, & demandez-vous à vous-même si, au cas que votre maîtresse fût aussy-bien une personne du commun avec les mêmes charmes , vous l'aimeriez avec autant d'ardeur. J'aurois peut-être , répondit Zamor, moins de respect ; mais ma passion seroit la même. Voilà justement ce que je voulois que vous me répondissiez , dit le Prince Hermite , votre vanité vous fait donc envisager une préférence flatteuse à être aimé d'une grande Princesse. Malgré votre Philosophie , vous ne pouvez pas vous cacher à vous-même le plaisir délicat que cette idée produit en vous. Je conviens, répondit Zamor, que la nature de mon choix ajoute à ma félicité ; mais ce sont les charmes de la personne que j'aime , qui

m'ont d'abord inspiré ces sentimens délicieux qui font le bonheur de ma vie. Erreur que tout cela , répondit Selim ; vous avez d'abord senti pour votre maîtresse ce que tous les hommes ressentent à l'aspect d'une belle femme. Vous avez éprouvé des mouvements qui sont naturels à tous les hommes & rien de plus. Mais depuis que vous avez mis votre gloire à toucher cette Princesse ; vous êtes parvenu à lui plaire , & trouvant en elle tout ce qui pouvoit flatter votre vanité , vous vous êtes imaginé devoir à son mérite l'augmentation de votre amour , & c'étoit à vous-même que vous en étiez redevable. C'est de notre amour propre que procedent nos plaisirs les plus vifs. Toute femme qui est en état d'honorer son Amant , par son mérite ou par son rang , est presque sûre de le captiver , si elle ne le subjugue ; & les

femmes galantes en s'avilissant , perdent les moyens de rendre leurs Amants fidèles. Comment expliquerez-vous, demanda Zamor, l'amour étonnant que de belles femmes ont pour des hommes indignes d'elles ? c'est, reprit l'Hermite, que la nature trouve son compte dans leur choix ; & que ces mêmes femmes ne connoissant d'autres plaisirs que ceux que leur suggere l'instinct le plus grossier, ne voyent dans leurs Amants que les qualités qui sont conformes à leurs goûts. J'avoue, mon pere, répondit Zamor, que mon peu d'expérience m'avoit empêché de réfléchir mûrement sur cette matiere. Je ne sçavois pas me devoir à moi-même une partie de mon bonheur. Quand vous aurez repassé dans votre esprit, reprit l'Hermite, les plaisirs que vous avez goûtés, vous conviendrez mieux encore de la justesse de mes remarques.

Je ne fus pas plutôt mécontent de l'amour, continua Selim, que je tournai toutes mes idées du côté de la gloire. Il me sembloit que je ne pouvois me consoler de la perte de Delie que par des entreprises glorieuses ; je m'en ouvris à Zelès qui les approuva. Ce Prince étoit né avec autant d'ambition que moi. Il brûloit du désir de régner, & son pere le menaçoit de le faire attendre longtems après sa Couronne. Mon cher Selim, me disoit-il quelquefois; ne commanderay-je jamais, & obéiray-je toujours, je soupirois, & ne lui répondois rien.

Je m'étois livré à l'étude pour me distraire de mes tristes idées, j'avois pour toutes les sciences un goût décidé que j'avois cultivé dès l'enfance ; & je puis dire qu'à vingt ans que j'avois alors, je sçavois beaucoup. Je m'étois fait chez Zulric un cabinet où j'avois rassemblé

tous les bons Auteurs que j'avois pû trouver : je parlois fort bien le Grec & l'Arabe , & je l'entendois encore mieux.

Je me dérobois tous les jours pendant quelques heures pour aller chez Zulric ; je parcourois tous les lieux où j'avois reçu quelques marques de tendresse de mon infidelle sœur. Son souvenir m'arrachoit des larmes ; mais je trouvois une sorte de douceur à les répandre. Je tombois alors dans une rêverie profonde où Zulric me surprenoit quelquefois. Il ne concevoit rien à mon chagrin & ne soupçonnoit pas que mon ambition pût en être la cause.

Un jour il me demanda d'un air sévère , & en fixant sur moi des regards appliqués, ce que j'avois ? rien, mon pere, lui dis-je , qu'une mélancholie qui me dévore depuis longtems, & dont j'ignore la source.

Me la confessez-vous si je la devine, repartit Zulric ? Quelle raison aurois-je de vous cacher mes sentiments ; lui répondis-je ; vous me promettez donc de la sincérité ? Selim , me demanda - t - il ? je lui protestai que j'en aurois toujours avec lui. Hé bien , reprit - il , vous aimez Delie ; voilà le sujet de votre tristesse & de vos fureurs. Ha ! que me dites-vous , mon pere , m'écriai - je ? me soupçonneriez-vous ? Je ne soupçonne rien, répondit Zulric ; vous l'aimez ; j'en suis certain. Votre fureur après avoir trouvé Délie entre les bras du Prince , m'a ouvert les yeux sur ce qui se passoit dans votre ame. Je ne vous accuse pas d'avoir fait partager votre foiblesse à votre sœur : je vous crois trop vertueux pour avoir abusé des droits que vous donnoit auprès d'elle votre qualité de frere ; mais , mon cher , Selim , il faut

faut vaincre ce malheureux panchant; & c'en'est que par un autre amour que vous pourrez recouvrer votre tranquillité. Je bénis le Prophète d'avoir préservé votre sœur du poison fatal qui coule dans vos veines. Il est plus aisé, ajoûta Zulric, de surmonter une passion sans retour; & si votre sœur eût payé votre amour par le don de son cœur, vous étiez perdu tous les deux. La circonstance la plus critique pour la vertu est de fuir au bonheur assuré.

Il m'avoit pris pendant le discours de Zulric un saisissement qui ne me permit pas de lui répondre. J'étois désespéré que le vertueux Zulric eût pénétré mes sentiments: je pris le parti le plus sage, & celui qui convenoit le mieux à ma sincérité; ce fut de changer de conversation. Zulric qui ne vouloit point augmenter mon embarras, se

prêta de bonne grace à m'en tirer. Il me conseilla de renoncer aux projets de grandeur que j'avois formés & de m'attacher au Soudan & à Zelès. Il m'assura que par ce moyen ma vie ne couroit aucuns dangers, & que si jamais le Grand Seigneur apprenoit qu'il y eût un Prince échappé de sa maison à la Cour d'Egypte, il me demanderoit immanquablement, & que j'aurois le sort de mes freres & de mes neveux.

Ces sages conseils ne firent point d'impression sur moi : je voulois tenter la fortune, & je ne differay que jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion favorable de me faire connoître : je brûlois d'ambition, & il n'y avoit qu'un amour heureux qui eût pu assoupir en moi cette passion.

Je continuay d'aller chez Zulric toutes les fois que je pouvois me

dérober sans manquer à mes devoirs ; un jour je m'endormis de fatigue & d'ennuy , je fus réveillé par les caresses d'une femme : mais je demeuray convaincue de ma bonne fortune en reconnoissant celle qui me l'offroit. C'étoit Aza , cette même esclave que Zulric avoit achetée pour moy & que je lui avois cédée. Quoi ? lui dis je, vous trompez Zulric ; votre maître qui vous comble de biens & qui vous a promis la liberté ? Oui , me dit-elle , & je vois bien que je ne le trompe que pour un ingrat. Mais j'ay choisi entre la mort & l'espérance de vous rendre sensible. Selim , je ne survivray point à votre indifférence.

Aza étoit à genoux devant moy les yeux baignés de larmes : elle étoit jeune , belle ; je n'avois que vingt ans & je n'étois pas un tigre. Je fis relever Aza pour prendre sa

place ; j'oubliai Zulric , Delie & moi-même pour ne penser qu'à mes désirs. L'emportement d'Aza & sa passion ne me laisserent pas le tems de réfléchir sur la trahison dont je me rendois coupable.

Après deux heures d'entretien , Aza s'arracha de mes bras , & entra dans ceux de Zulric ; quand je fus seul, je me mis à considérer mon aventure ; j'étois étonné de me trouver de l'intérêt pour une femme que je n'avois regardée quelques heures auparavant qu'avec une profonde indifférence. Je crois , mon fils , que la possession ne nous détache d'une femme que par l'habitude ou par des découvertes capables de refroidir. La beauté dans sa perfection a des droits incontestables sur nos cœurs , & tant que l'habitude n'a pas rallenti les désirs , une femme doit en inspirer. Quand on voit dans les commencements

d'une possession un amant ou un époux se rebuter, & tomber dans la froideur, il y a une conséquence très juste à en tirer : c'est que la femme ou la maîtresse a des imperfections qui font fuir l'amour & les désirs. Vous prendriez donc volontiers , reprit Zamor , une veuve dont le mari auroit été l'amant pendant longtems. Il n'y a point à balancer, répondit l'Hermite ; indépendamment des beautés extérieures dont je serois sûr, je serois encore plus certain des qualités du caractère. C'est-à-dire , ajouta Zamor, que vous jugeriez du mérite d'une femme sur la constance de son amant. Oui, sans doute , répondit l'Hermite , & cette preuve n'est pas équivoque.

Je revins au Palais d'un air si occupé & si distrait, que Zelès ne put s'empêcher de m'en demander la cause. Je viens, lui dis-je, de ca-

resser une belle personne. L'est-elle autant que Delie , me demanda Zelès ? Ah mille fois plus , lui répondis - je. Vous n'y pensez pas Selim , reprit le Prince ; votre sœur est ce que la nature a jamais formé de plus beau. Delie , continuay - je , un peu ému , est fort aimable ; mais la personne dont je vous parle est incomparablement plus belle , & je ne doute point que je m'y attache sérieusement. Je le souhaite , reprit Zelès , & nous changeâmes de discours.

Le Prince ne fut pas plutôt seul avec Delie , qui lui raconta mon aventure. Elle sçavoit que je ne sortois jamais que pour aller chez Zulric , elle se douta de l'objet qui occupoit mon cœur , & par une bizarrerie ordinaire à son sexe , sa tendresse pour moy se réveilla. Zelès devint son tyran par l'opposition constante qu'il mettoit aux dé-

sirs qu'elle avoit de me voir. Il s'aperçut de son indifférence , & m'en parla comme d'une chose qui le chagrinoit. Je lui répondis qu'il ne falloit pas compter beaucoup sur le cœur de Delie ; il ne pouvoit se persuader qu'elle en aimât un autre ; & elle m'avoit trop complètement sacrifié pour croire que je lui fusse encore cher , & qu'un cœur qu'on m'avoit ôté volontairement , me fût rendu sans le vouloir. Qu'il connoissoit peu les femmes : Delie lui demanda la permission de me voir ; il me le dit , & je ne voulus pas y consentir. Il attribua ce refus à l'indiscrétion de ma sœur sur les secrets de ma naissance ; & il me dit qu'il falloit lui pardonner cette confiance , d'autant mieux qu'elle n'avoit point eu & n'auroit point de mauvaises suites. Enfin il me pressa si fortement que je consentis à la voir.

Dès qu'elle m'aperçut, elle se mit à pleurer, & me demanda pardon mille fois de sa légèreté, qu'elle rejetta sur l'ambition qui lui avoit fait d'abord envisager Zelès comme un Prince qui pouvoit devenir son époux. Mon cœur fut inébranlable pendant quelque tems ; je lui parlay avec un sang-froid qui la désespéra. Vous aimez Aza, me dit-elle ; voilà le sujet de votre froideur pour moi. Mais je prendray soin d'avertir mon pere de votre trahison. Je voulus la dissuader de cette découverte. Non non, reprit-elle, n'espérez pas m'en imposer. Rendez-moy votre cœur, où je vous perdray avec cette indigne rivale. Il falloit le garder, lui dis-je, quand vous le possédiez. Si Aza est dans l'esclavage, sa tendresse & ses charmes la mettent au-dessus des Princesses qui s'avilissent par leurs perfidies. Si vous ne m'a-

viez pas sacrifié , jamais je n'eusse aimé d'autres femmes que vous. Mais vous m'avez abandonné , trahi ; vous avez abusé de la confiance d'un frere qui vous adoroit , qui avoit déposé dans votre sein les secrets les plus importants , qui vous avoit confié sa vie , sa fortune & son bonheur. Ingratte Delie , sœur perfide , ne comptez plus sur mon estime : je n'en auray jamais pour vous. Ecoutez - moi Selim , me dit-elle , ne vous reste-t-il plus rien dans le fond de votre cœur pour votre malheureuse sœur ? Ne songez-vous plus au tems où toute entiere à vous , je ne respirois que pour vous accabler des preuves de la plus vive tendresse , vous m'eussiez séduite , si vous l'eussiez voulu , tant je vous aimois.

Delie voyant que ce souvenir m'attendrissoit , continua sur le même ton. Ce son de voix qui m'avoit

si fort touché autrefois se fit sentir de nouveau dans mon ame. Ce trouble dangereux qui m'avoit séduit ; recommençoit à m'enyvrer , quand Zelès entra. L'émotion qu'il remarqua sur nos visages , lui fit croire que nous avions eu une explication vive : nous nous entretenmes encore quelques moments ensemble , après quoi nous sortîmes Zelès & moy.

Quand nous fûmes seuls , il me demanda si j'avois pénétré les raisons que Delie avoit de le traiter avec tant d'indifférence ; je lui dis que ce changement étoit l'effet de son caractère , que je ne trouvois d'autre remède à ses caprices que de lui donner de la jalousie.

S'il ne falloit que rendre Delie jalouse , répliqua-t-il , j'ay de quoi l'allarmer beaucoup. On m'amena hier au soir , une jeune personne qui revenoit du bain , & qui est

d'une beauté éclatante. Elle n'a fait aucune difficulté de suivre les personnes qui lui ont proposé de venir au Palais ; & il me paroît que je n'auray pas beaucoup de peine à la déterminer à rester avec moy, je vous en ferois présent , ajouta Zelès, si je ne sçavois que vous êtes occupé ailleurs ; mais je me serviray de cette femme pour réveiller Delie de son assoupissement.

On me vint avertir que Zulric me demandoit ; je courus pour le voir, & je le trouvay avec un visage qui m'annonçoit quelque nouveau chagrin. Selim, me dit-il, en s'asseyant , Aza que j'aimois avec tant de violence. Eh bien, lui dis-je, tout ému, que lui est il arrivé ? elle me quitta hier, me répondit Zulric pour aller au bain, & n'est point revenue ; je l'ay fait chercher inutilement ; elle & l'esclave qui la suivoit, ont disparu sans que je

puisse en apprendre aucunes nouvelles. Je venois vous demander si par hazard vous n'en auriez pas appris. Vous me surprenez, mon pere, dis-je à Zulric. Aza est belle : quelqu'un l'aura vûe & l'aura fait enlever. Mais je crois que je ne tarderay pas à vous tirer de peine. Je vous quitte pour m'éclaircir à ce sujet, & si je ne me suis pas trompé, je vous avertiray avant la nuit. Zulric me quitta pénétré de douleur.

Je me rendis chez Zelès, & je lui dis que la personne dont il m'avoit parlé, étoit une esclave que mon pere aimoit ardemment. Hé bien, je lui renverray, répartit Zelès. Mais auparavant n'abusez pas, lui répondis-je, du pouvoir que sa démarche vous donne sur elle ; & rendez cette esclave à Zulric. Vous ne l'avez donc pas vûe, me dit Zelès ? car votre pro-

position n'est pas supportable. Pardonnez - moi , lui dis - je , je sçais qu'elle est jolie. Comment jolie ? reprit le Prince , vous ne la connoissez point. C'est la plus belle femme du Caire. Je ne l'ay jamais regardée , répliquay - je , que comme l'esclave de Zulric ; & Delie m'avoit si fort accoutumé aux prodiges de la nature , qu'Aza me paroïssoit fort ordinaire. Selim me dit, Zelès , vous parlez de cette esclave comme un homme qui en feroit jaloux ou dégoûté. Pour moy qui ne suis ni l'un ni l'autre , & qui n'ay jamais rien vû de si beau , je compte ne pas la renvoyer à Zulric mécontente de moy. Vous ferez discret , & moy je vous donne ma parole que demain avant le coucher du soleil , Zulric reverra sa chere Aza à peu près la même qu'elle étoit , quand elle sortit de chez lui. Mais , lui dis - je , si vous n'en êtes

pas amoureux , il vous est facile de faire un effort de générosité , & de sacrifier votre fantaisie à un ami qui vous demande Aza à titre de présent. Selim, me dit , Zelès , vous poussez bien loin l'amitié que vous avez pour Zulric. Mais en ne lui disant rien , ce sera tout de même.

Voyant donc que je ne pouvois vaincre le Prince sur son penchant, je pris le parti de faire dire à Zulric qu'Aza avoit été enlevée , & que j'avois interposé l'autorité du Prince pour la lui faire recouvrer, & qu'elle lui seroit rendue le lendemain. Je me garday bien de lui dire les raisons qui causoient ce retardement.

Je tentay encore de persuader à Zelès de laisser partir Aza telle qu'elle étoit venue ; mais j'avois affaire à un jeune homme dont les passions étoient violentes , & qui n'étoit pas dans l'habitude de les

contraindre. Ainsi je n'en obtins rien. Je cachay soigneusement à Zulric l'infidélité d'Aza , & il la reprit deux jours après avec les transports de la joye la plus vive. Mais il forma seulement la résolution de ne plus la laisser sortir.

Les infidélités que j'avois essuyées successivement , me dégouterent du commerce des femmes. J'étois né trop tendre & trop délicat pour me soucier de les posséder sans amour. Je me livrai donc entièrement à l'étude ; & j'offris au Prince de l'instruire de ce que je sçavois. Il accepta mes offres , & en moins de cinq années il en sçut autant que moy.

Zelès avoit eu pendant cet intervalle autant d'intrigues qu'il avoit pû. Je vois rarement Delie ; je ne voulois pas rallumer un feu prêt à s'éteindre , & dont les étincelles me causeroient encore du cha-

grin ; gênée comme ma sœur l'étoit, son inconstance ne trouvoit point d'objets sur qui s'exercer, & ne voyant plus dans Zelès le même empressement, sa tendresse pour moy avoit pris de nouvelles forces. J'employay ma raison pour la guérir d'une passion qui faisoit son malheur : mais la raison est bien foible contre un tempéramment impétueux. Aussi me disoit-elle, souvent, que je ne m'étois pas servi autrefois des maximes que je lui debitois alors pour la convaincre de la passion que j'avois eue pour elle. Il n'y avoit point de réplique à ce raisonnement, & je convenois en moy-même qu'il étoit aisé de montrer de la vertu quand on n'aimoit point.

Je commençois à respirer quand je fis la connoissance d'une veuve. Je reconnus en elle de ces beautés de caractère qui font prendre de
ces

ces sortes d'attachements d'autant plus solides , que ce n'est qu'aux charmes de la figure qu'ils doivent leur naissance. Chaque jour ma tendresse prenoit de nouvelles forces. Kiosen joignoit à beaucoup d'esprit une ame délicate & sensible ; ces qualités sont si rares chez les femmes , que je regardois Kiosen comme un prodige. Beaucoup d'élevation & de générosité rendoient sa société précieuse. Je débutay avec elle par lui marquer le respect que je croiois devoir à son mérite ; elle étoit riche ; sa naissance pouvoit aller de pair avec celle du fils de Zulric , & on n'ignoroit que je ne l'étois pas.

Je ne sçay pourquoi Kiosen fut flattée de ma conquête ; mais je m'apperçus qu'elle prenoit quelques soins de me plaire , & je n'en négligeois aucuns pour me rendre agréable à ses yeux. Elle m'écou-

toit souvent avec cet intérêt que l'on prend à ce qu'on aime, ou à ce que l'on veut connoître; c'est-à-dire qu'elle m'étudioit, & je crus remarquer que ces découvertes m'étoient favorables. Je cherchois souvent dans ses yeux à m'instruire aussi de ses sentiments. Dieux ! qu'elle les avoit beaux ! je n'en ay jamais vû de semblables à personne. Que d'expression ! que d'esprit ! son ame y étoit peinte & l'on auroit volontiers conversé avec eux seuls. Elle avoit des graces, de la noblesse dans le geste & dans la figure, la plus belle taille du monde ; cet embonpoint aimable qui n'ôte pas la légereté & qui donne cette fraîcheur, sans laquelle les femmes ne sont jamais bien, la bouche & les dents admirables. Enfin Kiosen avoit de quoi rendre un sot fort amoureux, & enforceler un homme d'esprit.

Je lui disois quelquefois que je l'aimois , avec la naïveté d'un enfant ; elle me répondit avec la même ingénuité. Cet aveu ne me fit rien demander qui pût offenser Kiosen. Mes vûes étoient plus étendues : j'aspirois à la qualité de son époux , & je lui proposay ma main. Elle me demanda si je croiois qu'elle pût faire mon bonheur : je lui répondis sans hésiter qu'elle seroit à coup sûr ma félicité. Elle m'assura qu'elle seroit à moy quand je lui aurois fait serment de ne point user du privilége du país qui permettoit à un homme d'avoir plusieurs femmes , qu'elle ne vouloit partager ni mon cœur ni mon lit avec un autre. Je lui fis sentir que mon penchant condamnoit cet usage , & que je ne la suivrois jamais.

Je parleray à Zulric de ce mariage , il l'approuva dans l'espérance que Kiosen me feroit renoncer

aux idées d'ambition qu'il me soupçonnoit de conserver. Il se trompoit : depuis que j'aimois Kiosen, j'avois totalement oublié que j'étois frere de Soliman, & je ne m'en reffouvenois que pour préparer à Kiosen quand je serois son époux, le plaisir délicat de lui dire de qui je tenois le jour.

Je demanday l'aveu du Soudan pour mon mariage ; il me le donna & y ajouta de très magnifiques présents pour Kiosen. Mon mariage fut célébré avec tout l'éclat & la pompe imaginables. Le Prince Zèlès en fit les honneurs, avec une amitié qui redoubla encore mon attachement pour lui.

Delie en perdant l'espérance de me ravoir, se consola comme elle put, & me marqua depuis ce tems beaucoup de haine. Je fus assez simple pour me chagriner de ses duretés. Mais je trouvois dans Kio-

fen le remede à tous mes maux ; & je lui montray toute la tendresse qu'elle m'avoit inspirée. Mon secret devenant le sien , je lui confiai l'histoire de ma naissance ; je m'apperçus qu'elle n'étoit pas peu flattée d'être unie à un Prince qui peut-être un jour la feroit monter au suprême rang.

Je demeurois depuis mon mariage dans le Palais de Kiosen , je n'avois voulu rien changer dans sa façon de vivre , elle jouissoit de la même liberté qu'auparavant , & Zelès devint fort assidu chez moy. Je ne m'en allarimay point , persuadé de la tendresse de Kiosen & de l'amitié du Prince.

La guerre se déclara un an après entre le Grand Seigneur & le Soudan. Le Prince Zelès eut le commandement de l'armée : je saisis enfin cette heureuse circonstance pour me faire connoître.

Nous partîmes ensemble pour nous rendre sur les frontieres. Zelès me dit qu'il falloit profiter de l'occasion de cette guerre pour tenter les moyens de m'élever, & que la circonstance étoit la plus favorable du monde pour faire valoir mes droits. A peine fûmes-nous arrivés à où étoit le rendez-vous general , que Zelès déclara que j'étois fils de Selim premier & frere de Soliman. Cette nouvelle fit un grand bruit dans notre armée, & passa bien-tôt dans celle des ennemis. Soliman en fut allarmé, & commanda aux Officiers de m'observer. Ensuite voyant que ces bruits s'accréditoient , il me fit proposer de prouver ma naissance, mais je me souvenoit encore du sort de Bajazet & de mes autres freres.

Soliman vouloit depuis long tems joindre à l'Empire Ottoman

une partie de l'Egypte. Il menaça le Soudan d'exterminer tout ce qui s'opposeroit à ses desseins , s'il ne lui livroit sur le champ l'imposteur qui osoit se dire le fils de Selim.

Le Soudan fit réponse qu'il avoit toujours ignoré que Selim qu'il croioit fils de son Bey fut frere de Sa Hauteffe, qu'il examineroit les choses de plus près , & qu'il lui donneroit à cet égard toute la satisfaction qu'il pourroit exiger de lui.

Il envoya chercher Zulric à qui il commanda de lui dire la vérité sur ce qui concernoit ma naissance. Zulric parla au Soudan avec fermeté, & lui répéta ce qu'il avoit appris de ma mere. Peu s'en fallut que le Soudan ne fût un crime à Zulric de son secret. Il lui demanda pourquoi il ne l'avoit point averti que ma mere fût une Sultane échapée du Sérail. Zulric lui répondit que ma mere ne lui avoit con-

fié ces secrets qu'après son mariage & sous des serments qu'il ne lui étoit permis de violer que dans le cas où il se trouvoit alors. Quelle preuve me donneras-tu, demanda le Soudan, de la naissance de Selim ? les choses que sa mere apporta du Serail, lui répondit Zulric. Le Soudan persuadé de la vérité, sur ces marques dépêcha un courrier à Soliman, & lui détailla jusqu'aux moindres circonstances de toute cette affaire.

Soliman ne douta plus que je ne fusse un jour son concurrent, & qu'au moindre mécontentement les troupes ne me fissent servir de prétexte à une révolte & peut-être à le déposer. Il me destina donc comme une victime qu'il devoit encore immoler à sa tranquillité.

Les Janissaires qui avoient adoré Selim premier, apprenant qu'il y avoit un Prince de son nom dans l'armée

l'armée du Soudan , demanderent hautement à me voir ; je me montray & je manquay perdre la vie. Un parti ennemi m'enveloppa , & sans Zelès qui vint me dégager , j'aurois péri infailliblement. Je fis des prodiges de valeur qui donnerent de si hautes idées de moy aux Janissaires , qu'ils en vinrent à une révolte. Cette troupe mutinée fit mon malheur en se déclarant pour moy ; elle outra Soliman qui mit ma tête à prix , & déclara qu'il mettroit tout à feu & à sang , si l'on ne me livroit entre ses mains. Le Soudan intimidé , envoya secrètement un ordre au Prince son fils de me livrer à Soliman.

Zelès vint dans ma tente les larmes 'aux yeux. Selim , me dit-il , sauvez-vous : voyez vous-même les ordres que je viens de recevoir de mon pere. Si vous différez de fuir , je ne seray plus le maître de

Part. II. L

défendre vos jours. Allez , sage Selim , vivre inconnu parmi des peuples plus doux ; & quand je seray sur le Thrône , comptez sur mon amitié & sur mes services. Chargez - vous donc de Kiosen , dis-je au Prince , pénétré de douleur ; elle mourra de regret de ma perte. Soyez tranquille , me répondit Zelès avec assurance , votre femme a de l'esprit & de la fermeté ; elle s'en servira dans cette occasion cruelle. J'embrassay Zelès tendrement , & je sortis du camp sans scavoir de quel côté je tournerois mes pas.

Je gagnay Alexandrie en suivant des chemins détournés. J'y pris l'habit que vous me voyez , & je ne l'ay point quitté depuis. Je me rendis au Caire pour y prendre quelque argent & pour voir encore une fois Kiosen. Je risquois beaucoup de me présenter chez moi. Mais

que ne fait-on pas pour voir ce qu'on aime ? Je ne pouvois me résoudre à m'éloigner sans me procurer la satisfaction de me trouver encore une fois dans les bras de Kiosen ; je la demanday & l'on m'introduisit près d'elle sans avoir été reconnu d'aucun de mes domestiques.

Quand Kiosen eut jetté les yeux sur moy , elle fit un cri de surprise , & me demanda froidement pourquoi j'avois hasardé de venir au Caire , & si je comprenois bien tout le danger auquel je m'exposois.

Je ne pouvois revenir de l'étonnement où me jetta la réception de Kiosen : je lui dis que sans elle je serois en sûreté , & que c'étoit pour lui dire peut-être un éternel adieu que je risquois ma vie. Elle répondit mal aux marques de ma tendresse ; pénétré de mes chagrins,

L ij

je passay dans un cabinet pour cacher mes larmes, & pour me munir des choses nécessaires à mon voyage; je pensay mourir de rage quand j'apperçus sur une table plusieurs lettres de Zelès. Je m'en saisis; Kiosen voulut me les arracher; mais elle n'en eut pas le tems. Je me contentay d'en parcourir quelques lignes, qui ne me laisserent aucun doute sur l'infidélité de Kiosen : dans l'égarement où me jetta cette découverte, je tiray mon poignard, & courant sur cette malheureuse comme un forcené, je l'atteignis, lui en donnay plusieurs coups & la laissay étendue sur son plancher. Ensuite je courus chez Zulric à qui je racontay en deux mots ce que je venois de faire. Il en fut si épouvanté, qu'il me dit de méloigner promptement du Caire, Il me donna une somme d'argent assez considérable, & je partis.

Je pris le chemin de l'Arabie ; je parcourus une partie de la Barbarie , & ne me trouvant bien dans aucun endroit , je me déterminay à revenir sur mes pas & à passer en Perse. Enfin après avoir erré long-tems de climats en climats , je suis arrivé dans cette solitude où j'ay fixé ma demeure.

Un jour j'arrivay dans cette forêt où vous avez rencontré mon faon. Le soleil étoit prêt à se coucher : je trouvay cet endroit si beau que je résolus d'y passer la nuit ; je m'arrangeai commodément , & je ne tarday pas à m'y endormir.

J'apperçus le lendemain un chevreuil qui gagnoit cette roche ; je le suivis ; il entra dans cette espece de grotte qui fait maintenant ma cabane. Je trouvay cet antre plus commode que la forêt , & je résolus d'y passer quelques jours. Je montay avec beaucoup de difficulté

à l'extrémité du rocher ; & je fus bien surpris d'y rencontrer un terrain plat & uni , bordé d'arbres , de rochers & de précipices , & inaccessible par-tout , excepté par le côté où j'y étois monté , que j'ay rendu avec le tems plus praticable qu'il ne l'étoit. L'idée me vint tout-à-coup de me fixer dans cette retraite. Je parcourus des yeux les environs , & j'aperçus une Ville dans le lointain. Je m'y rendis le lendemain afin d'y acheter les provisions nécessaires pour vivre dans cette habitation. Je suis parvenu au bout d'un an de séjour , à y avoir toutes mes commodités. On me connoît dans la Ville , & j'y suis regardé comme un saint Religieux Mahométan qui contribue par mes prieres à la félicité de toute la contrée. Il y a même des habitans qui croient que je suis un émissaire envoyé du Ciel par le

Prophète. Si je demandois un azyle, on m'en donneroit un. Mais je suis heureux ici, & j'y finiray mes jours. Quand je sentiray le poids de la vieillesse, je prendray un domestique fidèle pour suppléer à mes forces.

Il étoit si tard quand le Prince Hermite eut fini son récit, qu'il fallut gagner la cabanne sans faire de réflexions sur ce qu'il n'avoit appris. Zamor lui demanda seulement s'il n'avoit pas été curieux d'apprendre si Kiosen étoit morte des coups qu'il lui avoit portés. Il répondit à Zamor qu'il avoit fait plus; qu'il avoit repassé au Caire pour venir en Perse; qu'il y avoit appris que Zelès l'avoit épousée & renfermée dans son Sérail. Que Zulric avoit repris Delie, & chassé Aza; que le Soudan se méfiant de l'ambition de son fils, le retenoit dans une espece de prison, & ne

lui permettoit pas de sortir du Palais. Je ne sçai, ajoûta Selim , ce qui s'est passé dans cette Cour depuis mon séjour ici.

Ils rentrèrent dans la cabanne où ils souperent comme la veille. Zamor remarqua seulement que le récit de son hôte lui avoit donné de la mélancolie ; il essaya de l'en tirer, en luy demandant s'il étoit bien persuadé que toutes les femmes fussent des perfides. Oui, reprit l'Hermite ; vous avez vû comme elles m'ont traité. De trois que j'ai chéries , pas une ne m'a été fidelle. Il faut que le mérite n'y fasse rien , reprit Zamor, puisque vous n'avez pas été heureux. Ce que vous me dites d'obligeant, répondit l'Hermite, ne me déguise pas mes fautes. Vous êtes plus malheureux que coupable, répliqua Zamor. Il y a des événemens qui ne nous laissent pas la liberté de ré-

fléchir sur les suites de notre conduite. Un autre eût peut-être poussé plus loin la séduction de sa sœur ; & vous êtes moins coupable d'un feu qui s'est allumé dans votre cœur sans que vous vous en apperçussiez. L'assassinat de Kiosen est l'effet d'un cœur pénétré de jalousie ; on oublie ce qu'on fait , quand on est possédé de cette passion. L'action de votre vie la moins excusable , c'est d'avoir profité des faveurs d'Aza ; & je conçois qu'à l'âge que vous aviez alors , il n'étoit gueres possible de refuser des plaisirs qui s'offroient à vous , & qui étoient aussi séduisants que ceux que vous m'avez peints. Je n'ay qu'une seule question à vous faire. Quelle est la circonstance de votre vie qui vous a donné le plus de remords ? C'est , reprit l'Hermite , celle d'avoir appris à ma sœur à connoître l'amour. Il est certain que si Delie eût ignoré

les douceurs attachées à l'union de deux cœurs, elle n'eut jamais cédé à Zelès. Mais je lui avois fait sentir une partie des charmes de l'amour. La curiosité aidée de l'ambition lui fit trouver dans Zelès un Amant aimable; & elle prit pour lui un de ces goûts vifs & passagers qui font faire tant de chemin aux femmes. Vous n'avez donc point eu de regret, demanda encore Zamor, du meurtre de Kiosen : non répondit l'Hermite. Plus on a estimé une femme, plus on se sent outragé, quand elle nous manque aussi essentiellement. Je ne vis plus dans Kiosen qu'une femme fausse qui s'étoit servi de son esprit pour me tromper plus sûrement. Son infidélité détruisit à l'instant dans mon ame toute l'impression de ses charmes & de mes violences. Il ne me reste plus que des tressaillemens d'horreur, quand je me rappelle l'instant

où je la vis terrassée par mes coups. Cette image est présente à mon imagination ; mais elle n'excite en moy aucuns remords. Zelès m'a paru depuis le plus fourbe de tous les hommes par la façon dont il conduisit son intrigue avec Kiosen. Il me fit payer bien cher les services qu'il m'avoit rendus. Enfin je dois une partie de mes malheurs à ma simplicité & à ma foiblesse pour Kiosen. Car tous ces accidents ne fussent pas arrivés sans doute , si j'avois renfermé ma femme comme le font toutes celles d'Egypte, au lieu de la laisser vivre sur sa bonne foy comme je fis.

Ils se couchèrent, & Zamor dormit avec une assurance qui étoit augmentée de beaucoup depuis qu'il sçavoit les aventures de son hôte. Le lendemain il lui promit de lui faire à son tour le récit des siennes qui n'avoient rien d'intéressant.

tant que sa tendresse pour une Prin-
 cesse, qu'il avoit eu le bonheur de
 toucher, & dont le retour faisoit
 toute sa consolation. Nous verrons
 si vous avez été plus heureux que
 moi, dit l'Hermite. J'ai été au
 moins plus sage, reprit Zamor en
 riant, & peut-être dois-je à ma per-
 sévération le peu de reproches que
 j'ai à me faire. Ce que vous me di-
 tes-là, n'est pas juste, reprit l'Her-
 mite; il faudroit vous être rencon-
 tré dans les mêmes circonstances
 que moy pour sçavoir ce que vous
 auriez fait. Vous n'avez point eu de
 sœur jeune, belle, vive, spirituelle
 & emportée comme la mienne.
 Non, dit Zamor; mais j'ai trouvé
 plus; je pouvois, sans blesser les
 préjugés, profiter d'une bonne for-
 tune Royale. Avez-vous eu, de-
 manda l'Hermite, des esclaves
 charmantes à vos genoux, qui vous
 demandassent comme une grace de

les recevoir dans vos bras ? Non , dit Zamor ; mais il dépendoit de moi de faire la cour aux plus belles femmes d'Hispaham ; j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de ne point me mettre dans le cas de manquer à ma Princesse. Vous en êtes bien plus heureux , reprit l'Hermite , d'avoir voulu faire le vertueux à contretens ? mais je vous attends à votre retour à la Cour. Si jamais vous épousez la personne que vous aimez , peut-être vous souviendrez-vous de Selim & de Kiosen. Ah Dieu ! quelle prédiction me faites-vous ? répondit Zamor. Ce sont , répliqua l'Hermite , de ces pronostics que l'expérience me suggere , & qui ne se réaliseront peut-être que trop avec le tems.

Nos deux Solitaires se couchèrent , s'endormirent , & le lendemain recommencerent leurs mêmes occupations. Zamor qui de-

voit son histoire à l'Hermite , lui proposa d'aller promener dans la forêt. Ils en prirent le chemin , choisirent un gazon élevé pour s'asseoir ; & Zamor commença ainsi l'histoire de sa vie.

Je suis né à Hispaham d'un pere qui possédoit la premiere charge de la Cour , la confiance de Tacma , fils de Shak - Abas , si connu & si célèbre par sa sottise & dont tous les historiens ont écrit. Tacma n'avoit pas plus d'esprit ; mais il étoit moins déraisonnable que son pere. Il entendoit au moins raison quand on s'avisoit de lui parler à sa mode : & quoique sa gaieté fût continuelle , il y avoit des moments où il ne rioit pas. C'étoit justement le tems que ses Ministres choisissoient pour l'entretenir des affaires les plus importantes de l'Etat.

Mon pere sçut adroitement mé-

nager sa faveur ; & parvint à gouverner la Perse ; Tacma avoit le titre de Roi & mon pere en avoit l'autorité. Il ne se servit cependant de sa puissance & de son crédit que pour faire du bien , & il emporta en mourant la vénération publique. On a même fait élever des obeliskes en son honneur aux environs d'Hispaham. On lui rendit tant qu'il vécut les honneurs dûs à la douceur de son ministère , & après sa mort on lui dressa des monuments pour conserver à la postérité la mémoire de ses belles actions. Ce qui vous surprendra , c'est que mon pere n'avoit pas infiniment d'esprit ; toute sa capacité consistoit dans une dissimulation profonde qu'il avoit acquise par l'habitude de vivre à la Cour. L'étude de la politique lui avoit donné une finesse que bien des gens prennent pour de l'esprit , & qui n'est pourtant que

la connoissance parfaite du monde. Il possédoit si supérieurement les intérêts de l'Erat, qu'il s'étoit rendu nécessaire à son Prince. Une application infatigable aux affaires qui concernoient le bien public, l'avoit rendu cher au peuple. Enfin sa droiture lui tenoit lieu de génie, & son équité d'esprit; malgré son pouvoir il est mort sans autre bien que celui qu'il avoit reçu de ses peres. Un Ministre qui ne s'enrichit pas, est un grand sot, ou un homme bien désintéressé. Mon pere étoit de ces derniers.

Je me trouvay à sa mort précisément comme mon pere s'étoit trouvé à la mort du sien, & je n'ay pas cru faire mal de marcher sur ses traces. Car ce n'est point au Prince que l'on fait tort en s'enrichissant, c'est au peuple; & il me semble que ma fortune, si elle m'est un jour rendue, doit me suffire
comme

comme elle a suffi à mon pere.

Transcendant succéda à Tacma; il est de mon âge; & j'ay été élevé avec lui; il a fait pour moy ce que son pere avoit fait pour le mien; c'est-à-dire, que j'étois à la tête du gouvernement de la Perse, quand je me suis vû forcé de quitter Hispahan. J'ignore encore la cause de ma disgrâce, je n'en accuse que la Reine qui s'est avisée, je ne sçai pourquoy, de me vouloir plus de bien que je ne désirois, & qui aura sans doute été piquée de mon indifférence.

Le Sophi a un frere avec qui je suis lié de la plus étroite amitié. Ce jeune Prince est aussi aimable que le Sophi l'est peu. Nous nous quittons rarement quand son pere vivoit. Mêmes occupations, mêmes goûts, beaucoup de conformité dans nos caractères, nous avoient rendus amis inséparables,

quand le Sophi ordonna à son frere de se retirer dans son gouvernement de Babylone Depuis ce tems je lui ay écrit régulièrement ; peut-être que mes lettres ont été portées au Sophi , & qu'elles ont allumé sa colere. Je m'y expliquois au Prince Amir comme avec un homme pour qui l'on n'a rien de caché. Mais le Sophi est sans fiel , & sa mauvaise humeur ne peut pas durer. C'est l'usage chez tous les gens de peu d'esprit ; leur ressentiment n'est que momentané ; à la vérité il en coute cher à ceux qui s'y exposent , car d'ordinaire il est violent. Je n'ay quitté la Cour que parce qu'il y avoit des ordres de m'étrangler sans ménagement. Je suis certain que le lendemain de ma fuite , le Sophi ne pensoit plus au sujet qui l'avoit irrité contre moi. Vous avez fort bien fait , dit l'Hermite , de prévenir les fureurs d'un Prince dont

les caprices sont si extraordinaires. Vous êtes fort heureux d'avoir été averti à tems. Il n'y a point à balancer avec les muets de sa Hauteſſe. Vous plaifantez, répondit Zamor, mais peu s'en eſt fallu que vous n'ayez couru le même fort, & que Soliman ne vous ait honoré d'un cordon tout ſemblable à celui que le Sophi m'envoyoit. Nous nous ſommes attirés un peu nos malheurs, continua Zamor, vous par votre ambition, & moi par défaut de prudence. Si vous n'euffiez été qu'un ſot, répliqua l'Hermite, vous ne ſeriez pas ici à vivre comme un reclus. L'eſprit n'a point de part à mon malheur, dit Zamor : c'eſt un enchaînement de circonſtances qui fait nos deſtinées. Oui, reprit l'Hermite ; mais la différence d'un homme d'eſprit à un autre qui n'en a point, c'eſt que le premier ſe conduit, au lieu que le ſot laiſſe aller les événe-

nements au hazard, il ne voit rien dans l'avenir , jouit de l'instant présent , il ne sent de peines que celles qui se présentent d'elles-mêmes. L'homme d'esprit pressent les suites de ses démarches, le sot marche toujours avec fermeté & sans crainte des dangers ni des chagrins. Se présente-t-il une occasion de goûter du plaisir , il la saisit sans s'embarasser d'une foule de vûes que l'homme d'esprit ne peut s'empêcher de considérer & qui le retiennent. Quelque chose que vous puissiez dire à l'avantage de la sottise, reprit Zamor, je préférerois une vie privée avec du sens commun à la possession paisible de l'Empire de Perse jointe à la sottise. L'esprit sert au moins à consoler dans les malheurs & à faire trouver des expédients. Vous êtes un bel exemple de ce que vous avancez , répondit l'Hermite, & il me semble qu'il vous reste bien des ressources dans l'esprit contre

l'infortuné où il vous a plongé. Si vous n'eussiez été qu'un sot, vous auriez profité des bontés de l'Impératrice : vous jouiriez en paix de vos dignités & de vos biens. Quelle différence entre cet état & celui où vous êtes ? mais un sot, reprit Zamor, ne se feroit jamais consolé de toutes ces pertes ; & me voilà avec vous dans une parfaite tranquillité. Je vous avoueray même que je n'ay plus d'autres peines sensibles que l'absence de ce que j'aime. Si l'espérance ne vous restoit pas, répondit l'Hermite, votre esprit ne serviroit qu'à vous représenter un gouffre ouvert, & peut-être auriez-vous succombé à vos chagrins : mais vous espérez qu'un jour vous reverrez vos amis & votre maîtresse, & que vous serez rétabli dans le rang que vous avez quitté.

Je vous avoue, continua Zamor, que je ne suis pas sans espérance, & l'opinion que j'ay des hommes me

fait croire que peut-être à l'heure que je vous parle, le Sophi me regrette; il n'y a point eu d'esprit jusqu'ici à me conduire comme j'ai fait; il y a tout au plus du sens commun & peut-être de la probité. Je regardois comme une action indigne de déshonorer mon Souverain. D'ailleurs je devois de la constance à une Princesse aimable que j'adore. La bonne fortune que l'on m'offroit, n'étoit pas capable de m'étourdir sur mes devoirs. Ha, voilà ce que c'est, interrompit l'Hermite, vous me feriez presque croire que la vertu n'est que chimere. Car pour être vraiment vertueux, les actions ne doivent avoir aucuns motifs étrangers à l'essence de la vertu. Vous avez refusé de trahir votre maître parce que sa femme ne vous plaisoit pas; & que vous en aimiez un autre. Voilà deux motifs étrangers à la vertu & qui vous ôtent la gloire du triomphe. Il ne peut point y avoir de mérite

quand on ne résiste à rien. Que vous en a-t'il couté pour être sage? quels efforts avez vous faits? aucuns. Vous n'avez pas même été tenté. Ha, mon fils, est-ce que la vertu ne seroit qu'idéale? nous ne faisons le bien sans doute, que parce que le contraire ne nous plaît pas : car supposé que Azama eût été aimable, qu'elle vous eût inspiré des desirs, que vous vous fussiez rencontré tête à tête avec elle; que ménageant adroitement les situations, elle vous eût mis à portée d'en profiter, qu'auriez-vous fait? Je ne sçai répondit Zamor, le pas eût été glissant. Ah dites sans hésiter, répliqua l'Hermite, que vous vous seriez étourdi dans les bras de la Reine sur des remords que vous n'auriez sentis qu'après. Qu'il est aisé d'être vertueux quand nos penchans s'accordent avec nos devoirs ! mais qui peut se promettre de maîtriser ses passions & de résister aux occasions du plaisir. Votre ré-

Réflexion est mortifiante , interrompit Zamor , je croyois avoir fait une belle action. L'orgueil nous les fait envisager ainsi , reprit l'Hermite , mais la raison & l'équité les montrent telles qu'elles sont. Non, mon fils , l'homme le plus vertueux est celui qui fuit le danger ou qui ne s'y expose pas. Cette réflexion est capable de rendre modeste , dit Zamor ; & je doute que quiconque la fait , croie la vertu réelle. Mais on ne le fait pas.

Nos Solitaires continuoient de mêler leur récit de remarques qui ne plairont pas à tout le monde. Mais comme ce n'est pas pour tout le monde que j'écris , les passera qui voudra. En revanche , les faits succèdent aux réflexions. Nous verrons dans la suite des aventures de Zamor si l'esprit & le bon sens lui servirent beaucoup pour son bonheur.

Fin de la seconde Partie.

Z A M O R
ET
ALMANZINE.
OU
L'INUTILITÉ
DE L'ESPRIT
ET DU BON SENS,
PAR Madame DE PUISIEUX,
TROISIEME PARTIE.



A AMSTERDAM;
Et se vend à Paris,
Chez HOCHEREAU l'aîné, Quai de Conti,
au Phenix.

M DCC LV.

OFFICE OF THE

ATTORNEY GENERAL

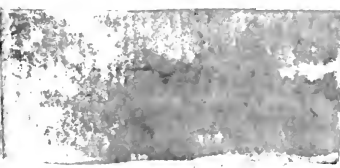
STATE OF NEW YORK

IN SENATE

January 10, 1900

REPORT

OF THE



OF THE

OF THE



ZAMOR

ET

ALMANZINE;

HISTOIRE SECRETE.

TROISIÈME PARTIE.

JE crois vous avoir dit, continua Zamor ; que mon pere me laissa pour patrimoine , le même bien qu'il avoit reçu de ses ancêtres , & que je ne l'ai point augmenté ; mes revenus suffisoient à peine aux dé-

III Partie. A

penſes d'une maiſon ſomptueuſe que j'ai entretenue depuis la mort de mon pere. Le Sophi eſt libéral par caprice , & ſes caprices ne ſe ſont pas tournés de mon côté ; j'ai toujours eu pour méthode de ne rien demander. Si le Sophi n'avoit pas voulu me faire étrangler , j'aurois épouſé ſa ſœur ſans doute avec une dot en pierreries ; il eût fallu doubler ma maiſon , mon train , & ma dépenſe ; & je ne ſçai pas bien précifément comment j'aurois fait. Vous auriez fait comme bien d'autres , reprit l'Hermite , vous ſeriez devenu intéreſſé. Et dans la place que vous occupiez , il n'eſt pas difficile de trouver des reſſources contre les inquiétudes domeſtiques. J'ignore comment je me ſerois conduit , dit Zamor ; vous m'avez convaincu qu'on ne peut répon-

dre de foi-même : vous m'avez montré que la vertu est si foible contre la nécessité & les circonstances épineuses , qu'il faudroit avoir un grand fond d'orgueil pour se promettre de ne jamais faire des fautes. Il semble , interrompit l'Hermite , que vous vous éloignez toujours de votre objet , pour vous livrer à des digressions aillez sensées à la vérité , mais qui n'ont aucun rapport avec vos amours dont je suis excessivement curieux. Un homme qui pense comme vous , doit être un amant bien tendre ou bien ridicule. Il vous est aisé , répondit Zamor , de traiter de ridicules des sentimens que vous n'envisagez que dans un grand éloignement ; mais si vous voulez vous rappeler ce que vous sentiez lorsque vous étiez persuadé de la tendresse de la personne

que vous aimiez , vous ne pourrez disconvenir que l'amour bien décidé ne fasse le bonheur de la vie. Oh ! oui , dit l'Hermite , vous verrez où aboutira toute cette belle délicatesse : à vous faire gémir un jour comme moi de votre attachement. Quand vous me feriez voir , reprit Zamor , les malheurs les plus terribles , je ne changerois point d'avis. Votre expérience vous en fera changer , ajouta l'Hermite , & vous jugerez alors quel fond on doit faire sur le caprice des femmes , & en quelles mains vous avez remis votre bonheur. Quoi qu'il en soit , continua Zamor , notre cœur ne se gouverne pas comme nous voulons , & j'ai remarqué que ceux qui en sont plus les maîtres , sont les plus vicieux. Moins on a de penchant au plaisir , plus on a de sensibilité. Les hommes qui

se laissent gouverner par les sens ; n'ont jamais de véritables passions. Les plaisirs qu'ils goûtent sont totalement distingués de ceux du cœur. Ces différences sont délicates , reprit l'Hermite , elles me feroient presque croire qu'il n'y a point de véritable amour. Pardonnez - moi , répondit Zamor , les femmes froides sont capables de passions durables & violentes. Le sang se porte toujours chez elles à la partie la plus sensible ; & c'est le cœur. Aussi voyons-nous les femmes tendres faire leur plus doux plaisir de la vûe & de l'entretien de leurs amants : cette métaphysique n'est connue que des âmes pures. Vous badinez, reprit l'Hermite , l'amour n'est jamais sans désirs. J'en conviens , ajouta Zamor , mais chacun place sa félicité où il lui plaît. Les uns ne

trouvent pas de plus grand plaisir que dans la possession , & font tout pour y parvenir ; les autres font leurs délices de la certitude d'être aimés. Les uns veulent dans les femmes de la pudeur & de la décence , & les autres abhorrent tout ce qui respire la vertu en elles. Mais , ce qu'il y a de sûr , c'est qu'on peut juger des femmes par leurs choix. Celles qui prennent des amants d'une santé foible & délicate , & qui les aiment chèrement , sont à coup sûr des femmes sensibles dont le cœur est ouvert à toutes les impressions de l'amour , & dont les sens ne sont émûs que par cette voye.

Mon fils , dit l'Hermite , vous êtes plus sçavant que je ne l'aurois cru d'un homme qui en est à sa première passion. Il est vrai , repliqua Zamor , que je n'ai ai-

mé qu'une fois , mais je me suis trouvé dans plusieurs circonstances où les femmes m'ont mis à portée de les développer. Et quoiqu'elles soient fort retenues à Hispaham , je n'ai pas laissé que d'en connoître quelques unes particulièrement ; & cela , reprit l'Hermite , sans manquer à la fidélité que vous deviez à votre Maîtresse ? Je lui ai été fidele , reprit Zamor , depuis le moment où elle a commencé à me donner des espérances. Nous ne devons à une femme qu'autant qu'elle fait pour nous , & dès l'instant qu'elle a dit qu'elle aimoit , il faut suivre la conduite qui lui est agréable. Il y en a , reprit l'Hermite , en qui cet aveu ne signifie rien. Oh ! pour celles-là , ajouta Zamor , elles m'ont toujours fait horreur. C'est le cœur d'une femme auquel j'en

veux ; & celles qui n'en ont point à donner ne sont pas faites pour moi. Suivant votre système , répondit l'Hermite , il y a peu de femmes qui puissent se flatter de faire votre conquête , & en même tems vous ne faites pas l'éloge de vos forces ; car vous marquez un éloignement prodigieux pour les seules qui en feroient cas. Laissons ces réflexions , dit Zamor , elles nous meneroient plus loin que je ne veux aller ; tout ce que j'ajouterai , c'est que s'il se trouve bien des femmes qui ne suivent que les mouvemens de leurs passions , sans avoir jamais senti leur cœur , il y a bien des hommes qui pourroient faire le même aveu. Cela est vrai , dit l'Hermite ; mais du moins les hommes ont des ressources qui manquent aux femmes. Il leur est permis de goûter

des plaisirs de corps & de cœur sans conséquence , & le secret qu'ils ont de faire des excès dans leur jeunesse , use en eux ces premières ressources de fort bonne heure. Ils ont encore un avantage , repliqua Zamor ; c'est que les femmes qui s'attachent à eux aiment sincèrement. Votre réflexion est juste , reprit l'Hermite , & je crois que les hommes n'ont pas besoin que nous leur communiquions cette découverte ; il semble qu'ils prennent assez le chemin de ne plus sentir que leur cœur a trente ans.

Mais de quelle espèce est votre Maîtresse , demanda l'Hermite ; je vous ai déjà dit , repliqua Zamor , qu'elle avoit beaucoup d'esprit. C'est répondre à votre question. Je vais tâcher de satisfaire votre curiosité sur ce qui regarde notre liaison.

A v

Almanzine, sœur du Sophi régnant, a près de trente ans, sa figure est plus aimable que régulière; elle est faite comme les grâces, & en met à tout ce qu'elle fait; elle a un air noble qui, dès le premier abord, inspire du respect; mais aussi-tôt que l'on la connoît, on l'estime, on l'adore, on bannit toute contrainte pour se livrer à l'admiration & à la confiance qu'elle fait naître. Son tein est éclatant, ses yeux vifs & spirituels, sa bouche petite & riante, & ses dents admirables. Sa gorge, ses mains & ses bras semblent taillés sur les modèles les plus parfaits. Voilà, dit vivement l'Hermite, un extérieur qui vous excuse de votre égarement, & le Bramine le plus mortifié n'y tiendrait pas. Je sens, mon fils, que cette image me rendroit ma jeunesse, si

je m'y arrêtois. Hé bien , répondit Zamor , vous voilà donc réconcilié avec les femmes sur ce seul portrait. Ne vous disois-je pas bien que votre conversion n'étoit que l'effet du dépit. Mais continuons.

Avec la figure que je viens de vous peindre , Almanzine est un prodige d'esprit ; elle en fait ce qu'elle veut. Elle sçait le plier sous toutes les formes. Sa pénétration la met à portée de tout le monde , & son génie l'auroit élevée aux connoissances les plus sublimes , si son éducation avoit répondu à ces dispositions ; mais la Nature a tout fait chez elle. Son jugement exquis lui a suggéré des principes solides , justes & vraiment philosophiques ; que tous les sçavans d'Hispaniam auroient eu bien de la peine à imaginer , à développer & à arran-

ger. Voilà , quant à l'esprit. Son caractere n'est pas à beaucoup près si parfait : Almanzine est ambitieuse , fiere , implacable ennemie , cruelle dans sa vengeance , & se permettant tout pour satisfaire son ressentiment. Mais ces défauts sont palliés par des qualités éminentes. Elle est vraie jusqu'à l'ingénuité , généreuse comme le Soleil , sa bonne foi va jusqu'à la sottise ; elle a le cœur droit & sensible , elle est courageuse jusqu'à l'intrépidité , elle a dans l'ame une élévation qui perce les nues ; enfin , elle ne voit rien au-dessus d'elle qu'un Etre divin. Mais , interrompit l'Hermite , si elle vous aime , l'amour lui a donc fait faire bien du chemin ; car je vous crois mortel , quoique vous ayez la figure d'un ange , & peut-être la conduite.

J'ai eu le bonheur de lui plaire,

répondit Zamor , par une soumission & un hommage continuél ; les femmes du caractère d'Almanzine ne sont hautes que jusqu'au moment qu'elles sont subjuguées. La tendresse qu'elles ressentent les rapproche & les met au niveau de ceux qu'elles choisissent , & quand une fois elles ont montré des foibleffes , leur fierté se change en transports. Rien n'est si passionné qu'une femme impérieuse , dès que l'on a mérité une fois sa confiance. Il n'est donc question avec elles que de les faire tomber dans des écarts pour les humilier vis-à-vis d'elles mêmes & de leurs Amans.

Je commençai avec Almanzine , par l'attaquer dans toutes les formes. Je devins assidu par tout où je sçavois qu'elle devoit être. Je lui marquai beaucoup de

complaisance & de respect ; & quoique je fusse encore extrêmement jeune, lorsque j'éprouvai le pouvoir de ses charmes , je sentis qu'il n'y avoit que la persévérance & l'ardeur qui pussent me rendre un jour le possesseur d'une personne si délicate & si fiere. Les hommes ont coutume de se rebuter , dès qu'une femme leur oppose la retenue & la décence. Combien ne perdent-ils pas à se ralentir si facilement aux moindres difficultés ? Ils ne gagnent jamais que des femmes dépourvues de mérite , qui n'osent leur résister , dans la crainte de rester sans Amants , si elles étoient trop séveres.

Je voyois souvent Almanzine , je lui marquois , par mes regards , & par mes soupirs , l'impression qu'elle avoit faite sur mon cœur ; elle m'entendit , &

craignant que ma timidité ne me fît perdre un tems précieux , elle commença par me faire des questions obligeantes. J'y répondis avec tendresse ; je me hasardai enfin à expliquer plus clairement mes sentimens : elle reçut mes aveus en badinant : je crus avoir beaucoup gagné de ce qu'elle ne s'offensoit point , & je ne me trompai pas : je l'accoutumai à souffrir toutes mes douceurs , & je parvins à en entendre de sa bouche. Je lui marquois ma reconnoissance avec toute la passion que je ressentois , & je ne voyois dans ses yeux que des espérances flatteuses.

Plus je voyois Almanzine disposée favorablement pour moi , plus je redoublois mes soins & mes hommages : je ne négligeois aucune occasion de faire valoir ses charmes & son esprit. Voilà

le chemin sûr pour gagner le cœur des femmes du caractère d'Almanzine. Quelle séduction, en effet, dit l'Hermite ! On ne peut pas manquer de réussir auprès des femmes estimables avec cette méthode, & je doute qu'il y en eût beaucoup de sages, si tous les hommes la suivoient.

Quand je crus être aimé, continua Zamor, je demandai d'innocentes faveurs qui me furent refusées d'abord ; mais mon opiniâtreté décida de mon sort. Almanzine répondit à mes lettres. Nos conversations devinrent plus tendres : elle m'ouvrit son cœur & me confia son ame. J'y pus faire un amour prodigieux, & je m'apperçus avec ravissement que je faisois naître le même ; elle me promit enfin de n'être jamais qu'à moi. Je lui fis les mêmes sermens, & j'étois prêt à deman-

der le consentement du Sophi pour m'unir à elle , quand ma disgrâce est arrivée. Nos amours ne sont pas mêlés d'incidens , parce que la fierté d'Almanzine m'a toujours garanti de la jalousie , & son amour propre l'a toujours empêchée d'en prendre.

Mettiez-vous beaucoup de vivacité dans vos entretiens & dans vos lettres , demanda l'Hermite ? Croyez-vous , repliqua Zamor , que deux brasiers bien ardens échauffassent leurs entours ? Mais , reprit l'Hermite , depuis quand votre passion dure-t-elle ? Depuis douze ans , répondit Zamor ; je n'ai été si longtems à me déclarer que parce que l'Empereur défunt n'auroit jamais voulu me donner sa fille , à moins qu'il n'eût perdu entierement l'espérance de la marier à quelque Souverain.

Je ne vous entretiendrai pas

des transports que me caufoient les distinctions de cette Princeſſe, ni de la réſolution qu'elle avoit priſe de me donner la main malgré ſon frere , ſ'il ne conſentoit pas de bonne grace à notre mariage ; mais le ſoleil commence à baiſſer , regagnons la montagne , nous raiſonnerons en chemin des moyens que je crois propres à me faire rappeler à la Cour.

J'attendrai auprès de vous avec patience des nouvelles de mon rétablifſement , & je vous proteſte que ſans l'amour je ne quitterois de longtems cette ſolitude. Vous êtes encore trop jeune pour vous y fixer , lui dit l'Hermite , il n'y a qu'un fol ou un homme abîmé de chagrin qui puiſſe ſe déterminer à fuir le reſte du monde , & à ſ'enterrer , comme j'ai fait depuis dix ans. Croyez-

vous , ajouta Zamor , qu'un fol peut demeurer longtems seul ? C'est leur manie , reprit l'Hermite ; l'instinct leur fait conjecturer que les autres rient de leurs extravagances , & ils fuyent les hommes qui sont moins insensés qu'eux : car mon fils , nous le sommes tous , & si vous voulez bien vous rappeler votre vie , vous y trouverez des caprices , des inégalités , des procédés singuliers ; d'où naissent ces bisarries , si ce n'est de la folie ? Oui , mon fils , nous en sommes tous partagés , les uns plus , les autres moins. Le plus sage est celui qui la cache le mieux. Vous êtes donc fol aussi , dit en riant Zamor ? En vérité , je ne l'aurois jamais imaginé. J'ai ma bonne part , reprit l'Hermite , des faiblesses humaines , & si vous viviez longtems avec moi , vous me

rendriez sans doute cette justice.

Nos Solitaires regagnerent en causant , leur montagne. Je ne finirois point à rapporter toutes leurs conversations. Peut-être y trouveroit-on des réflexions utiles ; mais elles ne sont plus de mode , on en a déjà tant donné , & on les aime si peu , que j'ai résolu de les supprimer , & de raconter simplement des faits. On les croira si l'on veut , cela m'est assez indifférent.

Il y avoit trois mois que Zamor avoit envoyé un Exprès à Hispaham , pour apprendre des nouvelles de la Princesse , & lui donner des siennes , quand il le vit revenir un jour avec des lettres par lesquelles Almanzine lui marquoit ce qui se passoit de favorable pour lui , & les dispositions où étoit le Sophi. Après les plus tendres protestations , elle

lui marquoit d'envoyer le même Commissonnaire , afin qu'elle lui fit sçavoir quand il seroit sûr pour lui de reparoître à la Cour.

Zamor ne donna à cet homme que quelques jours de repos , & le renvoya à Hispaham. L'espérance commençoit à renaître dans son ame , & il se livroit à toute la joye d'un Amant tendre à la veille de revoir ce qu'il aime avec transport. Le Prince Hermite partageoit d'amitié sa satisfaction , & le confirmoit dans ses espérances. L'Exprès fut quelques mois sans revenir ; mais enfin il parut chargé d'une lettre d'Almanzine , par laquelle elle lui confirmoit son rappel , & lui conseilloit de ne point différer de se rendre à la Cour , dans la crainte que le Sophi ne changeât de fantaisie , comme cela lui arrivoit souvent. Elle ajoutoit qu'elle

croyoit la Reine guérie du goût qu'elle avoit eu pour lui , & que Kadek étoit en possession de lui faire tourner la tête.

Zamor fit de vains efforts pour engager le Prince Hermite à quitter sa solitude. Après lui avoir fait de tendres adieux , & promis de le venir voir souvent , il partit , avec les mêmes précautions cependant qu'il avoit prises en venant ; c'est-à-dire , qu'il retourna à Hispaham avec son habit d'Hermite , prenant avec lui son guide.

Il y arriva plus tranquillement qu'il n'en étoit parti ; aussitôt qu'il fut à Hispaham , il fit avvertir la Princesse Almanzine de son retour. Il eut le bonheur d'avoir avec elle un entretien particulier. Je ne rapporterai point ce que ces Amants se dirent ; quand on a beaucoup d'esprit & d'a-

mour, qu'on a été longtems fans
 se voir, on juge aisément qu'on
 a bien des choses à se dire, &
 qu'on les exprime bien. Je m'i-
 magine, par exemple, qu'ils fu-
 rent longtems saisis de joie; qu'ils
 s'embrassèrent ensuite avec une
 ardeur que j'aurois peine à ren-
 dre, & que l'on ne connoît gué-
 res à présent; qu'ils se parlerent
 beaucoup sans s'entendre, &
 qu'à mesure que leurs sentimens
 devinrent plus modérés, ils s'ex-
 primoient avec moins de désor-
 dre; qu'enfin ils parvinrent à
 s'expliquer plus clairement. Je
 m'imagine aussi que c'est une fort
 jolie chose que de revoir une per-
 sonne qu'on aime encore après
 un an d'absence, & qu'il faut
 avoir un grand fond de tendresse
 pour conserver de la passion dans
 l'éloignement: je m'en rapporte
 à nos Amants de ce tems, que

deux mois de constance effraye : il est vrai que mes Héros étoient des Philosophes aimables , qui avoient des ames , & l'on m'a assuré que nos petits-Maîtres n'en ont point : au reste mes Héros vivoient il y a cinq ou six cens ans , & à deux mille cinq cens lieues d'ici , & l'on sçait que chaque país a ses usages & ses mœurs. Mais revenons à Zamor.

Il fut présenté le lendemain au Sophi avec beaucoup de cérémonie. Son rétablissement inspira une joie générale. Le Sophi en le revoyant éclata de rire. N'est-il pas vrai , lui dit-il , que mes muets vous firent grande peur ? Mais vous en avez été quitte pour cela : Allez reprendre vos fonctions & faites votre devoir. Surtout ne vous avisez plus d'écrire mal à propos certains détails qui peuvent être interprétés singulièrement.

Zamor

Zamor voulut se justifier. Point d'explications, dit le Sophi, en l'interrompant; elles me donnent des vapeurs comme à une femme, & je ne prétends pas leur ressembler en rien. A propos de femmes, j'ai appris de vos nouvelles pendant votre absence. Vous aimiez donc ma sœur sans ma permission? Mais pour vous montrer que je n'ai point de rancune, vous pouvez la regarder dorénavant avec les yeux d'un mari; c'est vous dire que bientôt vous ne la trouverez plus aimable.

Zamor à cette promesse se prosterna, remercia le Sophi en Amant à qui la tête a tourné; Transcendant s'en amusa beaucoup, & lui dit en clignottant (c'étoit sa façon de regarder quand il vouloit faire le spirituel) qu'il le dispensoit de reconnaissance jusqu'après son ma-

riage , & qu'il ne croyoit pas qu'il en eût tant alors ; que pour le présent il étoit trop amoureux pour avoir du bon sens.

Les amis de Zamor le complimenterent de cœur , & ceux qui ne l'étoient pas firent tout leurs efforts pour lui persuader qu'ils étoient enchantés de le revoir. De ce nombre étoit Kadek , qui suivoit toujours le torrent , qui ne sçavoit ni haïr ni aimer , & qui croyoit toujours ses sentimens dans la plus grande force. Kadek cependant n'avoit que de la vanité & de l'envie : il croyoit aimer tout ce qui pouvoit flatter l'une , & s'imaginait haïr tout ce qui excitoit l'autre. Zamor malheureux ne l'inquiétoit pas ; mais Zamor jouissant de tous ses avantages étoit pour lui un objet fâcheux qu'il croyoit devoir détester. En homme politique &

faux , il embrassa Zamor avec les démonstrations de l'amitié la plus sincère. Zamor qui pensoit que tous les hommes dussent avoir le cœur aussi droit que lui , répondit avec reconnoissance à tous ces témoignages extérieurs.

Quand il fut entièrement rétabli , que le Maître-d'Hôtel lui eut remis entre les mains toutes les affaires de l'Etat , & que les siennes furent arrangées , il pressa le Sophi de lui donner sa sœur ; elle lui fut accordée , & il devint enfin l'époux de la Princesse qu'il adoroit.

Au comble de la félicité il se ressouvint du Prince Hermite , & l'accusoit déjà d'une prévention contre l'amour & les femmes , qui lui paroissoit ridicule & mal fondée. Il sembloit que Zamor dût être heureux , puisque tous ses vœux étoient rem-

plis , & qu'il n'envisageoit dans l'avenir rien qui pût troubler son bonheur. Il possédoit la confiance de son Prince , il étoit l'époux d'Almanzine ; que pouvoit-il désirer de plus ? Ou plutôt , que pouvoit-il craindre ?

Cependant Almanzine fiere de sa naissance , crut que son époux devoit être son premier esclave , & commença à le traiter avec hauteur. Zamor s'imagina qu'avec des déférences assidues il parviendrait à mettre de l'égalité entre sa femme & lui. Il lui fit entendre respectueusement qu'il étoit son mari , & que dans tous les pays les maris étoient les maîtres. Almanzine convenoit de la bonté de ce raisonnement pour les personnes subalternes ; mais elle soutenoit que celles de son rang étoient dispensées de l'obéissance ordinaire aux autres ,

& prétendoit que Zamor devoit être soumis à ses volontés. Zamor n'étoit cependant qu'attentif & tendre, & ne gagna rien sur l'esprit altier de sa femme : il commença à croire que le Prince Hermite n'avoit pas si grand tort, & il ne tarda pas à reconnoître qu'il avoit tout-à-fait raison.

Almanzine avoit plus d'ambition que d'amour, avant que d'épouser Zamor ; & après l'hymen, elle ne se trouva qu'ambitieuse : elle crut n'avoir qu'à dicter ses volontés à son mari pour être obéie. Elle voulut gouverner l'Empire, entrer dans les Conseils ; enfin, partager l'autorité Souveraine. Cela parut violent à Zamor, il s'en plaignit avec douleur ; mais il s'aperçut avec douleur que cette Princesse avoit une ambition démesurée. Il avoit

toujours cru la dominer par la tendresse qu'elle avoit pour lui. Ces découvertes lui donnerent un profond chagrin. L'ambition de sa femme lui paroissoit un rival plus dangereux & plus difficile à vaincre , que l'Amant le plus parfait. Il n'ignoroit pas que cette passion n'est jamais contente : il espéra cependant que les obstacles la calmeroient , s'ils ne parvenoient pas à la détruire entièrement. Dans cet espoir il redoubla de soins & de tendresse pour elle. Mais il ne connoissoit pas encore à quel point Almanzine étoit intraitable. Il n'en étoit pas encore au plus violent chagrin qu'il eût à essuyer.

Almanzine lui dit un jour que son frere étoit un imbécile & que lui seul possédant l'amour du Peuple & l'estime des Grands , il lui seroit facile de devenir Em-

pereur des Perses : Quoi ! Madame , lui dit Zamor-étonné , vous voulez que je devienne un indigne usurpateur ; que je paye de la plus noire ingratitude les bienfaits de mon Souverain ? Rappelez-vous , ma chere Almanzine , ajouta-t-il d'un ton pénétré , que c'est de sa main que je vous ai reçue , & que je ne dois jamais oublier un si grand bienfait. D'ailleurs votre ambition ne doit-elle pas être satisfaite ? Vous êtes la sœur de l'Empereur , l'épouse d'un homme que vous avez daigné choisir , qui vous aime avec la plus forte tendresse , qui vous respecte autant que les Dieux , & dont la fidélité & l'attachement vous font connus. Que manque-t-il à votre bonheur ? De regner , repliqua vivement Almanzine : ce ne sera point avec moi , répondit Zamor d'un

B iv

ton ferme , puisque je ne puis vous satisfaire que par des forfaits que je ne commettrai jamais. Je le vois , il faut m'accoutumer de bonne heure aux chagrins que vous me préparez.

Après avoir employé des efforts inutiles pour faire changer les dessein ambitieux de cette Princesse, Zamor se retira pénétré de douleur , & ne remporta de cette conversation que la certitude de son malheur.

La vertu de Zamor devint pour Almanzine un sujet de haine ; il suffisoit qu'il mît un obstacle éternel à ses projets , pour devenir à ses yeux un objet d'aversion. Elle connoissoit son mari trop vertueux pour se laisser jamais séduire. Elle avoit raison. Quand un homme résiste à une femme qu'il adore , on ne peut pas espérer qu'il cède jamais à

de moindres motifs : elle feignit d'avoir renoncé à ses desseins. Si Zamor l'eût moins bien connu , il eût donné dans ce piège : mais cette Princesse étoit née avec trop de vérité dans le caractère , pour le rôle qu'elle vouloit jouer. Il vit qu'elle ne renfermoit ses désirs que pour les mieux faire éclater. Cette idée redoubla ses chagrins , il prit le parti de veiller de près sur sa conduite.

Kadek avoit paru s'attacher à cette Princesse dans un tems où le dépit lui faisoit croire qu'il étoit amoureux de toutes les femmes aimables qu'il voyoit. Almanzine n'eut pas de peine à l'attirer à ses genoux. Elle étoit belle , son esprit lui donnoit encore des avantages sur les autres femmes. Kadek étoit fatigué de la sienne , il trouvoit que les qua-

lités par où elle lui avoit plu d'abord n'étoient rien , que son esprit n'étoit que du jargon , ses façons des minauderies ; & qu'enfin sa figure n'étoit passable qu'après sa toilette. Il ajoutoit qu'en bonne police on devoit ordonner par un reglement , de voir les filles à leur réveil avant que de les épouser. Il en parla au Sophi , qui lui dit que cela étoit juste , & qu'il y penseroit. Mais les meres qui avoient des filles à pourvoir s'opposèrent à une loi qui pouvoit avoir des suites fâcheuses. Elle alléguèrent pour raisons la décence , & l'on n'eut rien à répondre à un motif aussi respectable , qui peut-être étoit le vrai.

Kadek avoit trop d'esprit pour ne pas connoître qu'Almanzine avoit quelques raisons pour le souffrir avec tant de complai-

sance. Il s'alla imaginer qu'elle étoit aussi lassée de son mari, qu'il étoit fatigué de sa femme; qu'enfin elle avoit ouvert les yeux sur son mérite, & qu'elle lui rendoit justice. Il attendoit en conséquence de ces idées les preuves qu'on lui voudroit bien donner qu'on l'aimoit : mais Almanzine qui n'avoit point d'amour, & qui vouloit engager Kadek à lui rendre des services, sçut adroitement éloigner les occasions de s'expliquer sur des sentimens qu'elle n'avoit pas.

Cependant Kadek étoit parvenu à l'aimer assez pour faire tout pour elle, excepté des actions de courage. Si Almanzine se fût adressée à un homme qui en eût eu autant qu'elle, elle eût inmanquablement réussi à usurper la Couronne de son frere pour y placer qui elle auroit vou-

lu ; mais Kadek n'avoit que de l'amour, beaucoup de bonne mine, & un éloignement prodigieux pour les aventures d'éclat, qui peuvent attirer des affaires funestes quand elles tournent mal.

Un jour qu'il étoit près d'Almanzine à lui exprimer ce qu'il sentoît pour elle, & peut-être ce qu'il ne sentoît pas, cette Princesse lui demanda, en le regardant fixement, s'il l'aimoit assez pour se perdre pour elle. A cette question Kadek frémit, & lui répondit qu'elle n'avoit qu'à ordonner pour disposer de lui selon ses volontés. Mais reprit Almanzine, donneriez-vous bien votre vie pour moi ? ce n'est point une réponse en l'air que j'exige de vous, c'est un mot positif. Kadek, quoique dans l'habitude de mentir, se trouva déconcerté, & lui répondit en balbutiant,

que les belles personnes étoient toujours les maîtresses de disposer de leurs Amants. Les complimens sont hors de propos, repliqua Almanzine, c'est un non ou un oui sincere qu'il me faut. Si je sçavois, ajouta Kadek, à quel usage ma vie pourroit vous être utile, je répondrois plus positivement. Il n'est pas question de la perdre, reprit vivement Almanzine, il ne faut que la risquer. Expliquez vous, lui dit Kadek. Alors cette Princesse ouvrit son cœur, & lui fit confidence de ses projets ambitieux.

Kadek ne fut pas le maître de son étonnement ; mais il sçut en cacher une partie. Il sentit la nécessité où il étoit de dissimuler, & promit de songer aux résolutions qu'il devoit prendre ; en même tems il demanda d'être récompensé de sa future obéis-

sance. Almanzine ne voulut s'engager à rien qu'elle ne vît des effets de son attachement. Kadek vit bien qu'il n'obtiendrait rien qu'en devenant criminel. Ce n'est pas qu'il craignît de l'être; mais il ne faisoit pas aussi sûr d'être ingrat avec son Souverain qu'avec les femmes; & quoique Almanzine fût la plus aimable personne de la Cour, il ne crut pas devoir l'acheter si cher. Il essaya de la faire songer aux plaisirs pour la distraire de son ambition; mais ce fut en vain, Almanzine n'étoit passionnée que pour la Couronne de son frere, & Kadek n'étoit que l'instrument dont elle vouloit se servir pour l'usurper.

Zamor estimoit si fort sa femme, qu'il ne s'allarmoit pas des assiduités de Kadek auprès d'elle. Le Sophi en faisoit des contes & demandoit à Kadek où il en étoit

auprès de sa sœur. Voilà , ajoutoit-t-il , comme le mariage guérit de ces belles passions. Almanzine étoit folle de son mari avant qu'il le fût , à présent qu'il l'est , elle le trocqueroit bien pour Kadek dont elle ne vouloit point absolument. Moi qui trouvois la Reine adorable avant que de l'épouser , elle me paroît à présent passablement laide. Cela est singulier que l'on en vienne à se détester , justement parce qu'il faudroit s'aimer. Mais je suis bien revenu de ces belles passions. Je vois qu'il y a de la sottise à aimer si fort. Je veux désormais imiter mes Courtisans qui prennent tout ce qui se rencontre sous leurs mains ; aussi bien je deviens trop gras. Je serai comme eux , mince , fluet , élancé ; je n'aurai plus de couleurs , & quand mes forces seront dissipées , je les réta-

blirai en buvant des vins du Mouf-ti. Transcendant ne tarissoit pas en mauvaises plaisanteries, pendant que Kadek pensoit jour & nuit à se tirer du pas dangereux dans lequel il étoit avec Almanzine.

Il y avoit déjà huit jours que cette conversation s'étoit passée entre elle & lui ; il ne sçavoit encore que lui dire. Ses réflexions lui montroient *l'Enfer ouvert* ; il ne faisoit pas sûr pour lui de répondre positivement, & s'il parloit, que pouvoit-il dire ? Rien que de contraire aux desseins d'Almanzine. Dans cette extrémité il prit la résolution de faire avertir secrètement Zamor pour conférer avec lui sur les moyens qu'on pourroit prendre pour s'opposer aux projets de cette Princesse.

Kadek donna à Zamor un rendez-vous à quelques lieues d'Hif-

paham , ils s'y rendirent tous les deux par des chemins différents , afin d'écarter les soupçons sur le sujet de leur entre-vûe.

Ils s'aborderent tristement , & après les premiers compliments , Zamor demanda à Kadek quelles raisons avoient pû l'engager à lui demander un entretien secret. Vertueux Zamor , lui dit Kadek , conduisez-moi dans la circonstance la plus embarrassante & la plus délicate , où un galant homme puisse se trouver. J'aime une Dame de la Cour , mais je n'ai point encore obtenu d'elle des preuves de sa tendresse. Elle m'a promis de combler mes vœux si je veux faire une action indigne , cruelle , telle que l'on n'en commet jamais de sang froid. Que me conseillez-vous ? Vous n'avez pas besoin de mes conseils , lui répondit Zamor , un honnête

homme n'hésite jamais de sacrifier sa Maîtresse, quand elle est assez peu estimable pour conseiller à son Amant des actions deshonorantes. Mais, reprit Kadek, si je ne fais pas ce qu'elle exige de moi, ma vie n'est pas en sûreté. Elle est vindicative, elle craindra toujours que je ne sois indiscret sur ses confidences, & pour se délivrer de toutes inquiétudes, je ne doute point qu'elle ne me sacrifie à sa tranquillité. La confiance est donc bien importante, lui dit Zamor attentif? Vous a-t-elle chargé de faire périr son époux, son pere, qui? Parlez-moi franchement & ne craignez rien. Son mari, reprit Kadek, n'est pas la première victime qui doit tomber sous mes coups. Il y en a auparavant d'autres que je crains de nommer. Je ne vois, ajouta Zamor, que votre

Roi, dont la tête soit pour vous un objet plus précieux que tous les autres. A ces mots Kadek baissa les yeux & ne répondit rien. Zamor, dont le cœur étoit violemment attaqué, fut quelques momens dans un profond silence, & reprenant ensuite la parole, il demanda à Kadek ce qu'il avoit répondu à la personne qu'il aimoit. Rien de positif, reprit Kadek ; j'ai compris qu'il falloit éluder des réponses décisives, & depuis huit jours qu'elle s'est ouverte à moi, elle ne sçait pas encore à quoi je me déterminerai. Je me crois trop intéressé dans cette affaire, continua Zamor, pour ne pas agir de concert avec vous, & vous aider à trouver des expédients dans l'embarras où vous êtes plongé. Kadek voulut éloigner les soupçons de Zamor ; mais prévenu comme il l'étoit, il

n'étoit plus possible de chercher des défaites. Zamor avoit des preuves plus que convaincantes qu'Almanzine étoit la Dame de la Cour que Kadek aimoit , & que les confidences qu'elle lui avoit faites , avoient pour but les mêmes projets dont elle lui avoit fait part. Ce qui mettoit le comble à son désespoir étoit la récompense qu'elle avoit promise à Kadek , en cas d'obéissance & de discrétion.

Il s'abîma dans une foule d'incertitudes , de craintes & de chagrins. Kadek lui demanda quels étoient ses sentimens sur une circonstance aussi embarrassante. Vous voulez , lui dit Zamor , que je vous conduise dans un moment où je n'ai jamais eu plus de besoin d'un guide. Je pénètre l'auteur & la cause de votre embarras , & je vois un avenir plus

affreux pour moi , que je ne puis vous le dire , car avec de l'adresse & de la prudence vous pourrez vous tirer de peine ; mais rien ne peut adoucir ma situation. Vous me nieriez en vain que la personne en question ne soit Almanzine. Cette femme est la plus fiere & la plus ambitieuse de son sexe. Elle me fera mourir de douleur , si je n'ai pas le courage de la quitter. Quoi ! s'écrioit-il , promettre tout à un homme , s'il veut être de moitié dans ses noirceurs , tromper un époux , immoler un frere , renverser les loix d'un Empire , oublier l'humanité & la justice pour satisfaire des vûes ambitieuses & des désirs iniques ! Quelle femme ! Quel monstre ! Oui , il faut l'abandonner à son malheureux fort. Ne soyons pas témoins des suites cruelles que je prévois. J'i

rai voir Selim dans son désert , je partagerai sa cabane , & je pourrai dans les conversations de ce Sage des sujets de consolation. Quittons pour jamais une demeure funeste à l'innocence & au repos. Femme ingrate ! Que ne me laissois-tu mourir ton amant , je t'aurois du moins estimée en quittant la vie , au lieu que je vais te fuir , parce que je te méprise , & que je suis ton époux ! Kadek étoit un caméléon , il ne vit pas plutôt Zamor dans ces accès de désespoir , qu'il lui en prit un aussi. Ils se quitterent sans avoir pu prendre aucunes résolutions , en se donnant un autre rendez-vous à quelques jours de là dans le même endroit.

Dans l'intervalle , Almanzine ayant été avertie de l'entrevue que Kadek avoit eue avec son mari , promit bien de punir Ka-

dek de son indiscretion : car elle ne doutoit pas qu'elle n'eût été l'objet de cette conférence. Zamor ne lui dit rien qui pût lui faire penser qu'il sçavoit ses desseins : mais il portoit sur son visage une partie du chagrin qui le dévorait.

Quoiqu'il n'estimât plus sa femme , son cœur accoutumé depuis dix ans à ne recevoir d'impressions que du même objet , ne pouvoit éloigner cette image si chere. Almanzine étoit ambitieuse & cruelle , mais elle étoit la plus aimable des femmes d'Hispaham , & souvent les défauts du caractère dans une belle femme ne lui nuisent point : elle désespere son Amant, mais il ne se ressouvient de rien en la regardant, sinon qu'elle a les plus beaux yeux du monde , que sa bouche a prononcé des méchan-

cetés ; mais qu'elle est petite & riante : il est vrai qu'elle donne de mauvais conseils ; mais c'est d'un ton si doux , elle ment avec tant d'esprit qu'on ne peut y trouver à redire. Il semble même qu'on ne puisse se méfier d'un coup mortel porté par une belle main. Tout ce que dit une femme parfaitement aimable , enchante ses Amants , jusqu'à ses noirceurs. L'a-t-on quittée ? on revient sur ce qu'elle a dit , & c'est alors qu'on peut faire des réflexions sentées sur ses vices ; mais ce n'est qu'en son absence qu'on peut travailler à la détruire. Quel tourment pour Zamor d'être obligé de voir à toute heure un objet qu'il aimoit & qu'il ne pouvoit s'empêcher de mépriser ! Lui qui avoit toujours senti du dégoût pour la chasse , il s'y livroit le reste du tems que lui laissoient les affaires de l'Etat,

Enfin ,

Enfin , il se détermina à abandonner la Cour , & à retourner avec le Prince Hermite. Kadek le pressoit de lui donner des conseils sages ; & Zamor ne songeant qu'au moment où il quitteroit pour jamais un séjour qu'il détestoit , fixa le jour de son départ.

Almanzine s'étoit apperçue que son mari évitoit sa présence , qu'il nourrissoit un mortel chagrin , & peut-être des résolutions qui lui étoient contraires. Elle se hâta de prévenir les suites qu'elle en appréhendoit.

Le lendemain Zamor se trouva mal après son diner ; les Médecins qu'on appella le jugerent empoisonné. On lui donna tous les remèdes nécessaires en pareil cas. Voyant d'où le coup parloit , & craignant pour les jours du Sophi , Zamor le fit prier de

passer dans son appartement. Almanzine voulut en vain s'y opposer. Le Sophi allarmé de l'accident de Zamor l'alla voir. Almanzine vouloit être présente à cette entrevue ; mais Zamor la fit éloigner. Il ne lui avoit point marqué qu'il la soupçonnât d'une action aussi barbare , & elle crut que son mari touchant à ses derniers instans , avoit des affaires importantes à communiquer au Sophi ; elle se retira , non sans être accablée d'inquiétudes.

Zamor dit au Sophi qu'il prît garde à sa vie , qu'elle pouvoit être attaquée comme l'avoit été la sienne , qu'il mourroit content , puisqu'il pouvoit encore lui rendre un important service , en l'avertissant qu'il avoit des ennemis dangereux ; & que pour lui il étoit la première victime de son attachement à sa per-

sonne. Zamor ne put rien ajouter davantage. Les remèdes opérèrent & lui firent faire des efforts si violents , qu'on crut qu'il alloit rendre les derniers soupirs ; cependant ce fut là ce qui le sauva. Quelques heures après il lui prit une grande foiblesse , & le Médecin qui étoit à côté de son lit , dit qu'il répondoit de la vie du malade , pourvu qu'on le laissât dans une profonde tranquillité ; tout le monde s'éloigna & le Sophi retourna dans son appartement , très-allarmé des avis de Zamor.

Kadek avoit été un des plus empressés auprès du Visir ; il s'imaginait bien d'où partoient le coup , & en sortant d'avec lui , il alla rêver dans les jardins du Palais ; la nuit l'y surprit , il ne songeoit pas à se retirer , & prenoit tristement le chemin d'une

allée sombre, quand il se sentit frapper de plusieurs coups par un homme qui se perdit dans l'obscurité, quand il crut que Kadek avoit assez de blessures pour en mourir. Celui-ci eut à peine la force de marcher quelques pas, il se laissa aller sur la terre en poussant quelques cris ; & sans des Jardiniers qui passerent, il seroit mort infailliblement sur la place ; ils furent attirés près de lui par ses plaintes, & le porterent au Palais sans connoissance. Le bruit se répandit bientôt que Kadek venoit d'être assassiné. Le Sophi y courut désolé, & donna, dans cette occasion, à son favori toutes les marques d'une amitié véritable.

On fit, par son ordre, des perquisitions pour découvrir les auteurs de tant de désastres. Il étoit bien éloigné de soupçon-

ner que sa sœur en fût coupable. Les Chirurgiens qui visitèrent les blessures de Kadek , annoncerent qu'il n'y en avoit aucune de mortelle ; son embompoint avoit garanti sa vie , il en fut quitte pour son sang qu'il avoit presque tout perdu. On lui défendit de parler pendant plusieurs jours ; & malgré son impatience , il fut obligé de remettre à un autre tems à instruire le Sophi des desseins de sa sœur , & ôter à cette Princesse les moyens de faire à l'avenir du mal à personne.

Kadek n'eut pas plutôt la liberté de parler qu'il en fit usage pour perdre Almanzine ; il l'accusa d'avoir empoisonné son mari , de l'avoir fait assassiner lui-même , & d'avoir des desseins contre la personne du Sophi. *Transcendant* ne put apprendre

fans frémir , tous les forfaits de sa sœur. Il la fit arrêter sur le champ , & conduire dans un vieux Sérail , à cinquante lieues d'Ispaham , où étoient renfermées les femmes de l'Empereur défunt. Le Sophi ne comptoit pas borner sa vengeance à la prison de la Princeſſe. Mais il vouloit attendre le rétaſſement de Zamor , pour ordonner de son ſupplice. Il craignoit que dans l'état où ſon Viſir ſe trouvoit , le ſort d'une femme qu'il avoit aimée ſi fortement , & que peut-être il aimoit encore , ne nuisît au recouvrement de ſa ſanté.

Pendant toute ſa maladie , Almanzine n'avoit guères quitté la chambre de ſon mari. Elle étoit deſeſpérée en apparence de l'accident funeſte qui lui étoit arrivé. Zamor la regardoit avec des

yeux qui lui reprochoient son crime ; mais il ne lui dit pas un mot qui pût lui faire croire , qu'il l'en soupçonnoit ; il se contenta de prendre des précautions prudentes pour éviter de nouveaux malheurs. Le Sophi lui avoit donné des gardes , & ses Officiers faisoient l'essai de toutes les nourritures qu'il prenoit ; mais il étoit plus affermi que jamais dans la résolution de quitter la Cour.

Pendant ce tems le Prince Amir, frere du Sophi, qui étoit dans son gouvernement, mourut presque subitement, non sans soupçon d'avoir été empoisonné. L'Impératrice qui étoit grosse, donna un Prince à l'Empire, & sa naissance fit diversion pour quelque tems à la consternation où tout le monde étoit pour les accidens multipliés qui venoient d'arriver coup sur coup.

Après plusieurs mois de convalescence, Zamor recouvra sa santé, & se disposoit à la retraite, lorsque diverses circonstances l'engagerent encore dans de nouveaux malheurs. Zamor avoit sollicité si fortement le Sophi en faveur de sa femme, qu'il obtint sa grace en partie : *Transcendant* au lieu de la faire étrangler, comme il l'avoit résolu d'abord, se contenta de la laisser dans ce vieux Sérail, sans s'informer seulement si elle étoit au monde. Le Sophi qui étoit souvent bon, & jamais méchant que dans les premiers moments de sa colere, oublia bientôt qu'il avoit eu une sœur coupable, & reprit ses amusemens ordinaires.

Kadek reprit aussi toutes ses forces & son embonpoint, & n'en parut que plus beau aux yeux des femmes, & plus cher au Sophi,

par les preuves qu'il lui avoit données de son attachement. Cette prospérité l'endormit, & comme on ne cessoit de lui donner des fêtes pour le féliciter de la maniere heureuse dont il avoit échappé aux dangers, il perdit bientôt de vûe ses devoirs.

Il sembloit que Zamor dût être heureux. Que pouvoit-il lui arriver de fâcheux? Il commençoit à se guérir d'une passion qui l'avoit rendu malheureux. Il ne voyoit plus dans Almanzine qu'une femme coupable des plus noirs attentats. Ses charmes commençoient à s'effacer de son cœur, & ces impressions si douces qui avoient fait si longtems ses délices, avoient quitté la place à des tressaillemens d'horreur; il ne se rappelloit plus cette Princesse que pour la détester & chasser par degré la tendresse qu'il

avoit sentie pour elle autrefois. A mesure que son cœur devenoit plus libre , il perdoit le goût de la solitude , & il parvint en moins d'un an à oublier totalement ce projet. Mais il étoit décidé que sa vertu le plongeroit dans de nouveaux malheurs , & que son esprit & son bon sens ne le tire-roient jamais d'aucuns.

Almanzine étoit femme à se donner la mort , si elle n'eût conservé quelques espérances de s'échapper du Sérail où elle étoit étroitement gardée. Elle y étoit allée avec une fermeté qui surprit ses conducteurs. Le séjour n'en étoit pas agréable pour une Princeesse ambitieuse ; elle n'y voyoit que des Eunuques & des femmes choisies exprès pour veiller sur ses moindres mouvemens. Il étoit défendu expressément de lui laisser aucune communica-

tion avec les autres femmes renfermées comme elle. Son imagination & son courage étoient les uniques moyens d'où elle pouvoit tirer des ressources dans son malheur. Il y alloit de la vie pour tous ceux qui étoient commis à sa garde, de la laisser parler à qui que ce fût. Cependant elle scût, à force de promesses & d'insinuations adroites, corrompre un de ses Eunuques. Elle lui fit envisager une fortune & la liberté, s'il vouloit faire tenir une lettre à un des Officiers de la garde du Sophi. L'Eunuque auquel il restoit des yeux & un cœur, qui voyoit une belle Princesse qui lui promettoit des avantages après lesquels il avoit soupiré depuis longtems, se chargea donc du billet d'Almanzine; il le fit rendre sûrement à Ispaham, & attendit avec impatience quel en

feroit le succès. Le billet contenoit que tel jour à telle heure elle mettroit le feu dans le Sérail, & qu'il eût à tenir dans le voisinage des chevaux prêts pour la conduire dans le pays le plus voisin des frontières de la Perse. L'Officier reçut la lettre, exécuta ponctuellement ses ordres, & Almanzine ayant mis le feu à son appartement, tout le Sérail fut bientôt en flammes; elle en sortit à la faveur du désordre de cet incendie, sans qu'on s'aperçût de sa fuite; & elle échappa ainsi aux flammes aux dépens d'une centaine d'infortunées qui y périrent.

Elle trouva à la sortie du Sérail l'Officier qui l'attendoit avec des chevaux; elle prit la route du port le plus voisin, & s'embarqua avec lui. Tout le monde crut qu'elle avoit péri com-

me les autres dans l'embrasement du vieux Sérail , & le Sophi étoit très-content d'en être débarrassé , sans avoir été obligé de la faire étrangler , comme il l'avoit résolu d'abord. Zamor fut assez bon pour pleurer son sort , & oublia dans ce moment tous les sujets qu'il avoit de la détester , pour ne songer qu'à la tendresse qu'il avoit eue pour elle & aux qualités éminentes de cette Princesse. Ses regrets firent néanmoins place à la tranquillité , & si son cœur en conservoit encore l'image , elle ne lui coûtoit plus de soupirs ; son ame reprenoit peu à peu tous ses droits , & sa liberté.

Il étoit resté à Zamor une tendre mélancolie ; son cœur accoutumé à la tendresse sentoit un vuide immense qui n'étoit rempli que par les affections de la

société, mais qui n'étoient pas capables d'occuper les momens de loisir que lui laissoient l'exercice de ses devoirs, & le soin des affaires importantes de l'Etat. Funeste sensibilité, faut-il que vous fassiez le malheur des plus honnêtes gens, & qu'il n'y ait de bonheur réel que pour les âmes de fer !

Zamor passa une année entière dans cet état de langueur ; le tems effaça enfin l'idée d'Almanzine, & il vivoit dans un état d'indolence si fort à charge aux cœurs tendres. Il lui arriva une aventure, dont sa vertu le fit triompher. Une veuve d'Ispaham avoit une fille d'une beauté merveilleuse. Cette mère étoit dans la plus grande indigence ; cent fois elle avoit été sur le point de vendre cette fille pour esclave, au premier qui en auroit voulu ;

lorsqu'elle fit réflexion qu'il falloit l'offrir à Zamor , dont la douceur & la probité étoient connues de tout le monde. Peut-être , disoit cette infortunée dans le fort de sa douleur , le sage & charmant Visir s'attachera à ma fille.

Almaïde , (c'est ainsi qu'on nommoit cette fille destinée à l'esclavage) aimoit un jeune Persan d'une fortune presque aussi bornée que la sienne , & qui ne pouvoit rien pour elle , que l'aimer avec une ardeur dont la belle Almaïde faisoit sa félicité , malgré son indigence & celle de son Amant. Elle pensa mourir de douleur à la première proposition que lui fit sa mère ; cependant il fallut lui obéir , & elle la suivit chez le Visir.

Ces femmes se rendirent au Palais de Zamor , & demanderent

instamment à lui parler. Le Visir étoit accessible à tous ceux à qui il pouvoit être utile. Almaïde étoit couverte d'un grand voile, & ses yeux étoient baignés de larmes, elles se jetterent toutes les deux aux pieds de Zamor. Vous voyez, lui dit la mere en tremblant, une malheureuse à qui il ne restoit qu'un bien précieux à la vérité, & ce bien est ma fille que vous voyez : alors elle découvrit la jeune Almaïde ; puissiez-vous la trouver aussi belle qu'elle l'est à mes yeux ! Zamor fut ébloui des charmes d'Almaïde ; levez-vous, lui dit-il, vous n'êtes pas faite pour être humiliée. Que vous faut-il, dit-il à la mere, pour vivre honnêtement ? Cette femme se borna à une somme modique, & Zamor lui repliqua : puisque cette somme vous suffit, je vous en donnerai le double.

Tâchez

Tâchez de vivre heureuses. Je n'attache qu'une condition à mes bienfaits. C'est de faire vivre Almaïde dans la vertu. Si j'apprend qu'elle se dérange , je vous retirerai mes secours , & si elle trouve un époux , je contribuerai à son établissement. La mere voulut se retirer seule & laisser Almaïde avec Zamor , pour lui marquer sa reconnoissance ; mais Zamor s'étant apperçu de son dessein , la rappella & lui dit : remenez votre fille , voilà une année de votre pension qui ne vous sera pas comptée. Revenez seule chercher ce que je vous ai promis. La réputation d'Almaïde exige ces ménagemens , & vous , fille charmante , foyez sage & bonne , vous trouverez en moi un protecteur & un ami.

Almaïde se jetta sur les mains du Visir , & ne lui exprimoit sa

III. Partie.

D

reconnoissance que par un tendre silence. Zamor lui fit quelques questions pour lui ôter une sensibilité qui pouvoit lui nuire. Il lui demanda si personne ne l'avoit recherchée en mariage. Ha ! Seigneur, répondit Almaïde, vous me voyez pénétrée des sentimens de respect & de reconnoissance pour vous. Oui, Seigneur, j'aime depuis l'enfance un jeune Persan que vos bienfaits vont combler de joie. Envoyez-le moi, reprit Zamor, s'il a du mérite je ferai quelque chose pour lui. Oui, Seigneur, il en a, reprit vivement Almaïde, je vous réponds de la droiture de son cœur, & de sa probité. C'est beaucoup, reprit Zamor ; mais j'en ai déjà bonne opinion, puisqu'il a sçu vous plaire. Que fait-il ? Seigneur, reprit Almaïde, il s'occupe à l'étude

des loix & de la Philosophie. Je ne m'étonne plus , dit Zamor , s'il n'est pas riche : qu'il vienne , vous pouvez l'un & l'autre compter sur mes bienfaits.

Ces femmes se retirèrent avec les sentimens de respect & d'admiration qui étoient dûs aux vertus de Zamor. Cette action lui donna une certaine joie intérieure que l'ame éprouve quand elle est belle & qu'elle a fait le bien. La tristesse est un état qui fait honte à l'humanité. On ne ressent du chagrin qu'en conséquence des procédés des autres , ou parce qu'on est mécontent des siens. Chaque action qui blesse l'honneur ou l'équité , nous met mal avec nous-mêmes , & les belles actions donnent de la gaieté. On est si charmé , en rentrant en soi-même , de pouvoir

s'applaudir de sa conduite & dire : j'ai fait un heureux aujourd'hui. Cette idée meneroit peut-être un peu loin une belle femme ; mais il n'est point question ici de galanterie. Je doute même qu'une femme aimable qui voudroit faire le bonheur de plusieurs hommes , le fît en effet. C'est l'idée que nous attachons aux objets qui nous les rend précieux , & je suis convaincue qu'on ne pourroit en avoir qu'une très-mauvaise d'une femme qui voudroit faire plus d'un heureux.

De toutes les femmes de la Cour , Zamor ne voyoit d'habitude que l'aimable Fedime. Il trouvoit dans sa société cette franchise si rare , & cet esprit plein d'agrémens si difficiles à rencontrer. Fedime pensoit précisément de Zamor ce que Zamor pensoit d'elle. Elle estimoit

ses qualités , & avoit pour lui la plus grande confiance. Son époux étoit cher à Zamor , & l'Emir l'aimoit parfaitement. Zamor voyoit assidument ces époux ; il distinguoit tout le mérite de Fedime. Qu'il est difficile de voir à toute heure une femme que l'on trouve charmante , & d'en rester pour elle à la simple estime ! Zamor ne soupçonnoit point son cœur , & il avoit toujours été si malheureux par ses sentimens , qu'il crut que le plaisir qu'il sentoît auprès de Fedime , n'étoit que l'effet de l'amitié ; mais il commença à la voir dans les momens où il étoit le plus occupé des affaires de l'Etat. Fedime devenoit une ombre devant ses yeux. En s'éveillant , il la voyoit , & son image ne le quittoit plus le reste du jour. Il se plaisoit à l'entendre ; tout ce

qu'elle disoit avoit des charmes pour lui : sa beauté faisoit de vives impressions sur son cœur , & il ne la regardoit plus sans ressentir une tendre émotion. Il voulut d'abord rejeter ces mouvemens , mais envain. L'amour le plus vrai & le plus délicat s'étoit emparé encore une fois de son ame. Il aimoit , & qui ? La femme de son meilleur ami. Sa probité en gémit , quand il vint à examiner la nature de ses sentimens pour Fedime. Il se détermina à la voir & à l'aimer sans jamais lui découvrir une passion qu'il sçavoit bien devoir être mal reçue. Quand il étoit auprès d'elle & qu'il sentoît son ame pressée , & ses yeux chargés de tendresse , il prétextoit des affaires & sortoit. Il mena pendant quelques mois cette conduite singulière. Un jour qu'il étoit seul au-

près d'elle , Fedime lui fit des questions sur les sentimens qu'il conservoit pour sa femme , & quels effets avoient produit sur son cœur ses procédés cruels. Zamor lui avoua ingénument ce qu'il avoit éprouvé , & lui dit emporté par son amour , qu'il étoit sorti d'un esclavage pour rentrer dans un autre. Quoi , lui demanda Fedime , aimeriez-vous encore ? Zamor ne répondit rien , mais il la regarda avec tant d'amour , que croyant lui rappeler un souvenir heureux , elle le pressa de lui nommer la personne pour qui il avoit une passion si sérieuse. Que me serviroit-il de vous le dire , reprit Zamor ? Vous ne m'estimeriez plus , si je vous faisois cet aveu. Quoi , dit Fedime , auriez-vous fait un choix indigne de vous ? Ha ! s'écria vivement Zamor , c'est parce qu'il m'ho-

nore trop , que je n'ose vous l'avouer.

Fedime crut que c'étoit la Reine que Zamor aimoit , & remplie de cette idée , elle voulut lui représenter , que sage comme il étoit , il faisoit très-mal de tromper son Souverain , & d'abuser de la liberté que le Sophi lui donnoit auprès d'Azama. Je suis étonnée , ajouta-t elle , qu'après avoir aimé une Princesse aussi belle qu'Almanzine , vous ayez pû vous attacher à la Reine qui n'est aimable de figure ni de caractère. Zamor l'avoit écoutée sans lui répondre ; mais ne pouvant résister à l'envie de la détromper , il lui protesta qu'il n'avoit jamais eu pour Azama , que les déférences qu'il devoit à son rang ; que la personne qui le charmoit n'étoit point inférieure à Almanzine du côté des charmes ,

mens , & qu'elle ignoroit le penchant qu'il se sentoit pour elle. Vous êtes bien discret , dit Fedime , si votre Maîtresse vous voyoit des mêmes yeux que moi , vous auriez grand tort de lui cacher vos sentimens , je vous exhorte à ne pas différer à les lui apprendre.

Ce discours de Fedime n'étoit qu'obligeant ; mais les amants ont la méthode de tourner tout à leur avantage : Zamor crut avoir été pénétré , & qu'on lui permettoit de parler , il leva des yeux timides sur Fedime , & sembloit chercher dans les siens de quoi le rassurer. Il oublia l'Emir , ses vertus & ses résolutions , & dit à Fedime qu'elle étoit l'objet de ses plus tendres adorations , & qu'il ne vouloit plus vivre que pour elle.

L'étonnement de Fedime l'em-
III. Partie, E

pêcha d'interrompre un aveu qui l'offensoit. Mais quand elle fut revenue à elle , elle lui fit sentir avec cette douceur & ces ménagemens , qu'une femme vertueuse & polie a toujours pour un homme qu'elle estime , que sa passion ne pouvoit jamais être payée de retour ; qu'elle aimoit son époux , & que ce même époux étoit le meilleur de ses amis. Ensuite regardant fixement Zamor & voyant qu'il avoit les yeux humides : Zamor , lui dit-elle , d'un ton affectueux , soyez mon ami , & vous aurez tout lieu de vous louer de votre sort ; si vous attachez quelque bonheur à l'amitié que j'ai pour vous , je vous traiterai si bien comme ami , je vous accorderai tant d'estime , que je ne mettrai de différence entre mon mari & vous que celle que l'honneur me prescrira,

Mais si vous conservez de l'amour pour moi , souvenez-vous bien de ne jamais me parler de vos sentimens , je ne veux ni ne dois les entendre.

Zamor s'étoit laissé emporter par un faux espoir ; le discours de Fedime lui rendit toute sa raison. Il est vrai , lui dit-il , que je suis coupable de vous avoir découvert que je mourois d'amour pour vous : mais je m'étois encouragé sur un compliment qui n'étoit que poli , à vous ouvrir mon ame. Oui, Madame , ajouta-t-il , je m'étois condamné à un silence éternel. Prenez-vous en à vous même si je l'ai rompu , & permettez que je me retire pour gémir d'une faute involontaire.

Le ton de Zamor & cet air pénétré que les vrais Amants ont toujours , touchèrent Fedime

jusqu'aux larmes. Ah ! Zamor ;
 lui dit-elle , pourquoi faut il que
 je vous aye inspiré un amour que
 je ne puis partager ? Que vous
 me causez de douleur ! Oui , je
 voudrois pour la moitié de mon
 sang , que vous n'eussiez pour moi
 que de l'estime. Mais la raison
 qui est si supérieure en vous , me
 fait espérer que vous réduirez vos
 sentimens à une tendre amitié,
 Vous me connoissez , reprit Za-
 mor, croyez que je ne changerai ja-
 mais pour vous ? Non , vous pou-
 vez bien me forcer à ne point vous
 parler de ma tendresse ; mais ja-
 mais elle ne sortira de mon cœur.
 Croyez-vous que je n'aye pas long-
 tems combattu le tendre pen-
 chant qui me portoit vers vous ?
 Ha ! que vous me feriez inju-
 re , si vous le pensiez sérieuse-
 ment. Cet amour a pris nais-

fance sans que je m'en apperçusse : tous les efforts que j'ai faits depuis ont été inutiles. Mais je vous jure que je n'ai jamais conçu la moindre espérance qui pût vous offenser ; & je vous promets que je me priverois plutôt de votre vûe qui m'est si chere , que de vous déplaire. Je n'attends rien du tems & de la raison , je vous aimerai malgré vous , malgré mes devoirs , & peut-être malgré moi-même , je le sens bien

En cet endroit , Zamor se sentit l'ame tellement pressée , que ses yeux fondirent en larmes. Il sortit brusquement pour aller s'enfermer & rêver à son malheur. Il faut avouer que son esprit & son bon sens ne pouvoient ni le garantir de la passion qu'il avoit dans le cœur , ni l'en guérir , ni en inspirer à Fedime.

Zamor éprouvoit des peines d'une espèce nouvelle, son exacte probité n'avoit jamais souffert aucune atteinte, il n'auroit pû se résoudre de sang froid à trahir son ami. Cependant si sa femme l'eût aimé, quelle tentation ! Etoit-il croyable qu'il eût laissé échapper son bonheur par une sottise délicatesse ? Auroit-il succombé ? Auroit-il fui ? Je laisse cette question à résoudre à ces gens qui prononcent hardiment sur tout, & qui s'imaginent connoître tous les replis du cœur humain. Pour moi que l'expérience n'a point rendu habile sur les passions, je me garderai bien de décider cette question : je hasarderai seulement de dire qu'à la place de Zamor les forces n'eussent pas secondé ma probité. Mais j'oublie qu'il n'appartient point aux femmes de dé-

cider sur des matieres qu'elles n'entendent pas.

Zamor ne fut pas plutôt libre de réfléchir sur la conversation qu'il venoit d'avoir avec Fedime, qu'il sentit qu'il n'y avoit que l'absence qui pût effacer les tendres impressions qu'elle avoit faites sur son cœur. Il se confirma dans la résolution de quitter la Cour & d'aller revoir le Prince Hermite dans sa solitude. Mais il étoit décidé que son esprit ne le garantiroit de rien , & qu'il se trouveroit forcé de céder aux circonstances.

Que les hommes sont injustes, même ceux qui ont le plus d'équité ! Zamor ne se trouvoit point heureux de posséder l'estime & l'amitié d'une femme qu'il adoroit. La jalousie se glissoit dans son ame ; & de qui étoit-il jaloux ? De son ami. Cet homme si sage ;

si prudent , avec tant d'esprit n'étoit pas plus exempt de foiblesses que les hommes ordinaires. Il en triomphoit quelquefois ; mais c'étoit avec tant de peines , que s'il étoit content de sa vertu , son cœur n'en étoit pas plus satisfait. Il sembloit même que tout fût préparé pour mettre sa sagesse aux plus cruelles épreuves.

Un jour il vint chez Fedime plutôt qu'à l'ordinaire ; il ne trouva personne sur son passage qui pût l'avertir que Fedime reposoit. Il parvint jusqu'à l'alcove où elle étoit endormie. Ses femmes étoient retirées , tout étoit calme dans son appartement , le respect l'empêcha d'abord d'approcher : mais quelle circonstance pour un Amant délicat ! Fedime presque nue , voluptueusement couchée dans des carreaux

qui laissoient une place auprès d'elle. Zamor fait quelques pas en tremblant, & considérant des charmes qu'il idolâtroit, il se mit à genoux. Mais Fedime dormoit : que lui servoit cette attitude respectueuse ? Hélas ! à rien : il contemploit à la vérité ; mais l'admiration est bonne quand on a été plus heureux.

Un Amant aimé peut s'amuser à considérer l'objet qui vient de faire sa félicité ; il est dédommagé de la contrainte d'une complaisance momentanée ; mais le tendre Zamor n'espéroit rien ; le hasard offroit à sa vûe tous les charmes de Fedime. Falloit-il fuir ? Non, il fit bien de rester. Emporté cependant par son amour, il osa porter la bouche sur des mains, sur des bras le plus doucement qu'il put. Un Amant s'imagine

appuyer légèrement , & cela n'est pas toujours vrai.

Zamor déroba à Fedime d'innocentes faveurs , comme s'il eût fait un crime : mais elle dormoit toujours , & son ardeur augmentoit. Le moyen de résister à donner à cette gorge divine qu'il voyoit découverte , des marques d'une passion où elle entroit pour quelque chose : car il a été décidé il y a longtems qu'une belle gorge étoit un motif de plus pour faire naître l'amour , & pour faire tourner la tête à un Amant quand bien même il feroit seul : que l'on juge si Zamor étoit tranquille en considérant une femme qui réunissoit toutes les beautés dont la nature avare ne distribue aux autres que de foibles parties. Zamor donna donc un baiser qu'il crut léger , à cette

gorge si supérieure à celles qu'il avoit déjà vûes. Mais Fedime se réveilla à cette careffe , étendit ses beaux bras autour du col de Zamor qu'elle prit pour son époux , & le serrant tendrement , elle lui donna ces noms si doux que l'hymen autorise , & qui ne sont pas toujours pour l'époux une marque d'amour.

L'amoureux Zamor pensa expirer de plaisirs de l'erreur de Fedime. Cependant au sein du bonheur , il s'y déroba , & fit un effort inoui pour s'arracher de ses bras. Mais quel retour , Grand Dieu ! prévoyoit-il ? Sa Maîtresse irritée , son ami outragé , sa probité flétrie , sa délicatesse mortifiée , tout le sauva du pas dangereux qu'il alloit franchir.

Après avoir donné de tendres baisers à Fedime , qui s'étoit ren-

dormie , il s'éloigna avec précipitation , & cependant avec douleur , fermant les yeux & appelant à son secours sa force & sa vertu , il sortit de l'appartement.

Il n'eut pas fait dix pas dans l'antichambre de Fedime , qu'il rencontra l'Emir. Celui-ci le voyant ému , lui demanda ce qu'il avoit : Je viens , reprit Zamor , de trouver votre femme endormie dans l'état le plus séduisant où jamais elle pût être. Elle a fait sur mes sens l'impression qu'elle auroit fait sur tout autre qui ne se feroit pas ressourvenu comme moi de ce qu'il vous devoit à tous les deux. Je m'éloigne agité , parce que je dois l'être. Allez jouir , ajouta-t-il en soupirant , du bonheur qui vous attend dans les bras de Fedime , & laissez-moi m'applaudir de

l'effort que je viens de faire , car il est grand.

L'époux de Fedime courut inquiet auprès d'elle ; elle avoit été surprise de ne plus le trouver quand elle s'étoit réveillée. Son erreur duroit encore quand l'Emir parut : il commença à lui faire des questions fort indiscrettes ; elle y répondit sans doute d'une façon propre à augmenter son inquiétude ; il rêvoit profondément , quand Fedime lui en demanda la cause ; il la lui dit ; elle fit un cri qui la perdit. L'Emir crut que son ami l'avoit trompé par une fausse confiance , & il courut tout furieux le chercher pour en tirer raison.

Dès qu'il apperçut Zamor , il lui cria de se défendre , & qu'il venoit pour le punir de son ingratitude & de sa perfidie. Zamor qui ne se sentoît pas cou-

pable voulut essayer de remettre l'esprit de l'Emir, & lui protestoît qu'il n'avoit fait aucun crime dont il pût se faire de reproche. Mais cet époux que la jalousie rendoit insensé, portoit des coups à Zamor, qui fut obligé de se mettre en défense, & voyant qu'il en vouloit à sa vie, il fut contraint de chercher sérieusement à se défaire d'un ennemi que rien ne pouvoit calmer. L'Emir fut blessé & n'en devint que plus furieux. Zamor enfin dans la chaleur du combat porta un coup mortel à l'époux de Fedime & l'étendit à ses pieds.

Zamor désespéré de ce qu'il venoit de faire, fit donner à l'Emir tous les secours qui dépendent de lui. Le terme de lâche séducteur qu'il lui avoit entendu prononcer à plusieurs reprises l'avoit mis au fait des causes de sa

furéur ; Zamor fit conduire ce malheureux époux chez lui, & écrivit à Fedime le détail de ce fatal événement.

L'Emir reprit connoissance & vécut encore deux jours , pendant lesquels sa femme lui fit connoître son injustice , & justifia pleinement Zamor ; je meurs avec moins de regret , dit cet époux infortuné , puisque je vous laisse en Zamor un ami vertueux. Voyez-le , ma chere Fedime , & consolez-vous avec lui de ma perte ; je l'ai forcé de se défendre , s'il ne m'eût blessé , je l'aurois infailliblement percé moi-même , mon intention étoit de lui arracher la vie. Je suis plus coupable que lui , puisque j'ai fait injustice au plus honnête homme d'Ispaham : ha ! ma chere Fedime que j'ai de regrets A ces mots l'Emir tomba dans

une grande foiblesse , & quelques heures après il expira dans les bras de l'inconsolable Fedime , qui manqua en mourir de douleur.

Zamor tomba dangereusement malade de chagrin de cet événement ; il perdoit un ami , il connoissoit toute la délicatesse de Fedime , & il avoit tué son époux. Quelle espérance lui restoit-il ? Le Sophi avoit sçu simplement le détail de ce combat , mais il ignoroit ce qui y avoit donné lieu. La maladie de Zamor empêchoit qu'il n'eût les éclaircissemens qu'il désiroit. Il soupçonna Fedime d'un commerce secret avec son premier Visir , & en fit des contes à son ordinaire.

Tout ce que disent les Souverains est adopté par tout le monde. On crut bientôt que cette intrigue étoit véritable , puisque le

le Sophi en étoit instruit : & la réputation de Fedime & de Zamor furent bientôt attaquées. Fedime apprit cette calomnie avec un extrême désespoir & se hâta de justifier sa conduite, en publiant elle-même les circonstances de ce malheureux événement. Les bons esprits la crurent, & les méchants restèrent dans leur opinion : mais comme ceux-ci font le plus grand nombre, Fedime se condamna à ne plus voir Zamor, & à vivre éloignée de la Cour.

Eh bien, que peut-on répondre aux preuves que je viens d'apporter de l'inutilité de l'esprit & du bon sens? Zamor & Fedime en étoient-ils plus heureux pour être les deux personnes les plus spirituelles d'Is-paham? Zamor, dont le tempérament étoit dans toute sa force, recouvra sa santé ; mais il

lui resta un ennui de la vie qui faisoit honneur à son ame : il fut désespéré , quand il apprit les bruits qui avoient couru sur son compte , & sur celui de Fedime. Quelle matiere à réflexion ! Pour qui le bonheur est-il donc fait , s'écrioit-il ? Fedime , la plus belle , la plus sage & la plus spirituelle femme de toute la Perse , est livrée , depuis l'âge de raison , au sort le plus triste , trompée dans ses desseins , abusée dans ses affections , outragée dans son choix , dupe dans sa tendresse , poursuivie par son malheur , privée des objets qui lui sont les plus chers. A qui donc sont destinés la félicité & le repos ? Oui , je le vois , il faut être trompeur , faux , vil & méchant , pour jouir en paix de la fortune & des plaisirs ; faïr les occasions du bonheur aux dépens de sa probité ; ne se servir

de son esprit que pour tromper les autres, & pour profiter de leur sottise. Voilà à quoi sert l'esprit. Mais quel fatal présent, quand il est uni avec les vertus ? de quel usage est-il alors ? Qu'ai-je fait moi, pour éprouver les infortunes les plus cruelles ? Quel tort ai-je causé à personne, pour être le plus malheureux de tous les Etres ? Oui, j'irai dans le fond d'un désert, je fuirai les hommes & les événemens, puisqu'ils me sont funestes. Le bon sens que j'ai reçu de la nature ne me servira plus qu'à me faire envisager ce qu'il faut attendre des hommes, quand on est vertueux.

Il y'a des gens qui trouveront les réflexions de Zamor vaines ; mais on doit être disposé à les lui passer en faveur de son mérite, & de ses malheurs. Il ne pouvoit se cacher à lui-même, ni sa ver-

tu ni ses qualités ; & c'est au fort de son chagrin qu'il se récrie contre l'injustice du fort qui le poursuit. C'est à lui-même qu'il parle , & il n'y a guères d'honnêtes gens qui ne se disent quelquefois qu'ils méritent les faveurs de la fortune , & que tel qui en est accablé mériterait mieux d'être à leur place.

Zamor ne voulut pas cependant s'éloigner de la Cour sans avoir vû Fedime encore une fois ; il se rendit chez elle , & lui dit qu'il venoit lui faire part de ses desseins & lui dire un éternel adieu. Fedime l'écouta avec émotion & lui demanda un éclaircissement dont elle entrevoyoit de funestes suites. Je ne sçai pas , Madame , lui dit-il , si mon désespoir me fera finir mes jours philosophiquement ; mais ce qu'il y a de sûr , c'est que pour peu que

vous daignez vous intéresser à mon sort, je ne puis mourir entièrement malheureux. Vous sçavez, lui répondit tristement Fedime que mon intention ne fut jamais de vous chagriner. Je m'en prends à mon sort, des malheurs que j'ai essuyés, & je distingue Zamor vertueux d'avec Zamor coupable d'une action forcée qu'il n'eût jamais commise s'il eût été le maître des événemens. Mon estime pour vous est la même, ajouta-t-elle en soupirant, & si le sort eût disposé de mon époux, par une autre main que par la vôtre, je vous aurois prouvé que je connois toute l'étendue de votre mérite. Est-il bien vrai, reprit Zamor transporté? Quoi votre cœur n'auroit pas été insensible à l'ardeur du mien; cette vive & respectueuse tendresse que vous m'avez inspirée auroit été payée

de rerour. Ha, Fedime, que me faites-vous envifager ! Faut-il que dans le tems que vous donnez à mon cœur la joie la plus pure, vous l'empoisonniez par des regrets ? Mais me voilà du moins perfuadé que vous ne me haïffez point ; fi le tems pouvoit effacer de votre efprit des circonftances Arrêtez , lui dit Fedime , les coups que mon époux a reçus de votre main , n'auront pas été moins portés dans dix ans qu'aujourd'hui , le tems ne peut pas mettre de changement dans mes devoirs , & je ne pourrai jamais oublier que vous êtes le meurtrier de mon mari. Oui Zamor , mon cœur n'étoit point à votre ami , l'amitié & l'eftime me tenoient lieu d'amour. J'avois aimé Kadek , & il ne me reftoit plus de lui qu'un fouvenir fâcheux ; mon cœur fait pour ai-

mer, avoit reçu des impressions pour vous qui ne m'ont jamais fait rougir. Maîtresse de mes sentimens & de mon extérieur, j'étois sûr que vous ne vous apperceveriez jamais de la tendresse que vous m'aviez inspirée, & dans le tems où vous faisiez votre félicité de me voir, je faisois la mienne de vous aimer dans le silence. Je ne connois point cet amour turbulent qui n'est que transport & qu'égarement. La satisfaction d'aimer, de voir ce que j'aime, de découvrir chaque jour les qualités de son ame, de recevoir à mes oreilles l'impression de sa voix, de puiser dans ses yeux cette douce chaleur qui n'a rien de contraire à la vertu. Voilà mes plaisirs, je n'en connois point d'autres; & ce sont ceux que vous m'avez fait éprouver. Que cet aveu, cher Zamor, ne vous donne

aucune espérance , ma réputation exige que je ne vous voye pas , & ma vertu me fait une loi de vous oublier. M'oublier , s'écria tristement Zamor , le pouvez-vous , si je vous suis cher ? J'essayerai du moins , reprit Fedime en hésitant , il y va de mon repos. Mais quels sont vos desseins ? Parlez & ne me cachez rien. Je n'en ai qu'un , repliqua Zamor ; c'est de mourir ; voilà le seul qui convienne à ma situation & à vos rigueurs. Que voulez-vous que je je fasse , lui repliqua Fedime ? Voulez-vous que je me rende l'objet du mépris de tout le monde ? Qu'en vous souffrant auprès de moi , je fasse présumer que je suis contente de la mort de mon mari , pour vous voir avec plus de liberté. On m'a calomniée quand je n'étois point coupable , que ne diroit-on pas si je le devenois

venois effectivement ? Le tendre Zamor n'opposoit à toutes ces raisons que son amour & le penchant de Fedime ; mais ils étoient trop vertueux l'un & l'autre pour ne pas céder à la nécessité. Zamor obtint seulement qu'il lui seroit permis de venir quelquefois voir Fedime , à condition qu'il ne lui parleroit jamais de son amour, ni d'aucunes espérances.

La certitude d'être aimé avoit procuré à Zamor plus de tranquillité ; il perdit encore une fois de vûe son projet de quitter la Cour, & de s'éloigner des lieux où il pouvoit voir Fedime. Cette aimable femme étoit un lien qui l'attachoit à la vie, quoiqu'il fût le plus malheureux des hommes. Quittons pour un moment Fedime, pour retourner à Almanzire, que nous avons laissé fuyant avec un Officier de la garde du Sophi.

III. Partie.

G

Après avoir erré dans plusieurs pays , l'Officier qu'on nommoit Dulmac , demanda à Almanzine la récompense de ses services ; mais cette Princesse qui n'avoit pas dessein de le favoriser , lui dit qu'il pouvoit tout espérer de sa persévérance & du tems. En conséquence ils voyageoient à peu près comme la Fiancée du Roi de Garbe , la cassette avec eux ; & habitant tous les châteaux & les hôtelleries de leur route , il n'est pas à présumer qu'Almanzine ait été plus sage qu'Alacié. Les circonstances où elle se trouvoit , lui prescrivoient la nécessité de céder. Cependant je n'ai rien appris de la conduite de cette Princesse ; & ceci n'est autre chose que des conjectures que me fournissent les voyages.

Dulmac perdoit de sa timidité & de son respect , à mesure qu'il

vivoit plus familièrement avec Almanzine ; elle ne favoit plus quels motifs alléguer à ses rigueurs ; quand Dulmac tomba malade , je ne fais où , d'une maladie dont il mourut. La Princesse se vit donc en liberté de choisir un autre Ecuyer ; mais elle n'en voulut plus prendre , elle aima mieux endosser un capuchon , comme avoit fait Zamor en fuyant d'Ispaham. Ce dessein formé , elle se pourvut d'un habit de Derviche , & au bout de quelques momens , elle se vit métamorphosée en un joli Solitaire. Ses voyages lui avoient un peu bruni le tein , & elle avoit à peu près l'air d'un jeune Novice qui va d'une Maison à une autre. Elle ferra ses pierreries , prit un bâton ; & dans cet équipage , elle continua hardiment ses courses. L'envie de revoir sa patrie la con-

duisit en Perse, & en moins de six mois, elle arriva à Ispaham, s'informa de ce qui se passoit, & n'y apprit rien de favorable pour elle.

Zamor alloit souvent promener ses chagrins & sa mélancholie dans les jardins du Sophi; il y étoit un soir, lorsque notre Derviche femelle s'apparut à lui. Zamor persuadé que sa femme avoit péri dans l'embrasement du Sérail, ne songeoit plus à elle; d'ailleurs l'obscurité qui commençoit à regner, car c'étoit le soir, l'empêcha de reconnoître le son de voix ni les traits d'Almanzine. Il fit plusieurs questions au Derviche, qui lui répondit qu'il étoit né en Perse, qu'il avoit quitté Ispaham de fort bonne heure, qu'il connoissoit presque tous les Grands par leurs noms, & que lui à qui il parloit, se nommoit Zamor,

qu'il avoit effuyé de violents chagrins ; & continuant de lui dire certaines particularités de sa vie les plus secretes, il jetta Zamor dans un étonnement prodigieux , voyant que le faux Derviche alloit poursuivre , il l'arrêta avec inquiétude. Si votre passion pour Fedime , ajouta l'Hermite , ne vous préoccupoit pas trop , peut-être reconnoîtriez-vous quelque vraisemblance entre Almanzine & moi. A ces mots , elle disparut comme une éclair , & laissa Zamor dans le plus terrible effroi qu'il eut senti de sa vie

Quoiqu'il eût trop d'esprit pour croire aux apparitions , il ne pût accorder ses idées avec la raison. Il ne pouvoit se persuader qu'Almanzine eût échappé aux flâmes , & qu'elle se fût montrée à ses yeux sous un habit d'Hermite. Qu'étoit donc ce phantôme qui lui

avoit parlé ? Il ne pouvoit le comprendre, & fut quelques jours, sans que son doute fut éclairci.

Zamor retourna au Palais, l'esprit préoccupé de cette vision, & rêvoit profondément à ce qu'elle pouvoit signifier, quand on lui dit que le Sophi l'avoit demandé. Il courut aussi-tôt chez lui, & du plus loin que *Transcendant* l'aperçut, ah ! Zamor, s'écria-t-il, quel rêve j'ai fait ! J'en suis encore tout épouvanté. Il me sembloit que ma sœur vivoit encore, & qu'elle avoit tissé de sa main un cordon cramoisi qu'elle me montrait ; elle me le passoit au col ; Azama le prenoit par un bout & ma sœur par l'autre, & ces deux femmes étoient prêtes à m'étrangler, quand je me suis éveillé. Vous me voyez encore tout troublé des efforts qu'il m'a fallu faire pour me tirer des mains de ces

deux furies. Seigneur, répondit Zamor, Votre Hauteſſe a été encore plus heureuſe que moi, elle n'a fait que rêver; pour moi j'ai vû, très-éveillé, l'ombre de la Princeſſe Almanzine, ſous un habit de Derviche. Vous n'y penſez pas, reprit le Sophi, les morts ne reviennent plus, & ſurtout les femmes qui n'ont point d'ames, comme vous ſavez. Vous direz ce qu'il vous plaira, Seigneur; ajouta Zamor; mais un jeune Solitaire, qui a le même ſon de voix & la même taille qu'Almanzine, vient de me parler, & a diſparu comme un oiseau. Cela eſt bien ſingulier, s'écria *Transcendant*, n'y auroit-il pas moyen d'empêcher qu'on eût de pareilles viſions, car elles ſont inquiétantes? Zamor ne voulut pas lui dire ce qu'il penſoit de tout ceci, dans la crainte que l'on ne fît des perqui-

sitions pour trouver le prétendu Derviche , & que ce ne fût en effet Almanzine échappée du Sérail. Une seule chose l'empêchoit de s'arrêter à cette idée, c'étoit les deux ans qui s'étoient écoulés depuis l'embrasement du Sérail , & il ne comprenoit pas où elle avoit pû rester pendant si longtems sans être découverte.

Ce fut dans le même tems que *Transcendant* commença à se laisser des mauvaises plaisanteries de Kadek. Il se trouva dans un repas chez le premier Maître d'Hôtel , avec des amis aussi étourdis que lui : ils parlerent à tort & à travers des personnes de la Cour ; passe pour celles-là : mais Kadek ne s'en tint pas là ; il se mit sur le compte d'Azama , & en fit le portrait en homme de goût , qui s'étoit vû plus d'une fois à portée de juger de toutes ses qualités. Il publia

les anecdotes de sa vie , comme un homme qui la connoissoit bien , médit du Sophi , fit des vers très-jolis , où il y avoit je ne sçais combien d'esprit & de méchancetés. Il en dit tant , & donna si fort l'essor à son imagination , que le lendemain il fut arrêté par ordre du Sophi , & conduit dans une forteresse sous bonne & sûre garde. Ce fut envain que Zamor voulut l'excuser ; envain tenta-t-il de faire croire que le vin de Chypre lui avoit bouleversé la tête ; le Sophi resta ferme pour la première fois de sa vie.

Almanzine craignant que Zamor allarmé ne mît des gens en campagne pour découvrir ses traces , changea de déguisement , & prit celui de Persan. Zamor qui vouloit s'éclaircir de ses doutes , cherchoit à la retrouver ; & le cinquième jour au soir Almanzine

vint auprès de lui , & après lui avoir demandé des nouvelles de la Cour , elle l'engagea dans une conversation fort intéressante. Zamor ne reconnut pas le Derviche dans ce Persan ; il lui trouva beaucoup d'esprit , s'informa de son nom & de ce qu'il faisoit à Ispaham. Almanzine lui répondit comme elle voulut ; & après avoir gardé quelque tems le silence , elle se leva de dessus un banc où elle étoit assise. Zamor , lui dit-elle , vous ne me reconnoissez donc pas ? Cette Princesse que vous avez aimée pendant dix ans est-elle bannie de votre esprit ? Oui , lui dit Zamor , je m'en souviens encore ; mais c'est avec horreur. Et moi , dit-elle en s'approchant de Zamor , je ne viens ici que parce que je ne crains point la mort , & que je puis te la donner si je voulois ; mais je te laisse

la vie , à condition que tu ne diras jamais que tu m'ayes vûe. Adieu , souviens-toi de . . . A cet endroit Almanzine entendit du monde qui approchoit de leur côté , & s'éloigna promptement.

Zamor étoit resté immobile sur le banc , & ne revenoit point de sa surprise , quand il fut joint par quelques Courtisans. Il ne leur dit rien de ce qui venoit de lui arriver , non par crainte , mais par ménagement pour une Princesse qui étoit sa femme & la sœur de son Roi. Bien loin de sentir réveiller sa tendresse pour elle , il n'avoit éprouvé qu'une indifférence profonde. Sa passion pour Fedime pouvoit bien être cause de cette froideur , car on ne voit pas impunément un objet qui nous a été excessivement cher ; mais les procédés violens d'Almanzine avoient détruit l'amour

dans le cœur de Zamor. Il adoroit Fedime , & cette aimable femme lui avoit ôté toute sensibilité pour les autres objets. Voilà les vrais Amants ; tels sont ceux qui méritent d'être sincèrement aimés. L'absence d'ailleurs jointe aux mécontentemens , pouvoit avoir rendu Zamor inaccessible à tout retour pour Almanzine.

Il y avoit un mois que Kadek étoit renfermé , quand on apprit qu'il étoit devenu fol. Cette nouvelle toucha le Sophi , & il se hâta de lui donner la liberté. Il le fit amener devant lui ; Kadek en fol habile , extravagua parfaitement bien. Le Sophi déplora le sort de son favori , & se regarda comme la cause d'un accident si fatal. Kadek dit & fit des extravagances qui ne ressembloient à rien ; il se renfermoit sans qu'on pût le voir de la journée ; alloit

& venoit dans son appartement ;
& accabloit sa femme de carref-
fes ; ce qui fit croire que sa folie
étoit sans remède.

Malgré toute sa pénétration ,
Zamor en fut la dupe. Un jour
qu'il étoit allé le voir , Kadek se
mit à éclatter de rire , & Zamor
crut que c'étoit un accès ; mais
quelques momens après , il lui
montra des vers qu'il venoit de
faire sur l'éloge de la folie , &
l'inutilité du bon sens. Zamor en
fut surpris , au point de lui de-
mander si c'étoit bien lui qui les
eût fait. Kadek prit un sérieux très-
imposant. Si vous aviez des enfans,
ajouta-t-il , seriez-vous content
qu'on vous fît à leur égard une
semblable question ? Zamor étoit
fort embarrassé de répondre ; mais
reprenant le discours de Kadek ,
cette demande ne se fait point ,
lui dit-il ; mes enfans seroient à

moi ou n'y feroient pas , mais il feroit fort indécent de former des doutes sur leur naiffance. Il est auffi déplacé , ajouta Kadek , de marquer de l'incertitude à un Auteur sur fes productions. Un homme n'en a pas moins de mérite , pour avoir une femme dérangée ; mais c'est ôter le mérite d'un Auteur , que de lui ôter fes ouvrages.

Pendant tout ce discours Zamor regardoit Kadek avec fuprife , & Kadek fe remit à rire plus fort qu'auparavant. Zamor fe perfuada que la folie de Kadek n'étoit pas fans reflource , puifqu'il avoit des intervalles de raifon , & fortit pour faire part au Sophi de cette remarque.

Azama avoit pardonné à Kadek en faveur de fa folie , tout le mal qu'il avoit dit d'elle , & elle vivoit avec lui dans une

grande intimité. L'étrange chose que l'exemple ! Toutes les femmes s'y laissent entraîner. Si Kadek n'eût pas eu la réputation d'être bien avec la Reine , il n'eût pas été poursuivi par les autres. Joignez à cela sa folie , & la gloire de l'emporter sur une Princesse du rang d'Azama , de la faire négliger & même abandonner , voilà de puissans motifs pour précipiter toutes les femmes dans des travers. Depuis sa sortie de la forteresse, Kadek n'avoit jamais rencontré tant de bonnes fortunes. sa folie étoit un titre de plus pour le faire chérir de celles qui croient avoir beaucoup de supériorité sur un fol , qui est ordinairement dédommagé par la nature des avantages dont elles font grand cas , à ce qu'on prétend. Quoi qu'il en soit , Kadek reçut des coups d'œil d'une très-jolie fem-

me , qui n'en fit point mystere , & qui avouoit partout qu'elle le trouvoit charmant.

Kadek ne fit pas semblant de s'appercevoir de rien , & elle s'en prit à son extravagance. Elle hazarda des avances un peu plus marquées , qui ne furent pas mieux entendues ; il imaginoit bien qu'attendu sa prétendue folie , elle exigeroit de lui des preuves plus convaincantes. Quel avantage emporte avec elle l'imbécillité ! soupçonne-t-on de l'esprit à un homme , une femme craint de lui en dire trop ; elle ne lui accorde les moindres faveurs qu'avec inquiétude ; il faut un siècle , pour mener à bien une intrigue qui est tout d'un coup terminée avec un sot , par le peu de défiance qu'on prend de lui. Ha ! Messieurs les imbéciles , que vous êtes fortunés ! Cela est incontestable.

Kadek

Kadek avoit enfin amené sa belle jusqu'à une déclaration ; mais nette , précise , intelligible , à la portée du peu d'entendement qu'on lui croyoit , & qui par conséquent abrégéoit toutes les formalités ennuyeuses pour les femmes qui ne les aiment pas , & Zulmen ne pouvoit les souffrir : voilà donc un rendez-vous donné , accepté de la part de Kadek , qui ne manqua pas de s'y trouver. Zulmen lui demanda d'abord s'il étoit vrai qu'il l'aimât. Moi , Madame , vous aimer ! répondit Kadek ; je n'ai jamais osé prendre cette liberté-là. Mais , lui dit Zulmen , un peu surprise , pourquoi êtes vous donc venu ici , si vous ne m'aimiez pas ? Pourquoi , repliqua Kadek ? C'est que vous m'avez fait sentir que je ne vous étois pas indifférent , & que vous m'avez ordonné de me rendre auprès

de vous. Vous ne vous sentez donc aucun goût pour moi ; interrompit Zulmen ? Pardonnez-moi, Madame ; répondit Kadek , en lui baissant la main , je vous trouve charmante ; il n'y a rien que je ne fisse pour vous prouver l'effet que vos charmes ont fait sur moi ; & en vérité vous feriez la plus injuste. En cet endroit Zulmen crut bonnement que Kadek l'aimoit éperduement , & après un silence de quelques instans , ils reprirent une conversation qui ressemble à mille autres. Elle roula sur la sympathie de deux cœurs bien épris. A les entendre on eût cru qu'ils l'étoient beaucoup. Hélas ! rien n'est si trompeur que ces apparences. Kadek juroit quelquefois bien ferré qu'il aimoit , quoiqu'il n'en fût rien , & il y avoit longtems que cela ne lui étoit arrivé ; il jura donc , & Zul-

men reçut les assurances de sa tendresse, comme si elle eût été bien persuadée qu'elles fussent sincères. Le moyen d'en douter en effet, après des preuves aussi convaincantes ; il juroit, & l'on sçait que la vérité est dans la bouche des fols. Zulmen resta fort satisfaite de la folie de Kadek ; ils prirent leurs mesures pour se revoir quelques jours après. Zulmen auroit souhaité que ce fût dès le lendemain ; mais Kadek avoit besoin de quelque délai.

L'imbécilité de Kadek lui réussissoit si bien, qu'il fut tenté de la feindre toujours, ou du moins jusqu'à l'âge où elle deviendroit réelle. Mais Zamor toujours sage, toujours prudent, qui avoit appris enfin que la folie de Kadek n'étoit que simulée, & qu'il ne s'étoit déterminé à la feindre que pour se tirer de la prison,

H ij

lui conseilla de reprendre par degré son bon sens & sa raison. Pourquoi voulez-vous, disoit Kadek que je reprenne des avantages qui sont contraires à mon bonheur ; vous sçavez vous-même que le peu d'esprit que l'on me donne , m'a presque couté la vie , & qu'il m'a fait perdre ma liberté. Mes plus grands chagrins viennent d'en avoir montré. Plût à Dieu que je n'en eusse jamais eu , j'aurois possédé l'aimable Fedime , ou peut-être je ne m'y serois pas attaché. Le Sophie ne m'en auroit pas moins aimé ; les femmes m'auroient recherché comme elles font à présent. Vous voyez bien qu'il n'est pas possible que je reprenne ma raison sans être réellement ce que je ne fais que paroître. Non , je veux garder ma folie , puisqu'elle me sert si bien. Zamor vouloit lui prou-

ver par les raisonnemens les plus solides , qu'il avoit tort de faire le fol , & Kadek qui avoit de bonnes preuves que cette folie contribuoit à son bonheur , se déterminâ à la garder. Il se rendit au second rendez - vous de Zulmen , où il lui arriva une aventure fâcheuse dont il ne se fût jamais tiré sans sa folie.

Il y avoit déjà deux heures que Kadek étoit aux genoux de Zulmen : il lui avoit juré plus d'une fois à sa mode qu'il l'aimoit comme un fol, lorsque l'époux de Zulmen entra subitement. Cette apparition désagréable surprit nos Amants , & il avoient raison : car c'étoit , de tous les maris d'Isphaham , le plus incommode & le plus jaloux. Il connoissoit toute l'étendue, toute la profondeur du génie de sa femme , & cette connoissance ne le rassuroit point sur

sa vertu. Plus d'une fois la santé de Zulmen l'avoit fait trembler ; j'aurois bien dit le tempérament , mais il n'est plus permis aux femmes d'en avoir & d'en montrer. C'étoit donc la santé de Zulmen qui épouvantoit son mari. Kadek commençoit à connoître cette santé-là. Mais il étoit déterminé à faire à propos sa retraite. C'étoit sa ressource en pareil cas.

Le mari de Zulmen lui demanda d'un ton un peu brusque, ce qu'elle faisoit de Kadek. Zulmen , que la réputation de son Amant rassuroit un peu , affecta de rire beaucoup. Elle répondit à son mari que si Kadek étoit dangereux par la figure , il s'en falloit beaucoup que sa conversation ne répondît à son extérieur. Ha ! nous y voilà , reprit impoliment le mari , comme s'il

falloit de l'esprit à un homme pour s'avancer auprès d'une femme de votre humeur. Kadek fut choqué de la réponse de ce bourru & pensa montrer plus de tête qu'on ne lui en croyoit. Mais par réflexion il fit semblant de ne rien entendre. Cependant il n'en fut pas quitte pour cette seule attaque : on peut se dispenser de montrer de l'esprit, mais il n'est pas permis de manquer de cœur ; & quoique Kadek n'en fût pas bien partagé, on lui dit des choses si claires, qu'il fallut nécessairement y répondre. Ce fut en tirant son sabre, dont le mari demeura si épouvanté, qu'il prit la fuite.

Kadek ne le vit pas plutôt éloigné qu'il se mit en devoir de rassurer Zulmen, qui n'étoit pas tranquille sur les procédés de son mari. Kadek étoit à lui

persuader très-follement qu'elle avoit tort de craindre , quand le mari revint accompagné de ses gens pour faire sans doute un très-mauvais parti à Kadek , qui écarta tous ses ennemis à grands coups de sabre & fortit.

Ce mari désespéré d'avoir manqué sa vengeance , alla faire ses plaintes au Sophi , qui lui répondit en riant , que depuis que Kadek extravaguoit , toutes les jolies femmes ne pouvoient plus s'en passer , & que la sienne n'étoit pas malheureuse d'avoir sçu lui plaire. Le pauvre mari s'en retourna furieux , maltraita sa femme & la renferma pendant quelques jours ; après lesquels il fut obligé de la laisser vivre sur sa bonne foi , par avis de parens : & sa bonne foi ne trompa pas son mari.

Kadec en avoit assez de cette
intrigue

intrigue , il se hâta d'en renouer d'autres où il n'y eût pas tant de dangers à courir. Les maris bourrus ne sont pas plaisans à rencontrer. Il feignit une maladie qui demandoit qu'il prît l'air de la campagne pendant quelques mois ; & alla dans une terre voisine de la retraite de Fedime , épia les momens de la voir , & après des efforts inutiles , il fut contraint de revenir à Ispaham ; mais retournons à Almanzine.

La crainte que Zamor ne la décelât , la détermina à s'éloigner le lendemain dans son habit de Derviche , & à tourner ses pas du côté de la solitude du Prince Hermite , chez qui Zamor avoit vécu pendant son exil. Au bout de quelques semaines elle arriva à la Ville la plus proche de l'Hermitage , & en de-

III. Partie.

I

manda le chemin qu'on lui enseigna.

Selim revenoit de se promener dans la forêt quand il rencontra le nouveau Derviche qui l'aborda en lui demandant un azyle pour quelques jours. Selim le pria de lui dire qui il étoit, & par quel hasard il étoit instruit de sa retraite? Almanzine lui dit qu'il avoit passé quelque tems à Ispaham, & qu'il y avoit vu Zamor qui lui avoit parlé si avantageusement d'un solitaire avec qui il avoit vécu quelque tems, que le désir de le voir lui avoit fait prendre sa route de ce côté. Il ajouta, qu'il avoit tué son frere par accident & qu'il fuyoit son pays & tous les objets qui pouvoient lui rappeler ce malheur. Il est fâcheux, reprit Selim, qu'un jeune homme bien né comme

vous paroissez l'être , ne soit utile à rien : car le genre de vie que vous voulez embrasser est celui de la paresse ou de la Philosophie ; & vous n'êtes pas d'âge à être Philosophe. L'âge n'y fait rien , répondit Almanzine , & mon penchant sur cet objet se trouve d'accord avec mes principes. Mon dessein n'est pas de passer ma vie dans l'oïveté : mon projet est plutôt de me livrer à l'étude la plus appliquée. Je sçai , mon pere , que je trouverai auprès de vous les moyens de m'instruire dans les sciences & dans les vertus. Quand vous me connoîtrez , peut-être ne refuserez - vous pas pour émule un homme dont les mœurs n'ont jamais été corrompues.

Pendant ce discours Selim regardoit le jeune Solitaire avec beaucoup d'application. Je ne con-

çois pas , lui dit-il , comment avec la figure que vous avez , vous n'avez pas trouvez des sujets de dissipation & des raisons pour aimer le monde pour lequel vous me semblez fait. Le feint Hermite baissa modestement les yeux , & ne répondit rien ; & Selim craignant de le chagriner , le mena dans sa cabane , après lui avoir demandé des nouvelles de Zamor.

Ils souperent comme des gens qui ne se connoissoient pas , & qui cherchent à se développer. L'Hermite faisoit des questions adroites à Almanzine , & elle y répondoit avec une apparence d'ingénuité. Elle avoit de fortes raisons pour être modeste. Quand il fallut se coucher , elle se deshabilla avec des précautions qui donnerent à penser à Selim. Dans l'inquiétude où étoit Almanzine , que l'Hermite n'ap-

perçût des preuves de son sexe ; elle dormit peu ; & Selim ne soupçonnoit pas qu'elle fût d'un autre que du sien : il craignit simplement qu'elle n'eût quelques mauvais desseins , & se tint sur ses gardes pendant toute la nuit.

Trois jours s'étoient passés dans cette défiance , quand un matin Selim s'étant levé , s'approcha doucement du lit de son camarade , & fut fort surpris d'appercevoir la plus belle gorge du monde. Cette vue lui causa d'abord bien de l'étonnement ; mais la nature a ses droits , & il sentit bientôt une émotion qu'il n'avoit pas éprouvée depuis long-tems. La beauté d'Almanzine devint intéressante pour lui , il soupira , & ne se déroba qu'avec peine du lieu où il étoit. Un feu subtil commençoit à se glisser dans ses veines ; enfin , il s'arra-

cha d'auprès du lit d'Almanzine aussi amoureux qu'il étoit sage auparavant.

Il sortit de sa cabanne l'esprit tout occupé de ce qu'il venoit de voir ; il prit la résolution de n'en rien dire à son prétendu confrere, & d'attendre qu'elle se confiât à lui. Almanzine vécut avec l'Hermite pendant quelques semaines avec la même réserve : mais appercevant que son hôte avoit pour elle des attentions de plus en plus marquées , elle se douta qu'il avoit découvert son sexe , & se hâta de lui confirmer cette vérité , pour faire valoir auprès de lui une confiance qui n'étoit que forcée.

Elle imagina une histoire qu'elle lui raconta , & lui dit qu'ayant eu des foiblesses pour un Amant , son époux s'en étoit apperçu ; & que pour se mettre à l'abri de son

ressentiment elle avoit été obligée de sortir de chez elle & de la Ville déguisée sous l'habit qu'elle portoit. Que s'il vouloit , elle resteroit avec lui jusqu'à ce que l'orage fût passé & qu'elle pût prendre des mesures pour retourner chez ses parens.

Selim qui commençoit à s'intéresser fortement pour Almanzine accepta bien volontiers la douceur de passer ses jours avec elle ; en Amant délicat il commença par toutes les attentions possibles à paroître aimable à ses yeux. Il fit apporter de la Ville les meubles nécessaires & commodes pour elle ; il dépensa enfin une partie du petit trésor qu'il tenoit caché depuis dix ans. Cette cabane fut bientôt transformée en un appartement propre ; mais singulièrement construit. Si Almanzine eût été sans ambition , elle

eût pû y trouver le bonheur & la tranquillité. Chaque jour Selim lui faisoit connoître sa passion par des soins ; il lui confia bientôt une partie de ses secrets , & Almanzine tâcha de réveiller l'ambition du Prince Hermite , fitôt qu'elle eut appris que sa naissance étoit illustre. Mais il y avoit longtems que Selim ne conservoit plus des desirs de grandeur ; il ne soupiroit qu'après le repos & la paix : & ce fut en vain qu'Almanzine voulut faire revivre des idées éteintes depuis un si grand nombre d'années.

L'amour de Selim ne lui parut plus offensant, lorsqu'elle sçut qui il étoit , elle s'accoutuma à lui entendre dire qu'il l'aimoit , & aux marques qu'il lui donnoit de sa tendresse ; & après quelques cérémonies très-simples , ils s'unirent ensemble par les nœuds les

plus doux, & promirent de ne jamais se séparer. Que pouvoient-ils faire de mieux dans un désert inaccessible ? L'amour leur offroit des occupations agréables qu'aucunes inquiétudes ne devoient troubler. S'aimer, se le prouver, s'entretenir : voilà de quoi remplir les vuides du tems. Selim quoique d'un âge déjà mûr, avoit de grandes ressources dans l'esprit pour chasser l'ennui d'Almanzine, & il trouvoit trop de charmes dans sa société pour ne pas employer tous les moyens capables de la rendre heureuse.

Il y avoit déjà plusieurs mois qu'ils vivoient dans cette union, quand Zamor fatigué des affaires & las de la vie tumultueuse, se détermina tout de bon à quitter la Cour. Il avoit auprès de la retraite de Fedime une très-magnifique Terre ; il résolut d'y

aller passer le reste de ses jours ; mais auparavant il voulut faire un voyage à l'Hermitage du Prince Selim ; il avoit envie de revoir ce digne ami , de lui confier ses résolutions & ses peines , & de puiser dans ses conversations des forces & de la philosophie. Le poison qu'il avoit pris & les chagrins qu'il avoit essuyés depuis , avoient altéré considérablement sa santé , il ne cherchoit plus qu'à finir tranquillement une vie importune.

Il rendit au Sophi un compte exact de son administration , lui remit en main les affaires de l'Etat & lui demanda comme une grâce la permission de se décharger du fardeau du Ministère. Le Sophi apprit cette nouvelle avec douleur , & lui dit qu'il n'y avoit personne à sa Cour en état de remplir comme lui une place que

tous ses ancêtres avant lui avoient toujours occupée si dignement. Zamor objecta sa santé qui déperissoit , & le besoin qu'il avoit de repos. Enfin le Sophi après avoir inutilement commandé à son Visir de rester à la Cour , fut obligé de lui nommer un successeur , & de recevoir sa démission.

Zamor se voyant libre ne tarda pas à revoir Fedime , & à lui dire que c'étoit pour vivre sous ses yeux qu'il quittoit tout. Fedime en soupira , sa vertu murmuroit de voir son Amant auprès d'elle ; & quel Amant encore ! Un homme qui étoit le meurtrier de son époux , quelle ne pouvoit s'empêcher d'aimer , qui faisoit tout pour elle , & pour lequel elle ne pouvoit rien , que son cœur désiroit , que sa vertu proscrivoit , & que les bienfaisances éloignoient pour ja-

mais ; un homme enfin dont l'épouse vivante mettoit un obstacle réel entre elle & lui ! Quelle triste situation ! Dans quel embarras d'esprit la tendre Fedime passoit-elle sa vie ! D'un autre côté Zamor brûlant d'amour pour la plus estimable de toutes les femmes , n'osoit ni la voir assiduellement , ni lui parler de ses sentimens : voilà le triste sort où se trouvoient ces deux tendres Amans.

Après avoir rendu ses hommages à Fedime , Zamor partit avec un seul domestique pour se rendre à la solitude du Prince Hermite. Il y arriva un soir que les deux Solitaires étoient allés se promener sur la montagne. En entrant dans la cabane il fut surpris des changemens qu'il y apperçut. Il conçut tout d'un

coup que Selim avoit un compa-
gnon ; & cette idée pensa le faire
retourner sur ses pas. Il ne sça-
voit à quoi se déterminer , quand
il vit revenir Selim tenant par
la main un jeune Hermite pour
lequel il paroissoit avoir beau-
coup d'attention. Selim avoit vû
aussi de loin quelqu'un à la porte
de sa cabane , & ne soupçonnant
pas qui ce pouvoit être , il vint
un peu ému demander à Zamor
ce qu'il vouloit. La nuit appro-
choit ; Selim eut d'abord peine
à reconnoître Zamor ; mais aux
premiers mots qu'il prononça , le
jeune Hermite tomba , & Selim
se précipita dans les bras de son
ami.

Cependant Selim qui ne s'étoit
pas apperçu de l'accident d'Al-
manzine , lui disoit inutilement
de rentrer dans la cabane ; il
s'approcha d'elle , & la trou-

vant sans mouvement, il pria
 Zamor de l'aider à la porter sur
 son lit. Dès qu'ils furent entrés
 Selim alluma une lampe, & au
 premier rayon de lumière qui
 donna sur le visage du jeune Her-
 mite, Zamor fit un cri & demeura
 immobile d'étonnement. Mon
 cher ami, lui dit Selim, d'où
 vient donc cet effroi? Quelle en
 est la cause? Ha, mon Pere! Ha
 Selim! Qui avez-vous reçu chez
 vous? Cette Almanzine dont je
 vous ai écrit tant de noirceurs,
 cette épouse que je chérissais si
 tendrement, & qui m'a si cruelle-
 ment trahie: voilà le digne com-
 pagnon que je trouve avec vous.
 A ces mots Selim tomba dans
 une profonde rêverie. Grand
 Dieu, s'écria-t-il, quels sont donc
 ces decrets? Quoi! je serai tou-
 jours le plus coupable des hom-
 mes sans le vouloir? Que signifie

ce discours , reprit Zamor ? Expliquez - vous , ne craignez rien. Secourez cette malheureuse & coupable Princeſſe , que j'apprenne par quel étrange événement je la trouve ici. Selim employa tous ſes ſoins pour faire revenir Almanzine , qui ouvrit enfin les yeux. Quoi ! Zamor c'eſt vous que je vois , lui dit-elle ; que venez-vous chercher ici ? Fuyez de cette ſolitude , je n'ai rien de plus à vous dire.

Zamor ne put ſe défendre d'un mouvement de curioſité. Il entrevoyoit des choſes dont il pouvoit tirer de nouveaux motifs pour vivre éloigné des hommes. Que fait ici cette Princeſſe , demanda-t-il à Selim ? Ou plutôt qu'en faites-vous ? Hélas ! dit Selim, elle vint un jour me trouver dans cette cabane ; elle y eſt reſtée depuis ce tems ſans que je ſeuſſe

qu'elle étoit , & vous venez de me l'apprendre. Quoi , demanda Zamor , vous ignoriez que ce fût une femme ? Je m'en doutois , dit Selim embarrassé : Si elle m'eût déclaré son état , à coup sûr , je ne l'eusse pas gardée avec moi. Cela suffit , Selim , ajouta Zamor en soupirant , je vois tout mon malheur , permettez que je retourne sur mes pas. A ces mots Zamor s'éloigna malgré toutes les instances du Prince Hermite.

Encore un coup mortel , s'écria Zamor abîmé de chagrin : mais je défie le destin de m'en porter d'autres à l'avenir : allons aux pieds de Fedime ; faisons lui part de ce nouveau malheur. Quelque rigoureuse qu'elle soit , sa présence me console de tout. Sa sévérité est amère à mon cœur ; mais ses regards me rassurent.

Elle

Elle m'a défendu toute espérance ; mais elle ne me prive point de sa vûe , & cette vûe est seule capable de faire ma félicité.

Zamor reprit donc le chemin de sa Terre , dans la ferme résolution de s'y fixer pour jamais. A peine y fut il arrivé , qu'il courut chez Fedime. Il lui raconta sa dernière aventure , & lui demanda ses conseils. Je ne vois pour vous , lui répondit cette aimable femme , qu'un seul parti à prendre ; c'est de laisser votre Almanzine où elle est. Elle ne tardera pas à punir Selim de sa crédulité. Cette Princesse s'ennuiera de la solitude dans laquelle elle vit. La seule crainte qui m'agite pour vous , c'est qu'elle ne revienne & qu'elle ne vous persécute pour la reprendre. Que feriez-vous en pareil cas ? La livreriez-vous au Sophi ? Non ,

chere Fedime , reprit Zamor , je l'en menacerois simplement pour l'effrayer. Mais , dit Fedime , si cette menace ne faisoit pas sur elle l'effet que vous pensez ? Je ne sçai ce que je deviendrois , répondit Zamor. Peut-être réunissant tous les motifs de désespoir , je renoncerois à la vie. Ah ! Zamor , lui dit Fedime , si vous m'aimiez autant que vous le dites ce dessein se présenteroit-il à votre esprit ? Sans vous , ajouta Zamor , il y a longtems que je n'existerois plus. Mais ne trouvez-vous pas assez cruel de m'avoir ôté toute espérance , sans vouloir m'obliger à vivre avec une femme odieuse que j'abhorre. Il est bien plus aisé de se priver de ce qu'on aime cherement , que de voir perpétuellement ce qu'on hait. La douceur de penser à vous , de croire que je ne vous suis pas

indifférent, me console & adou-
cit mes peines, & la présence
d'Almanzine empoisonneroit ce
seul plaisir qui me reste. Dans
quelle contrainte ne serois-je
point obligé de vivre ? Ne serois-
je pas dans des inquiétudes mor-
telles que sa fureur ne se réveil-
lât, & qu'elle ne s'étendît jus-
ques sur vous-même ? La rage de
voir que je vous adore, les re-
proches intérieurs que vos ver-
tus lui causeroient par la compa-
raison de ses vices, rallumeroit
ses méchancetés ; & de quels
yeux voudriez-vous que je visse
une femme perfide, méchante,
& infidèle ? Non, ma chere Fe-
dime, il faudroit me délivrer
moi-même de toutes ces horreurs :

Pendant ce discours, Fedime
avoit les yeux baignés de larmes.
Ah, malheureux Zamor ! s'écria-
t-elle, quel sort est le vôtre ?

Pourquoi faut-il que je le partage ?
 Je sens que la calomnie va se
 déchaîner contre moi si je vous
 souffre d'habitude , & je ne puis
 me résoudre à vous bannir , puis-
 que ma présence peut adoucir vos
 chagrins. Cher Zamor , tendre
 & vertueux Zamor , que vos mal-
 heurs sont difficiles à supporter !
 Je ne sçai cependant si je vou-
 drois être plus heureuse , dans
 le cas où mon bonheur dépen-
 drait de votre indifférence. Cet
 aveu pénétra Zamor de la joie
 la plus vive. Un moment de
 plaisir acquitta dix ans de souf-
 frances. Son silence , ses soupirs ,
 ses tendres regards , ses trans-
 ports , tout exprimoit à Fedime
 qu'elle faisoit la destinée du plus
 passionné & du plus digne des
 Amants .

Mais cette impitoyable vertu
 vint troubler tout à coup la fé-

licité qu'ils goûtoient. Fedime se rappella dans ce moment que cet Amant qu'elle souffroit à ses genoux étoit le même homme qui avoit donné la mort à son mari. Emporté par cette réflexion elle prit un ton impérieux, & ordonna à Zamor de se lever. Il obéit en tremblant, & sentit par ce retour ce qu'il devoit attendre du tems. Il renferma au fond de son ame tous les sentimens qui l'agitoient, pour se conformer à la vertu scrupuleuse de Fedime qu'il admiroit. Mais retournons à la cabane du Prince Hermite.

Zamor n'eut pas plutôt disparu, qu'Almanzine reprenant courage, essaya de rassurer Selim sur ses craintes. Quel cahos, s'écria l'Hermite ! Quelle incertitude ! Suis-je donc le plus infortuné des

hommes ? Où dois-je espérer quelques moyens de sortir des nouveaux embarras , où ma funeste destinée m'entraîne ? Puis s'adressant à Almanzine : pourquoi , lui dit-il , êtes vous venue troubler ma tranquillité ? Pourquoi m'avez-vous rendu coupable envers un ami de la plus grande ingratitude ? Que prétendiez-vous faire ici ? Quelles sont les raisons qui vous y ont amenée ? Croyez-vous que je puisse vous y garder maintenant que je sçai qui vous êtes ? Répondez-moi. Je n'ai , dit Almanzine , qu'une chose à vous dire. Si vous me contraignez à quitter ce désert , je mettrai fin à des jours qui commencent à me lasser. Voilà mes résolutions , & elles sont fermes. Selim consterné ne répondit rien ; mais après un court silence , par quelle étran-

ge fatalité, s'écria-t-il, avez-vous choisi cette retraite? C'est que je m'y croyois en sûreté, repliqua-t-elle. En est-il quelqu'une, reprit l'Hermite, qui puisse mettre à l'abri du malheur? Il poursuit partout. Mais que prétendez-vous faire? Quels sont vos desfeins? Vous n'avez donc plus d'amour, Selim, lui demanda Almanzine? Beaucoup plus qu'il ne m'est permis d'en avoir, reprit l'Hermite. Hé bien, interrompit-elle, si vous m'aimez encore souffrez que je passe mes jours avec vous. Ne m'abandonnez pas à mon désespoir. Ayez pitié d'une Princesse qui méritoit par sa naissance un destin plus heureux, & que l'ambition a précipitée dans des crimes qu'elle déteste. L'Hermite attendri & effrayé en même tems ne répon-

dit que par des soupirs ; & Almanzine profitant de sa foiblesse employa tout son esprit , pour donner un tour favorable aux événemens de sa vie qu'elle lui raconta.

Selim entrevit toute la noirceur du caractère d'Almanzine , à travers les déguisemens dont elle se servit pour pallier ses perfidies. Il conçut pour elle un éloignement invincible. Cette Princesse s'en apperçut , & voyant qu'il ne lui restoit plus de ressources contre l'infortune , elle avala le suc venimeux d'une plante qui croissoit sur la montagne , & après quelques mois de langueur elle mourut avec une fermeté & un courage digne de son esprit. L'Hermite ne fut que médiocrement affligé d'une mort qui lui redonnoit son innocence & sa tranquillité,

tranquillité, & se hâta d'en apprendre la nouvelle à Zamor.

Selim vécut long-tems dans sa solitude; & quand il sentit sa fin approcher, il se rendit à la Ville, & y mourut en Philosophe.

Le Sophi s'étoit lassé d'Azama, & prenoit de l'amour pour toutes les femmes qui avoient des yeux à la Chinoise, de grosses levres & le nez relevé. Je ne rendrai pas si bien raison de ce nouveau goût que de celui qu'il avoit eu pour les grandes femmes. Tout ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il les aimoit comme cela, & que ses Chambelans ne finissoient plus de lui en amener tous les jours de nouvelles. Ils étoient chargés de cet emploi, aussi bien que de remplir son Chenil des plus beaux Lévriers du monde, à qui on apprenoit de fort jolis tours. Le Sophi leur avoit donné des Gouverneurs

pour les accompagner soit à leur exercices, soit aux promenades qu'on leur faisoit faire. Ce Prince avoit imaginé des divertissemens singuliers : & Kadek qui demeurait toujours fou, & qui s'en trouvoit mieux que de la sagesse, en étoit l'ordonnateur. Azama jouoit au volant avec ses Pages, & s'amusoit de Hurlubrelu. Le Sophi qui n'en étoit plus jaloux la laissoit vivre à sa fantaisie. Elle avoit donné à l'Empire de Perse plusieurs Héritiers dignes de leur Pere par la sottise qu'ils promettoient.

Transcendant après avoir regné long-tems mourut aussi tranquillement que son Pere, & eut pour Successeur son Fils aîné. Kadek garda bien précieusement sa folie. Mais Zamor & Fedime tous deux aimables, tous deux vertueux, éprouverent le reste de leur vie que l'esprit & le bon sens.

sont inutiles au bonheur quand ils sont joints aux vertus. Après un pareil exemple aura de l'esprit & du bon sens qui voudra. Pour moi j'y renonce à jamais; j'embrasse la sottise & la folie, puisqu'avec elles on trouve a félicité.

Fin de la troisiéme & derniere Partie.

Errata de la premiere Partie.

- P**age 3. ligne 16, le Prince, lisez ce Prince.
31. l. 3, donner, *lis.* donna.
33. l. 2, vieil, *lis.* vieux.
62. l. 1, se seroit jamais, *lis.* s'étoit.
112. l. 4, qu'il est, *lis.* qu'ils ayent.
118. l. 22, mort, *lis.* morte.

SECONDE PARTIE.

- P**age 10. l. 2, de joies, *lis.* des joies.
24. l. 14, de Kayere, *lis.* Rouge.
49. l. 16, & me fis, *lis.* pour me faire.
58. l. 18, continuerai, *lis.* continuai.
74. l. 2, estime; il lui, *lis.* estime lui.
l. 3, & lui, *lis.* & il lui.
80. l. 7. l'aimoit, *lis.* l'aimoient.
83. l. 9, empêcher, *lis.* n'empêcher.
86. l. 4, elle légère, *lis.* elle est légère.
99. l. 5, convaincue, *lis.* convaincu.
102. l. 16, qui, *lis.* qu'il.
113. l. 17, n'ignore t, *lis.* ignoroit.
115. l. 3, répondit, *lis.* répondoit.

TROISIEME PARTIE.

- P**age 24. l. 1, effraye, *lis.* effrayent.
29. l. 23, douleur, *lis.* chagrin.
64. l. 9, restoit, *lis.* reste.
95. l. 5, sûr, *lis.* sure.
139. l. 14, rallumeroit, *lis.* rallumeroient.
142. l. 12, amené, *lis.* amenée.







PQ
2022
P7Z2

Puisieux, Madelaine (d'Arsaut)
de
Zamor et Almanzine

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

~~UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY~~

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

